

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1925

THÈSE

N° 87

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ÉTAT

PAR

Alfred Samuel LORTSCH

Né à Nîmes le 22 juillet 1897

LA

PSYCHOTHÉRAPIE RELIGIEUSE

SES RÉSULTATS — SA NATURE

« Je n'ai point honte de l'Evangile : c'est
une puissance de Dieu pour le salut de qui-
conque croit. »

ST PAUL (Romains I-16)

Président : M. P. TEISSIER, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

—
1925

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1925

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

DIPLOME D'ÉTAT

PAR

Alfred Samuel LORTSCH

Né à Nîmes le 22 juillet 1897

LA

PSYCHOTHÉRAPIE RELIGIEUSE

SES RÉSULTATS — SA NATURE

« Je n'ai point honte de l'Evangile : c'est
une puissance de Dieu pour le salut de qui-
conque croit. »

ST PAUL (Romains I-16)

Président : M. P. TEISSIER, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1925

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie.....	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale.....	CUNEO.
Physiologie.....	CH. RICHEL.
Physique médicale.....	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale.....	DESGREZ.
Bactériologie.....	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale.....	SICARD.
Pathologie chirurgicale.....	LECÈNE.
Anatomie pathologique.....	LETULLE.
Histologie.....	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale.....	RICHAUD.
Thérapeutique.....	CARNOT.
Hygiène.....	Léon BERNARD.
Médecine légale.....	BALTEAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée.....	ROGER.
Clinique médicale.....	GILBERT
	CHAUFFARD.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.....	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.....	LEGUEU.
Clinique urologique.....	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements.....	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.....	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	
Clinique thérapeutique médicale.....	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	DUVAL.
Clinique propédeutique.....	SERGEANT.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI..... Pathologie médicale.
 AGLAVE..... Pathologie chirurgicale.
 AUBERTIN.... Pathologie médicale.
 BASSET..... Pathologie chirurgicale.
 BAUDOUIN.... Pathologie médicale.
 BINET..... Physiologie.
 BLANCHETIÈRE Chimie biologique.
 BRANCA..... Histologie.
 BRULÉ..... Pathologie médicale.
 BUSQUET..... Pharmacologie et ma-
 tière médicale.
 CADENAT..... Pathologie chirurgicale.
 CHAMPY..... Histologie.
 CHIRAY..... Pathologie médicale.
 CLERC..... Pathologie médicale.
 DEBRÉ..... Hygiène.
 I. de JONG.... Anatomie pathologique.
 DUVOIR..... Médecine légale.
 ÉCALLE..... Obstétrique.
 FIESSINGER... Pathologie médicale.
 FOIX..... Pathologie médicale.
 GARNIER..... Pathologie expérimentale.
 HARVIER..... Pathologie médicale.
 HEITZ-BOYER.. Urologie.
 HOVELACQUE.. Anatomie.
 JOYEUX..... Parasitologie.

MM.

LABBÉ (Henri). Chimie biologique.
 LARDENNOIS.. Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER.... Obstétrique.
 LEMAITRE.... Oto-rhino-laryngologie.
 LEMIERRE.... Pathologie médicale.
 LÉVY-SOLAL.. Obstétrique.
 LHERMITTE... Pathologie mentale.
 LIAN..... Pathologie médicale.
 MATHIEU..... Pathologie chirurgicale.
 METZGER..... Obstétrique.
 MOCQUOT.... Pathologie chirurgicale.
 MONDOR..... Pathologie chirurgicale.
 MOURE..... Pathologie chirurgicale.
 MULON..... Histologie.
 PHILIBERT... Bactériologie.
 RIBIERRE.... Pathologie médicale.
 RICHET Fils.. Physiologie.
 ROUVIÈRE.... Anatomie.
 TANON..... Pathologie médicale.
 TIFFENEAU... Pharmacologie et ma-
 tière médicale.
 VAUDESCAL... Obstétrique.
 VERNE..... Histologie.
 VILLARET.... Pathologie médicale.
 WELTER..... Ophtalmologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM

GOUGEROT.... Pathologie médicale.
 GUÉNIOT..... Obstétrique.

MM.

RETTNERER.... Histologie.
 ROUSSY..... Anatomie pathologique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.	
AUVRAY.....	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU....	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.
LEREBoullet.	Clinique médicale infan- tile.
LÉRI.....	Clinique médicale.
LÉPER.....	Clinique médicale.

MM.	
OMBRÉDANNE.	Clinique chirurgicale in- fantile.
PROUST.....	Clinique chirurgicale.
RATHERY.....	Clinique médicale.
SCHWARTZ...	Clinique chirurgicale.
TERRIEN.....	Cliniq. ophtalmologique.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM MAUCLAIRE, agrégé.....	{ Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.....	
N.	
LEDOUX-LEBARD.....	
	Stomatologie.
	Éducation physique.
	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni im-
probation.

A M. LE PROFESSEUR

P. TEISSIER

*Hommage respectueux et
reconnaissant.*

LA PSYCHOTHÉRAPIE RELIGIEUSE

SES RÉSULTATS — SA NATURE

AVANT-PROPOS

DÉLIMITATION DU SUJET

Les rapports de la médecine et de la religion : sujet singulièrement vaste, difficile et délicat !

Ni une curiosité plus ou moins spéculative, ni le désir de rédiger quelques pages sur un intéressant chapitre de psychopathologie ne nous ont poussé à en aborder une des multiples faces, mais seul le besoin d'approfondir nos convictions, de pouvoir les affirmer, pour en avoir reconnu la valeur absolue.

« Quand on croit de la foi la plus ferme posséder la vérité, il faut savoir qu'on le croit et non pas croire qu'on le sait. »

Ces pages, nous n'avons pu les rédiger sans évoquer souvent, sans y associer intimement le souvenir ému d'une mémoire bien chère et vénérée ; c'est donc à nos parents que nous en faisons l'hommage, à eux dont l'exemple et l'éducation nous ont amené à chercher dans la foi chrétienne les vraies certitudes, les vraies joies.

Ces pages sont aussi un témoignage à cette foi : elle n'a pas déçu notre attente, nous lui devons le meilleur de nous-même.

Notre plan primitif fut d'examiner le bien fondé des deux opinions pour lesquelles les effets médicaux du sentiment

religieux sont ou thérapeutiques ou pathologiques. Mais en poursuivant nos recherches, nous vîmes le sujet s'étendre à perte de vue, nos documents s'amonceler, réclamant de nouvelles investigations. Le sujet ainsi compris débordait le cadre de notre travail.

Aussi avons-nous délibérément abandonné le côté pathologique ; entre autres les phénomènes d'ordre corporel : tels que les hallucinations, les stigmates, l'odeur de sainteté ; d'ordre affectif : tels que les faits de fiançailles, de mariages mystiques ; d'ordre intellectuel enfin : désintégration de la personnalité, besoin de direction, extase, obsessions, scrupules, glossolalie, prophétisme, démonomanie, théomanie, etc. (1).

Cette étude était à vrai dire déjà faite. Montrer le rôle très relatif du sentiment religieux dans la genèse de ces troubles eut été enfoncer une porte ouverte. Le temps n'est plus où le symptôme le plus marquant suffisait à caractériser, à désigner un état mental. Aujourd'hui les possédés, les démoniaques, les mystiques et les fous religieux rentrent dans les cadres de la démence précoce, de la folie à double forme, de la confusion mentale, etc. Et on a substitué au terme de folie religieuse celui de folie à *forme* religieuse, pour bien indiquer que l'élément religieux n'est qu'une contingence.

« En pathologie mentale, dit Gilbert Ballet, le terme d'idées religieuses ou mystiques ne désigne nullement, comme on pourrait le croire au premier abord, un délire concernant la religion, les croyances, les dogmes religieux différents. Il sert simplement la plupart du temps à qualifier les idées délirantes diverses dont *l'expression*, la *formule*, rappellent des notions religieuses (2). »

Il nous a paru inutile d'établir un principe de moins en en moins contesté. De plus une étude pathogénique, surtout en pareille matière, n'eut présenté qu'un intérêt bien abstrait

1. Nous aurions cherché à montrer par exemple que les stigmates s'expliquent par l'hémophylie, l'odeur de sainteté par l'acidose au cours de jeûnes et d'exercices ascétiques ; que les fiançailles, les mariages mystiques remplacent souvent les relations sexuelles normales dont s'abstiennent les religieux.

2. *Traité de pathologie mentale*, p. 261.

et théorique. Des recherches d'ordre thérapeutique visent au contraire à atteindre des résultats concrets et pratiques. C'est, croyons-nous, faire œuvre utile que de s'enquérir, pour les préciser et les vulgariser, des principes d'une méthode curatrice, quelle qu'elle soit. La seule véritable et importante question qui nous paraît reposer est celle-ci :

Le sentiment religieux possède-t-il une valeur thérapeutique et quelle en est la nature ?

Préciser sa nature ne sera point donner à notre tour dans une digression théorique, car la connaissance des principes peut seule permettre l'application.

Même ainsi limité le sujet reste immense, hétérogène et rebattu et un travail proprement médical ne peut étudier et discuter tous les effets thérapeutiques attribués au sentiment religieux.

Nous avons sous les yeux un nombre considérable de cas d'épilepsie, d'affections cardiaques, de tuberculose, de goutte, de tumeurs blanches, de néoplasmes, de fractures, etc... affirmés guéris par la prière, par la foi religieuse.

Il serait du plus haut intérêt de classer, d'analyser ces cas afin d'en fixer la véritable valeur.

Les résultats d'une enquête *objective et impartiale* seraient irrécusables. Mais qui déciderait si les faits de guérison religieuse sont authentiques, si le mot *religieux* doit être considéré comme synonyme de *psychothérapique* s'il désigne une manifestation indépendante de nos propres moyens d'action.

Une telle enquête est d'ailleurs absolument impossible ! qui voudrait s'y prêter ? Les malades dont il s'agit répugnent généralement à voir un médecin et combien plus si ce dernier les examine — et il faudrait le faire à fond — non pour leur intérêt immédiat, mais dans un but purement scientifique. Comment réunir les éléments nécessaires — seules véritables preuves — examens de laboratoire, radiographies ; ceux qui ne voudront pas admettre les résultats pourront toujours invoquer une fraude, une supercherie ou une erreur. La précision absolue est ici inaccessible (1).

1. Même faite avec toutes les exigences requises, si elle concluait

Aussi ne pouvons-nous pas retenir *ici* ces observations dont pas une ne serait à l'abri d'une critique, même bienveillante (1).

Après avoir éliminé les guérisons d'affections organiques — ce que l'on est convenu d'appeler les *miracles* — que reste-t-il? Des guérisons exclusivement morales. Nous les retiendrons seules. Seules en effet, elles se présentent comme des faits positifs, d'ordre expérimental, susceptibles de contrôle. Nous croyons possible d'examiner du point de vue scientifique la réalité et la valeur de la psychothérapie religieuse.

De plus, là et là seulement nous abordons le sentiment religieux, sentiment essentiellement moral, sur son propre et véritable terrain (2).

D'ailleurs nombre de neurologues et de psychiatres — nous allons en citer quelques-uns — préconisent l'intervention de cette psychothérapie pour le traitement des affections de l'esprit.

Les cas morbides que nous avons choisis sont bien justiciables d'une étude médicale, ils ressortissent à la psychothérapie. Quel est le domaine de cette dernière? Pour Grasset ce sont les troubles que l'on peut guérir par « des moyens psychiques, en un mot par la pensée (3) ».

Nous faisons de la psychothérapie, disent MM. Camus et Pagniez, quand « nous agissons sur l'esprit malade ou

à la nécessité d'une explication spécifiquement religieuse cette enquête ne convaincrerait pas ceux qui ne *veulent* pas être convaincus. « Ils ne se laisseront pas persuader, a dit Jésus-Christ, (*Évangile de Luc XVI-31*) quand même quelqu'un des morts ressusciterait. »

1. Nous négligerons pour les mêmes raisons, quoiqu'ils ne soient pas négligeables en eux-mêmes, les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament.

2. « Le fait proprement politique, le fait proprement éthique, le fait religieux se présentent à nous comme incommensurables à d'autres. Ce sont des faits *premiers* et nous ne sommes vraiment scientifiques qu'en les admettant comme tels. Nous avons à les étudier dans leur originalité et à dégager leurs lois d'une manière non rationnelle mais expérimentale. » Paul Bourget *in* Préface à Grasset, *Les limites de la biologie*, p. xv.

3. *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1905, p. 351.

sur le corps malade par l'intermédiaire de l'esprit (1). »

Pierre Janet trouve ces définitions encore trop restreintes : il croit justiciables de la psychothérapie « toutes les altérations de la conduite (2) » et encore : « la psychothérapie est une application de la science psychologique au traitement des maladies (3). »

Ces définitions sont extrêmement larges, d'après elles, le domaine de la psychothérapie, ce sont : « toutes les altérations de la conduite ». Et nous disons : les alcooliques, les fumeurs d'opium, les prostituées, les criminels, les cannibales ne présentent-ils pas des altérations de la conduite, ne sont-ils pas pervertis, dégénérés, n'ont-ils pas besoin d'être améliorés ?

Mais les guérisons morales, même si elles sont justiciables d'une étude scientifique, offrent — à première vue — un intérêt infiniment moindre que les guérisons organiques. Un travail sur ces dernières serait vraiment original, tandis que les cures morales sont un sujet usé. Il a suscité une littérature déjà considérable et la question semble entendue.

Si on l'examine cependant de plus près, on se rend compte que cette littérature consiste presque uniquement en théories, en discussions, en affirmations. Nous avons dépouillé une volumineuse bibliographie et si nous avons trouvé sur ce sujet des ouvrages de grande valeur, nous n'avons pu en extraire *une seule observation* démonstrative de l'influence curatrice du sentiment religieux. Les théories émises sur sa valeur et sa nature nous ont paru manquer de la base qui en eût fait autre chose que des théories.

Pour contrôler « des faits et des expériences, il faut se placer dans les conditions déterminées pour la manifestation de cet ordre de phénomènes... Que répondrait-on à qui contesterait telle réaction délicate parce qu'il n'arrive pas à la reproduire dans quelque grossière expérience faite dans sa cuisine ? Ce que répondait naguère un chimiste (Pasteur) en renvoyant à une observation plus stricte des conditions

1. *Isolement et psychothérapie*, p. 26.

2. *Médications psychologiques*, III, p. 462.

3. *Ibid.*, p. 464.

de l'expérience. Or, si on consent à se livrer à cette étude, on constate bientôt un ensemble de faits qui, à travers toutes les complications secondaires fort nombreuses et extraordinairement variées, conservent un caractère spécifique qui les distingue de tout autre fait aussi bien d'ordre moral ou psychique que d'ordre social ou physiologique (1). »

Nous croyons que l'étude des manifestations thérapeutiques du phénomène religieux n'a pas été faite en tenant compte de *tous* les éléments de la question, et c'est parce que nous apportons de nouvelles pièces à ce débat que nous nous croyons le droit de le rouvrir. Nous avons recueilli un certain nombre d'observations — certaines inédites — et toutes très peu connues, au moins dans les milieux médicaux. Elles sont cependant le prototype de nombreux cas analogues. Et c'est sur elles que nous appuierons une conception de la valeur et de la nature des effets thérapeutiques du sentiment religieux autre que la conception classique.

La difficulté d'une telle entreprise ne nous échappe pas.

Il nous faut apporter dans notre argumentation, une rigueur absolue. Aussi nous sommes-nous efforcés de nous affranchir le plus possible de l'esprit de système, de ne pas perdre de vue le caractère essentiellement objectif que doit revêtir ce travail.

L'examen de quelques objections et nos dernières pages seules nous mèneront au terrain mitoyen à la médecine et à la théologie : nous y abandonnerons notre étude, non pas pour nous dérober au moment où se présentent de nouvelles et plus considérables difficultés, mais parce qu'elle relèverait alors d'une recherche strictement religieuse.

Nous nous sommes efforcés de ne présenter que des observations, des constatations et de montrer la nature du mécanisme des faits, sans essayer de l'analyser lui-même.

Bref, nous avons voulu nous inspirer des si judicieux conseils de Pierre Janet (2).

1. F. Leenhardt, *le Christianisme et la méthode expérimentale*, p. 18, 19, 27.

2. *Op. cit.*, II, p. 25.

« Bien souvent déjà les études psychologiques rédigées par des médecins ont affecté les allures de grandes métaphysiques et ont prétendu expliquer d'un seul coup l'histoire, la morale, les religions et les crises de nerfs. Peu à peu les médecins ont été obligés de renoncer à cette littérature, ils ont reconnu avec le vieil Aristote « qu'il ne fallait pas mêler les genres » et ils ont compris que ni la métaphysique, ni la médecine n'avaient intérêt à se confondre. La psychologie ne peut être acceptée dans les études médicales que si elle renonce aux ambitions démesurées et se borne à résumer la conduite et les attitudes des malades par des termes précis et bien définis en rattachant tous les faits par un déterminisme aussi rigoureux que possible. »

PREMIÈRE PARTIE

LES FAITS

CHAPITRE I

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DES FAITS

Jugement des auteurs classiques

La première justification de notre travail se trouve dans les appréciations de nombreux auteurs classiques dont l'autorité ne peut être mise en question.

«... le but essentiel de la médecine, dit Charcot, étant la guérison des malades sans distinction dans le procédé curatif à mettre en œuvre. Dans cet ordre d'idée la « faith healing » (guérison par la foi) me paraît être l'idéal à atteindre puisqu'elle opère souvent lorsque tous les autres remèdes ont échoué (1).

Voici l'opinion de Dubois (de Berne).

« J'ai vu des prêtres catholiques répéter sous une autre forme ce que, dans le cours d'un traitement j'avais souvent dit à mes malades et me seconder dans mon œuvre mieux que ne l'aurait pu faire maint confrère. Je surprends des pasteurs au lit de mes malades et là, nous nous retrouvons sur un terrain commun malgré la diversité des points de départ... (2).

« La foi religieuse pourrait être le meilleur préservatif contre ces maladies de l'âme et le plus puissant moyen pour

1. J.-M. Charcot, *la Foi qui guérit*, p. 1.

2. Dubois, *les Psychonévroses et leur traitement moral*, p. 40.

les guérir, si elle était assez vivante pour créer chez ses adeptes un vrai stoïcisme chrétien.

« Dans cet état d'âme, hélas si rare dans les milieux bien pensants, l'homme devient invulnérable. Se sentant soutenu par Dieu, il ne craint ni la maladie ni la mort. Il peut succomber sous les coups d'une maladie physique, mais moralement il reste debout au milieu de la souffrance ; il est inaccessible aux émotions pusillanimes des névrosés.

« J'ai vu des chrétiens protestants accepter la vie la plus dure, les maladies les plus pénibles, envisager avec sérénité la certitude de leur fin prochaine, sans chercher même à échapper à leur inéluctable destinée en demandant les secours de la médecine ; ils savaient souffrir joyeusement.

« J'ai éprouvé une sympathie émue pour un pauvre missionnaire catholique à qui je conseillais de ne plus retourner dans le climat meurtrier de l'Afrique et qui me répondait avec un sourire angélique : J'y retournerai, docteur, c'est mon devoir, c'est ma vie !

« Ce christianisme-là fait les saints et les martyrs (1).

« Il n'est pas jusqu'aux sentiments religieux qu'on ne puisse utiliser pour ramener le malade à la tenue morale. Il peut paraître étrange de voir un libre penseur pactiser avec les croyants, utiliser les convictions religieuses, les recommander à certains malades.

« Eh bien, non ; il n'y a point là de contradiction. J'ai pu souvent me sentir en communion d'âme avec des chrétiens, pasteurs protestants, abbés, religieux cloîtrés... (2).

« Ceux à qui leur tournure d'esprit permet encore la foi naïve trouveront un appui dans leurs convictions religieuses à condition qu'elles soient sincères et vécues (3). »

Déjerine est encore plus affirmatif :

« La foi suffit et vaut mieux que toutes les raisons. Le médecin, fût-il sceptique ou athée, n'a pas le droit d'entamer des croyances qui, expérimentalement constituent le plus

1. *Ibid.*, p. 246-247.

2. *Ibid.*, p. 287.

3. *Ibid.*, p. 551.

ferme des appuis, le plus sûr des soutiens. Allez-vous par une doctrine déterministe, des conceptions monistes, chez des sujets habitués depuis leur enfance à croire, sans raisons peut-être, mais par la foi et par sentiment, habitués à trouver dans leur foi un motif de vie et une ligne de direction, allez-vous remplacer ce qui constitue le cadre même de leur personnalité ? Il n'en est rien. De telles pratiques nous semblent même dangereuses et presque immorales. Il vaut mieux que le malade pense — et cela n'a rien de ridicule — que vous êtes un croyant comme lui, plutôt que de le priver de ce ciment moral que constitue une conviction idéaliste ancrée.....

« ... le plus sûr garant contre toutes les petites, voire contre toutes les grandes causes émotives, c'est de se constituer soit une éthique, soit un idéal philosophique ou religieux.... La vie montre tous les jours que ceux-là sont bien plus résistants aux soucis, aux chagrins, aux vicissitudes diverses qui ont su objectiver en dehors d'eux-mêmes un idéal, dont la réalisation progressive fait l'unité de leur existence (1). »

« Les hommes religieux, écrivent MM. Camus et Pagniez, et principalement dans les périodes de persécution, ont fourni des exemples qui n'ont pas été dépassés.

« Plusieurs d'entre eux arrivaient graduellement d'abord à supporter la souffrance physique et morale avec patience puis avec résignation ; ils pouvaient en outre souffrir non seulement sans que la douleur s'accompagnât d'aucun signe extérieur, mais encore ils parvenaient à remplacer les signes habituels de la souffrance par ceux de l'indifférence et même de la joie.

« Et nous ne parlons pas ici de malades atteints d'anesthésie ou de perversion de la sensibilité et qui doivent exister chez les hommes religieux comme parmi les autres, nous parlons d'hommes ayant une sensibilité normale, et la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est qu'ils souffraient réellement car plusieurs traduisaient leurs souff-

1. J. Déjerine et E. Gauckler, *les Manifestations fonctionnelles des psychonévroses*, p. 550-554.

frances par des plaintes et par les caractères de la douleur, quand leur volonté se trouvait en défaut.

Il y a là, au point de vue qui nous intéresse, un exemple remarquable d'inhibition volontaire de mouvements réflexes douloureux : c'est la domination la plus complète du physique par le moral (1). »

« Il n'est pas tout à fait exact, écrit Pierre Janet, que l'esprit humain puisse vivre intelligemment sans croyances plus ou moins religieuses sans systèmes plus ou moins philosophiques. Beaucoup de personnes en sentent la nécessité et réclament des « bases philosophiques pour apprécier la vie ». L'essentiel n'est pas de détruire les croyances fausses ou naïves mais d'aider le sujet à atteindre les idées en rapport avec son degré d'intelligence ou de culture (2). »

Le professeur Grasset écrit : « La foi et la prédication agissent comme moyens de psychothérapie naturelle (3). »

Et encore : « ...la science n'a pas le droit d'interdire la foi à ceux qui veulent et qui peuvent l'avoir à ceux qui disent comme Maxime du Camp : « dans le labyrinthe de la vie le meilleur fil conducteur est encore la foi » ou comme Taine : « le vieil Evangile, quelle que soit son enveloppe présente, est

1. J. Camus et Ph. Pagniez, *Isolement et psychothérapie*, p. 142. 143. Nous sommes heureux de citer ces deux auteurs et d'avoir ainsi l'occasion d'exprimer la gratitude que nous avons à leur égard.

M. Camus, le premier, nous a montré, au moment de choisir notre carrière, la valeur morale que veut avoir une vie de médecin ; il nous a été un guide bienveillant et avisé au cours de nos études et a toujours élevé nos pensées vers une sphère de désintéressement, de conscience et de devoir. M. Camus nous a encouragé et aidé à traiter le sujet que nous avons choisi pour notre thèse. Sa mort est pour nous un véritable deuil.

Nous regrettons de n'avoir pu être l'externe de M. Pagniez que pendant quelques mois. C'est de son service que nous gardons les meilleurs souvenirs de notre vie d'étudiant. Nous nous rappelons ses visites du matin, pleines d'intérêt où chacun se sentait à l'aise. La sympathie, l'accueil affectueux que nous avons toujours trouvés auprès de M. Pagniez nous sont allés au cœur.

2. *Médications psychologiques*, III, 248.

3. Cité par D^r Perrier, *Le sentiment religieux a-t-il une origine pathologique ?* p. 61.

encore le meilleur auxiliaire de l'instinct social » à ceux en un mot qui croient trouver dans la religion ce complément d'information qui satisfait leur « désir de connaître le pourquoi des choses » désir dont Spencer reconnaît qu'il tourmente incessamment l'esprit humain (Halleux, *L'évolutionisme en morale*, 185-188-190) (1). »

1. *Les limites de la biologie*, p. 165.

CHAPITRE II

OBSERVATIONS

Les citations précédentes dénotent dans les milieux médicaux un état d'esprit plus libéral qu'autrefois. Elles justifient notre essai d'établir la valeur de la psychothérapie religieuse. Nos observations confirmeront ces opinions et montreront en outre si elles sont ou non suffisantes. Ces observations (1) seront des cas d'alcooliques, de fumeurs d'opium guéris de leur passion, de prostituées relevées de leur vice, de criminels, véritables monstres humains, devenus doux et vertueux, de sauvages civilisés dans le sens véritablement moral du terme. C'est volontairement que nous avons choisi ces cas, entre beaucoup d'autres de différentes catégories, car ce sont ceux dont la cure présente le maximum de difficulté et met en évidence de la façon la plus tangible, la plus incontestable, la valeur de la méthode employée.

A. Alcooliques

Les trois observations suivantes sont empruntées à Rogues de Fursac que nous citons textuellement. Il les a recueillies au pays de Galles lors du mouvement religieux qui s'y produisit en 1905. « Tous sont des mineurs dans la force de

1. Nous ne parlerons pas des améliorations morales chez des sujets non tarés, intoxiqués ou dégénérés. Elles relèvent exclusivement de la morale et non de la psychothérapie. Nous apprécions au plus haut point, que des individus, sous une influence religieuse, se guérissent de la colère, de la méchanceté, du mensonge, etc. Ces résultats sont du plus haut intérêt et les nombreux exemples qu'on en pourrait apporter seraient — autant que les nôtres — démonstratifs de la puissance régénératrice du sentiment religieux, mais dans un autre ordre d'idées.

l'âge de trente-cinq à cinquante ans, grands, bien développés, solides, les mains calleuses, rien du pseudo-mystique névrosé et débile, avide de sensations nouvelles que nous présente de temps à autre notre vie moderne (1). »

OBSERVATION I

« Il était, dit-il, un buveur impénitent. Il avait conscience de son abjection et il en souffrait. Par moment le remords l'étreignait et l'image de sa jeunesse où il menait une vie morale, familiale et religieuse l'obsédait. Il a été converti à un meeting d'Evan Roberts. Sa conversion a été soudaine. Il a confessé ses péchés, donné sa *testimony* et en sortant s'est fait inscrire comme membre d'une congrégation. Il y a de cela dix-huit mois. Depuis il est resté sobre et passe pour un chrétien exemplaire (2). »

OBSERVATION II

« Il y a bien plus de trente ans que je me suis grisé pour la première fois... Je pouvais prendre quinze verres de whisky et de la bière en proportion sans marcher de travers... il n'a jamais été complètement irrégulier... »

... Un dimanche, invité par un ami à prendre un verre de bière, il accepte... Mais la bière ne lui fit aucun plaisir... Les deux amis, s'en vont après avoir fait ensemble une partie du chemin. L'ivrogne éprouve un sentiment d'angoisse très pénible. Le remords le harcèle. Enfin il passe devant une chapelle et se sent poussé à y entrer, il résiste un moment, dépasse la chapelle, revient, hésite encore et finalement entre. Le service bat son plein. La congrégation chante. Il éprouve comme une détente, tombe à genoux, pleure et prie longuement. La conversion est accomplie..... Quand je rentrais, ajoute-t-il, c'était la terreur dans la maison. Mes enfants, en m'entendant sacrer et vociférer se cachaient et disaient : « le père est encore ivre », ce qui, naturellement m'exaspérait davantage. Maintenant tout est changé. Quand je rentrerai chez moi ce soir je trouverai les petits au coin de la rue et au lieu de se sauver ils viendront m'embrasser (3). »

1. Rogues de Fursac, *Un mouvement mystique contemporain*, p. 61.

2. *Ibid.*, p. 61-62.

3. *Ibid.*, p. 62-63.

OBSERVATION III

« Celui-là était complètement athée, du moins il le dit et il le croit. Sa femme et ses enfants, très religieux au contraire, ne cessaient de prier pour lui. Chaque soir il entendait ses deux petites filles dire : « Mon Dieu ! convertissez notre père ». Cela lui portait sur les nerfs et plus d'une fois il le leur a rudement montré. Un dimanche soir, comme il se promenait dans une rue de Pontypridd, il entend la musique qui part d'une chapelle voisine. La musique lui semble belle. Il entre, se met à chanter avec la congrégation. L'hymne est répété à plusieurs reprises et l'« athée » littéralement empoigné sent un bouleversement dans tout son être. Son « athéisme » s'évanouit, l'horreur de sa vie passée lui apparaît ; il s'agenouille et reste là priant et pleurant jusqu'à ce qu'il ait la certitude que Christ lui a pardonné (1). »

OBSERVATION IV

X... parents alcooliques, apprend à boire dès la première enfance. A 45 ans, se trouve dans un état d'ivresse ininterrompue, de dépravation, faiblesse, stupeur continue, constituant un état de dégradation inconnu même des peuples les plus barbares. N'a plus figure humaine, vêtu de haillons, dégageant une odeur suffoquante. Habite avec sa femme, maigre et décharnée, presque entièrement vêtue de toile à sac, et un petit enfant dans une seule pièce, véritable tanière que partageaient aussi de nombreux animaux. Une évangéliste de l'Armée du Salut tâcha de gagner leur confiance et de les amener à ses réunions. Mais ils ne comprenaient pas un mot de ce qu'on leur disait, leur détresse morale était un moindre obstacle que leur stupidité.

Néanmoins ils assistèrent tous deux à une réunion où des convertis racontèrent leurs souffrances passées, la fange où ils se débattaient et leur vie maintenant propre et joyeuse. Puis l'Evangile fut présenté dans toute sa simplicité. On montra que le plus vil, le plus abandonné, le plus misérable pouvait devenir un honnête homme, paisible et joyeux... il suffisait de demander à Dieu le pardon, et l'orateur montrait les hommes qui étaient sur l'estrade comme les preuves vivantes de ses assertions. L'ivrogne ému et pleurant avoue son besoin de ressembler à ces hommes : « J'ai senti tout à coup, dit-il, que j'étais décidé à aller vers Dieu, vraiment décidé, j'ai senti l'Esprit de Dieu des-

1. *Ibid.*, p. 64.

cendre en moi ; je savais que je pourrai devenir comme ces convertis, je sais que je suis sauvé. »

L'ancien ivrogne continua son métier de vendeur de journaux qui l'exposait à une perpétuelle tentation, on voulut lui donner un autre métier. « Il faut que je montre à mes anciens compagnons, que je suis converti » répondit-il. Il le montra en effet. Ses camarades voulurent lui faire boire, il résista ; on lui jeta des verres de bière à la figure, il tint bon. Il put bientôt acheter une petite boutique et commencer une vie très heureuse. On vit l'homme qui avait été le plus abruti, propre, heureux, respectable et le rester jusqu'à sa mort.

Il avoua plus tard qu'il avait eu à lutter non seulement contre l'alcool, mais encore contre le tabac. Il sentait une impulsion incessante et irrésistible à user du narcotique. La torture n'avait jamais cessé, mais il avait toujours eu la force suffisante pour résister (1).

OBSERVATION V

Daniel Ludwig, bon ouvrier mais fréquentant l'auberge. Marié, père de deux enfants. Assiste régulièrement aux services religieux le dimanche.

Perd en quelques mois sa femme et ses deux enfants. Désespéré, se met à boire, puis désireux de se débarrasser de la boisson, consulte un médecin qui lui conseille la modération. Fait l'expérience que la modération lui est absolument impossible. Se rend en Suisse, est arrêté par un voisin dans une première tentative de suicide. Se marie, mais ne se corrige pas. Ebauche deux nouvelles tentatives de suicide, se taillade gravement le cou avec un rasoir, une autre fois ingurgite du phosphore. Au maximum de l'abrutissement il quitte Neuchâtel pour Zurich, atteint plusieurs fois de délirium, interné dans l'asile du professeur A. Forel où il est étiqueté *incurable*. S'évade de cet asile, essaie en vain de se corriger.

Reçoit à ce moment la visite d'un pasteur qui lui montra dans le Christ le Sauveur de l'homme et le libérateur capable d'affranchir des plus violentes passions.

Entre à l'asile évangélique de Sainte-Chrischona (maison de relèvement pour buveurs). « Là, écrit Ludwig, je redevins un homme, j'appris à m'abstenir de l'alcool et à boire avec plaisir de l'eau fraîche, je repris goût au travail ; mais surtout j'appris à aimer la parole de Dieu ; en un mot je devins un être nouveau ».

1. Harold Begbie, *Pots cassés. Scènes de la vie réelle pouvant servir à illustrer l'expérience religieuse de William James*, p. 99.

A la sortie de l'asile (1879) il signe un engagement de tempérance.

Ludwig fut ensuite (1884-1907) agent de la Société d'abstinence française de la Croix bleue à Paris, il fut nommé officier d'académie en récompense de ses services dans la lutte anti-alcoolique. C'est sa guérison qui contribua pour la plus grande part à amener à l'abstinence le professeur A. Forel et le Dr Legrain.

Nous avons connu Ludwig personnellement et nous rappelons fort bien la puissance avec laquelle il montrait les affres par lesquelles passe un buveur et dénonçait l'immensité du péril alcoolique. Ludwig est mort le 5 octobre 1913 après trente-quatre années de persévérance (1).

OBSERVATION VI

H. Loiseau, né à La Salle près Mâcon le 21 octobre 1841.

Sevré par une parente aubergiste au moyen de biscuits trempés dans du vin. Dès l'âge de sept ans boit souvent du vin en cachette en quantité appréciable.

Fait ses études chez les frères des écoles chrétiennes et à l'école supérieure de Chalon-sur-Saône jusqu'à dix-sept ans, devient excellent dessinateur.

Interne pendant une grande partie de ses études, use de toutes les fraudes possibles pour se procurer de l'eau-de-vie blanche, s'enivre souvent avec ses camarades et cause plusieurs scandales publics.

Entre aux Ponts et Chaussées à Lyon en novembre 1858, déjà buveur invétéré, se livre à des voies de fait sur les habitués d'une auberge, est congédié peu après.

S'engage alors à la II^e section d'ouvriers militaires d'administration comme commis aux écritures. Envoyé au camp de Châlons en mai 1862, va se coucher, ivre le soir même de son arrivée sous une pluie glaciale dans un champ d'avoine. Se relève, atteint de rhumatisme articulaire aigu. Réformé en août 1863 pour endocardite.

Passe alors deux années de sobriété relative, travaillant avec son père aux Ponts et Chaussées.

Entre au P.-L.-M. à Bourg, mais passe bientôt en tribunal de simple police pour ivresse et tapage nocturne; insolent envers ses chefs, donne sa démission.

Trouve une place de dessinateur à Valence; y consomme vin

1. Extrait de D. Ludwig, *C'était un brave homme* et de Ferraris : *l'Alcoolisme au point de vue social et la Croix-bleue*. Thèse de Toulouse, 1922.

et vermouth en abondance. Envoyé dans un poste isolé (Mauves) il profite de son indépendance : « Je dois avouer, écrit-il (1), que toutes mes journées s'écoulaient dans une demi-somnolence provenant des deux causes suivantes : privation de sommeil et excès de vin, accompagnés d'absorption d'alcool avant et après les repas. »

Devient un objet de scandale dans le pays, est rappelé à Valence et y passe l'hiver de 1867-1868, « me prodiguant (2) dans les bals publics et dans les cafés-concerts, passant ensuite les nuits à jouer et boire dans ma chambre que j'avais transformée en tripot, et qui était hantée par quatre ou cinq compagnons aussi viveurs que moi ».

Doit bientôt entrer à l'hôpital et dissimule quantité de flacons de rhum et de bouteilles de vin entre son matelas et sa paillasse.

Après sa convalescence, se marie en 1869, mais son intempérance reste continuelle, il tente d'en masquer les effets en les attribuant à son affection cardiaque, dont il souffrait de temps en temps, perd son sommeil et tout appétit. Peu après, premier ictus apoplectiforme. Demande son changement pour Lyon, y reste pendant la guerre de 1870, officier de la garde nationale et profite de cette situation pour s'enivrer davantage encore.

Perd un enfant, puis sa femme — se remarie peu après, mais reste intempérant, perd un second enfant — et abandonne deux situations en quelques mois pour se faire auxiliaire dans les bureaux de la mairie de Lyon, au bout de cinq mois se fait voyageur de commerce. S'emploie dans divers ateliers et entreprises, mais ne reste chaque fois que quelques jours en place, s'enfuyant ou étant congédié. Quitte souvent son foyer pour plusieurs jours sans prévenir.

Promet à ce moment de s'abstenir de tout excès alcoolique, mais ne tient parole que quelques semaines. Perd un troisième enfant et « la cérémonie funèbre (3) et les démarches qui la précédèrent furent la première occasion de nouveaux excès ».

Entre à la voirie de Lyon, puis au service d'un géomètre. Le travail sédentaire ne l'empêche pas de satisfaire sa passion car un camarade faisait entrer en contrebande de nombreuses bouteilles, vidées en l'absence du patron.

Occupe divers emplois, mais n'y reste que rarement plus de quinze jours consécutifs ; a parfois des absences et des hallucinations.

Entre pour la quatrième fois aux Ponts et Chaussées. Après une soirée d'orgie, nouvel ictus ; d'ailleurs l'intoxication alcoo-

1. H. Loiseau, *Esclave puis libre*, p. 55.

2. *Ibid.*, p. 66.

3. *Ibid.*, p. 157.

lique s'avère : son regard devient fixe, sa démarche brusque et saccadée ; un tremblement convulsif l'empêche presque de dessiner et le manque de précision et de netteté de ses travaux le fait congédier.

Ne pouvant supporter les reproches de sa femme et les remords de sa conscience, il pense au suicide, prend le plus grand de ses compas et voulait l'enfoncer en pleine région précordiale, mais fut dérangé par une voisine.

Travaille chez un architecte, à Lyon, mais s'endort en état d'ébriété dans son bureau ; puis chez un ingénieur ; puis dans un barrage et là, profite de sa liberté pour absorber vin et alcool, s'enfuit de chez lui et ne cherche même plus de travail. « Vivant misérablement au jour le jour, il m'arrivait parfois de n'absorber presque, en guise de nourriture, que de l'alcool ; mes repas se composaient souvent de pain imbibé de vin ou d'eau-de-vie, pendant des intervalles de temps variant entre trois jours et une semaine. Fréquemment j'étais plongé dans une torpeur hébétée, stupide ; j'étais alors comme frappé de mutisme, insensible à tout ce qui n'était pas ma passion. Puis, passant d'un extrême à un autre, il m'arrivait parfois de tenir seul, dans la rue, tout en marchant, de longues conversations à haute voix, ou de m'arrêter court pour rire aux éclats, ainsi qu'un insensé, à la grande stupéfaction des passants. D'autres fois je sanglotais convulsivement en racontant un fait imaginaire (1). »

Dessinateur à Sens, puis au ministère des Travaux publics pendant quarante jours et incapable de se fixer nulle part, fait six positions différentes en sept mois de séjour à Paris.

Part en 1885, assimilé au grade d'officier, pour le Sénégal où on construisait une ligne de chemin de fer. Dès le jour de l'arrivée, est porté manquant à l'appel, attardé qu'il était chez un détaillant, puis refuse de prendre son service, est ramené en France au bout de huit jours, inculpé de rebellion. L'affaire en reste là.

Atteint de fièvre et de dysenterie, il reste deux mois à l'hôpital de Bordeaux. Réussit à s'occuper de la construction d'un lycée de jeunes filles à Tournon. Mais ne rentre chez lui que forcé par la fermeture des cafés et toujours muni d'une bouteille de vin ou de rhum

Dans un état d'ébriété permanent, les forces physiques et la mémoire lui font défaut. « Un rire convulsif, écrit-il (2), intermittent, contractait, retroussait mes lèvres, imprimant à ma face une sorte de rictus stupide. Il me semblait être poursuivi par des masques grimaçants d'hommes, d'animaux qui ne me laissaient jamais. » A cette époque première attaque de *delirum tremens*.

1. *Ibid.*, p. 174.

2. *Ibid.*, p. 215.

Rentre à Lyon, objet d'inquiétude pour sa femme, d'effroi pour son enfant.

« Mes nuits (1), agitées et fiévreuses, se passaient tantôt dans d'effrayants cauchemars qui me réveillaient en sursaut, baigné d'une sueur froide ; tantôt dans de fatigantes insomnies, pendant lesquelles mes yeux fixes, égarés, apercevaient à travers les ténèbres mille fantômes grimaçants. »

Fait alors usage de grogs à l'éther, diminue progressivement le volume d'eau qu'il y ajoutait, et bientôt remplace l'eau par du mauvais rhum.

Ecœuré de lui-même il se promet de renoncer au vin, aux liqueurs... de ne plus boire que de l'eau. Mais sa volonté anéantie ne lui permet pas de tenir plus de dix jours cet engagement d'abstinence.

Réussit encore à s'occuper dans une verrerie, mais pendant les grandes chaleurs se désaltère avec de l'eau aromatisée de quelques gouttes d'absinthe — diminue peu à peu la quantité d'eau et arrive à ne plus diluer l'absinthe que de moitié jusqu'à ce qu'on le ramène chez lui ivre-mort.

Fait dix emplois successifs, abandonne plusieurs fois sa femme, perd son quarante-septième et dernier emploi d'homme de peine dans une imprimerie.

Agé de cinquante ans mais singulièrement vieilli, surnommé l'ivrogne, mène une vie de plus en plus irrégulière, pratique toutes sortes de petits métiers. « Les tavernes espagnoles (2) avaient le don de m'attirer tout particulièrement, j'aimais à respirer les chaudes émanations qui se dégageaient de la lourde atmosphère de ces salles humides, basses, mal éclairées..., je restais là jusqu'à la fermeture et comme, à mon avis, il était encore trop tôt pour rentrer chez moi, j'allais frapper à la porte d'un bouge nocturne, sentine du vice, où je finissais mes soirées en absorbant soit de mauvaise eau-de-vie, soit du rhum infect. »

Devient furieux, tente de tuer sa femme. Pense à se suicider, et pendant qu'il mûrit cette idée dans sa chambre, ses yeux se fixent sur une gravure que lui avait donnée un ami chrétien qui s'était intéressé à lui. Cette gravure représentait l'enfant prodigue tombant dans les bras de son père. Loiseau s'approche de la gravure et y voit les paroles que prononce, dans la parabole, l'enfant prodigue : « Mon père j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils (3). »

Une lutte terrible s'engage en lui : il veut s'humilier, s'amender,

1. *Ibid.*, p. 226.

2. *Ibid.*, p. 259.

3. *Évangile de Luc*, XV-18-19.

mais s'en sent incapable et il entend toujours les flots du Rhône : le suicide solutionnerait toutes les questions.

« Je regardais toujours l'image, écrit-il (1), et je sentis mon cœur précipiter ses battements, mes bras se tendirent vers un Sauveur que j'espérais, mes genoux touchèrent le sol, des larmes abondantes inondèrent mon visage, et de ma gorge contractée par une violente émotion sortit enfin ce mot que je criai à Dieu avec un profond repentir : Pardon !... »

Le jour même (22 février 1891), il signe un engagement d'abstinence totale entre les mains de M. Greene, membre bien connu de la section de la Croix Bleue de Lyon.

Depuis quelque temps ce dernier l'entourait de sa sympathie et s'efforçait de lui faire connaître Jésus-Christ.

Depuis Loiseau n'est pas retombé une seule fois. Ceux qui le suivirent depuis ne signalent pas une rechute. Un accident de ce genre l'aurait disqualifié pour la propagande anti-alcoolique à laquelle il s'est livré. Il a cherché au contraire à montrer que l'abstinence totale, même pour ancien buveur, est chose faisable.

Cet homme — que l'on s'attendrait à voir enfin mourir de cirrhose — rentra après son relèvement en possession de ses facultés et resta longtemps employé à la Bibliothèque de Lyon. Il a quitté la vieille mesure qui l'abritait auparavant, suintant l'humidité, la misère et le vice, pour habiter un appartement spacieux et bien éclairé ; ses meubles vermoulus et délabrés ont été remplacés par un mobilier convenable ; il a brûlé sa bibliothèque de romans malsains et de recueils de chansons de mauvais goût.

Il devint toujours plus un militant de la lutte anti-alcoolique ; il savait dépeindre avec un pittoresque inimitable les misères de l'existence du buveur et les joies d'une vie transformée : il participa utilement à de nombreuses campagnes de tempérance. « Rien d'humain, écrit-il (2) lui-même en 1913, n'avait pu m'arracher aux étreintes de la terrible passion qui m'avait dominé pour ainsi dire dès le berceau. Dieu fit, sans effort, ce que l'homme n'avait pu faire, et voilà plus de vingt-deux ans qu'il me soutient de sa main puissante. »

H. Loiseau mourut le 17 février 1916, âgé de soixante-quinze ans, après vingt-cinq années de fidélité absolue à l'engagement d'abstinence totale et d'apostolat fécond en sauvetages.

1. H. Loiseau, *op. cit.*, p. 266.

2. *Ibid.*, p. 267.

B. Fumeurs d'opium

OBSERVATION I

Dans un village de la province de Ouest Chang, Hsi a parcouru tout le cycle des études chinoises. Très vive intelligence, on lui disait : « Tu deviendras riche et célèbre, tu seras mandarin de renom. » Il jouit en effet d'une considération extraordinaire, son opinion est regardée comme décisive, il s'est acquis comme avocat une clientèle très étendue.

Malgré cette situation, Hsi sombre dans de grandes détresses morales. La question de la mort et de son au-delà le harcèle. A la fleur de l'âge, cet homme vigoureux se trouve harassé, usé et vieilli prématurément. Doutant de le voir se relever, ses amis lui conseillent d'essayer le soulagement que procure l'opium. Il cède, la décadence fut rapide. Hsi, déjà affaibli, ne put résister aux ravages du poison. D'abord, après chaque pipe, le mieux apparaissait, mais très rapidement la gaieté s'évanouissait, remplacée par un abattement plus profond que rien ne pouvait secouer, si ce n'est le retour à la pipe fatale. Plus il fumait, plus ses souffrances empiraient. Il perdit l'appétit, le sommeil, prit la vie en dégoût, ne se soucia plus que de satisfaire sa passion croissante. Le malheureux savant expérimenta la vérité de cette parole : « Ce n'est pas l'homme qui dévore l'opium c'est l'opium qui dévore l'homme. » Etudes, affaires, gestion de ses biens, devoirs de sa profession, tout est oublié, il n'est plus que fumeur d'opium. Parfois, il essaye de se relever, mais il renonce bientôt à tout sauvetage. Sa maigreur, son visage pâle à l'expression triste furent bientôt éloquentes. Sa maladie augmenta, sa mort parut imminente — il vécut cependant.

Dix années après le début de cette intoxication le missionnaire Hill, désireux d'atteindre la classe des lettrés qui n'avaient pour l'Evangile que du mépris, ouvrit un concours sur quelques-uns des points principaux de la religion chrétienne. Hsi concourut, entra en rapport avec le missionnaire, devint même son professeur de Chinois. Il trouva chez lui un Nouveau-Testament, le lut, et à mesure qu'il le lisait, la vie du Christ devint pour lui une vivante réalité. Ses doutes, sa perplexité s'évanouirent, mais son insatiable désir d'être délivré du mal, de lui-même, le mystérieux besoin de pénétrer au delà redevint intenses ; il continuait à lire et à entrevoir que ce qu'il lisait le concernait personnellement. De son cœur jaillit alors une source inconnue, il

se sentit abaissé, mais capable de se livrer sans réserve à celui dont il lisait l'histoire.

Immédiatement après sa conversion, en 1880, Hsi sentit qu'il devait rompre avec l'opium. La lutte fut terrible : il prit les remèdes d'usage, mais en vain. Le mal était trop invétéré. A mesure que passaient les heures, le désir d'une nouvelle dose de poison devenait de plus en plus impérieux ; d'affreuses angoisses l'étreignaient, son corps était brisé par une insurmontable faiblesse. Ses yeux, son nez ruisselaient. Epuisé, presque évanoui, il sentit survenir des vertiges, des frissons, des douleurs aiguës et une soif ardente. Durant sept jours et sept nuits il put à peine manger et demeura sans sommeil. Debout ou couché, le repos le fuyait et l'angoisse ne faisait que s'accroître. et il savait que quelques bouffées de sa pipe à opium l'auraient immédiatement bercé de rêves délicieux... Après de longs jours d'angoisse, lisant sa Bible, il fut frappé par la pensée que l'Esprit-saint est la grande puissance donnée à l'homme pour être sa force. Il implore sans délai la plénitude de cet Esprit et il fut exaucé ; la lutte, disons mieux, l'agonie avait cessé. Le combat était terminé,

Une année ne s'était pas écoulée qu'il renonçait à cultiver l'opium dans sa propriété. Le sacrifice était sérieux car la culture de l'opium rapporte cinq fois plus que celle du blé.

Puis Hsi se mit à annoncer l'Evangile, et tous ceux qu'il rencontrait étaient des fumeurs d'opium. Il créa pour eux un refuge car « sur dix personnes, disait-il, nous avons onze fumeurs d'opium ». Le nombre des refuges augmenta promptement : en 1884 il y en avait huit (1) en 1887 vingt-cinq, leur nombre s'éleva jusqu'à quarante-cinq. Ces refuges furent le moyen d'un grand nombre de guérisons (2). Pendant tout le temps que Hsi les dirigea il n'y eut que sept ou huit cas de mort et il ne dut fermer qu'un seul refuge.

Hsi mourut en 1893 sans avoir touché de nouveau une seule fois à l'opium (3).

1. Dont l'un dans la grande ville de Chas-Ch'eng.

2. On s'y servait de « pilules », néanmoins pour la guérison des fumeurs d'opium, Hsi ne compta jamais sur l'efficacité des remèdes sans la prière. Et nous pouvons sans crédulité, croire que sa conviction était la bonne, car, les pilules dont l'usage est traditionnel en Chine dans la cure de l'opium sont en réalité des produits contenant de l'opium et destinées à réaliser une désintoxication lente, ou bien des drogues à action purement psychique, à ce sujet voir Dr Millant, *La Drogue*, p. 116-117.

3. Extrait de Howard Taylor : *Un lettré Chinois : Culture et conversion d'un disciple de Confucius ; Un chrétien chinois : Le pasteur Hsi.*

OBSERVATION II

A Fou-Tcheou en Chine, un homme d'environ quarante ans pénètre dans la petite chapelle d'un faubourg et entend le missionnaire Binkley parler du Christ, du Sauveur parfait. Ce pauvre Chinois, complètement subjugué, s'entretint ensuite avec le missionnaire : « Jamais, dit-il, je n'avais entendu parler de ce Jésus, je ne sais pas qui il est. N'avez-vous pas dit qu'il peut me sauver de tous mes péchés ? — Sans doute, c'est précisément ce que j'ai dit. — Alors, c'est que vous ne me connaissez pas. Pendant bien des années j'ai été menteur, joueur, sorcier, adultère, et voilà vingt ans que je suis fumeur d'opium. Ceux qui ont fait usage d'opium pendant aussi longtemps ne guérissent pas, cela ne s'est jamais vu. »

Le missionnaire ne put que lui répéter en y insistant : « Christ est toujours puissant pour sauver ceux qui croient en lui. » Le fumeur d'opium resta muet d'étonnement. Son esprit était retenu captif par d'anciennes superstitions. Il était vendu à l'horrible drogue, sa volonté était enchaînée par une habitude de vingt ans; jamais, à sa connaissance, pareille victime de l'opium n'avait été délivrée. Il n'osait croire à l'affirmation du missionnaire et partit. Il revint le jour suivant, puis jour après jour, pour entendre parler davantage de cet étonnant Sauveur et pour s'enquérir de cet Evangile qui promettait la délivrance, même à l'esclave de l'opium. Plusieurs semaines s'écoulèrent. Puis un matin, il entra avec impétuosité dans le cabinet du missionnaire. Son visage radieux avait parlé avant que sabouche eût pu s'ouvrir : « Je sais maintenant, s'écria-t-il, que Jésus peut me sauver de tous mes péchés, car il l'a fait ! » La vieille habitude était brisée, le désir même de l'opium avait disparu. Ling Ching Ting ne sentait plus rien des liens qui l'étreignaient naguère et contre lesquels il avait lutté en désespéré pendant tant d'années. Il devint missionnaire lui-même, malgré la persécution dont il fut l'objet, et le resta jusqu'à sa mort c'est-à-dire pendant quatorze ans (1).

OBSERVATION III (2)

Jeune fille malade à laquelle on donne, pour la soulager, des pilules d'opium. La maladie se prolonge, la malade s'accoutume

1. A.-T. Pierson, *Les nouveaux actes des apôtres*, p. 289.

2. Communiquée par Th. Cochrane, directeur du *World Dominion*, (*Revue chrétienne internationale de Londres*).

au stupéfiant. Une fois guérie, elle ne peut s'en passer sans angoisse et souffrance. Elle refrène sa passion, mais entre bientôt au service d'une princesse chinoise dont elle devait chaque jour remplir la pipe. N'ayant qu'à manipuler de l'opium du matin au soir, pouvant s'en procurer autant qu'elle voulait et ayant beaucoup de temps pour elle, elle retomba fatalement sous l'empire de « la drogue », maigrit dès lors à vue d'œil, tomba dans une profonde somnolence, sa fin approchait.

Sa sœur lui apprit alors qu'il y avait dans la ville des médecins missionnaires étrangers, qui pouvaient guérir cette funeste intoxication. La jeune femme alla à l'asile ; un missionnaire lui parla du Dieu tout puissant : « Priez-le pour moi » dit la malade ; et pendant cette prière la malade se sentit en présence d'une puissance étrangère et inconnue. Elle comprit bientôt que le Dieu dont on lui parlait pourrait l'aider, si seulement elle pouvait se confier en lui.

A son tour la malade pria, sans éloquence mais du plus profond de son cœur en détresse. La prière accrut sa foi, elle s'endormit bientôt d'un sommeil tranquille, et se réveilla le lendemain matin sans aucun désir de toucher à l'opium. Depuis ce jour elle n'est jamais retombée et travailla à l'étude et à l'enseignement du christianisme, et elle guérit à son tour de nouvelles victimes de l'opium.

C. Prostituées (1)

OBSERVATION I

Flavie..., jeune fille grande, altière, attitude provocante et désinvolte. Commence à se prostituer à Genève à seize ans ; au bout de trois années de ce métier, veut sortir de la maison à laquelle elle était attachée, se heurte au refus du tenancier, se bat avec lui et réussit à se faire blesser afin d'être envoyée à l'hôpital. Une fois guérie, âgée de vingt ans (en 1896) on l'envoie dans un refuge de l'Armée du Salut à Neuilly, se rend intolérable par sa nature récalcitrante, refuse tout travail, veut s'échapper, s'assure la complicité d'un domestique, qui lors de leurs rendez-vous lui porte des cigarettes ; elle fume en cachette, prise sur le fait, elle sourit narquoisement. On doit s'en séparer car elle est

1. Toutes les observations de ce chapitre sont inédites. Nous les devons à divers officiers de l'Armée du Salut, ainsi qu'à M. V... et à Mme B..., évangélistes dans le Nord de la France.

Nous les remercions tous bien vivement.

un élément perturbateur qui corromprait infailliblement les autres filles moins gangrenées. Va à Versailles, s'engage dans une maison de prostitution où elle reste deux mois, réussit à s'évader, retourne au refuge de Neuilly mais ne peut s'assujétir à aucun travail et le quitte. Va à Tours dans une nouvelle maison de prostitution, y reste quatre à cinq mois, devient enceinte. Elle s'échappe, se fait admettre une troisième fois au refuge de Neuilly. Réussit à sortir avec une domestique et absorbe plusieurs absinthes pour se faire avorter ; raconte pendant son ivresse ce que fut sa vie jusqu'à ce jour, rentre au refuge furieuse, on est obligé de la tenir avec force pendant quatre à cinq heures. Revient à elle mais pour avorter dans la nuit suivante, les suites de l'avortement l'obligent à rester longtemps à l'hôpital : elle ne veut plus rentrer au refuge parce qu'on y connaît son histoire, mais accepte d'être envoyée dans un autre refuge.

C'est alors qu'elle se sent émue de la patience de la directrice du refuge de Neuilly qui l'accueillit à trois reprises, bien qu'elle semblât incurable.

L'œuvre religieuse entreprise dans le nouveau refuge porta bientôt ses fruits : une transformation totale. Flavie écrit elle-même : « Je ne puis croire que c'est moi qui ai mené une telle vie. » Sa conduite désormais fut exemplaire, elle épousa un missionnaire, l'accompagna dans son champ de travail en Afrique. Depuis, donc depuis vingt-huit ans, elle est restée en rapport avec ses sauveteurs et n'a pas eu de rechute.

OBSERVATION II

Juliette..., perd sa mère à treize ans, mise à la porte et exploitée par son père, se livre dès lors journellement à la prostitution dans les cafés de Maubeuge. Quelqu'un s'intéresse à elle et lui propose d'entrer au refuge de l'Armée du Salut, à Neuilly. Elle accepte et en entrant dit à la directrice :

— Si vous connaissiez ma vie, vos cheveux se dresseraient sur votre tête (et elle n'avait que quinze ans), croyez-vous que Jésus me pardonnerait ?

— Pourquoi pas ?

— Non ! si vous connaissiez ma vie.

— C'est précisément parce que vous connaissez et regrettez votre vie que vous pouvez être relevée.

Au bout de peu de temps elle fut complètement transformée, elle se maria, devint mère et son foyer resta toujours honnête et pur. La guérison date de 1896, donc de vingt-huit ans, sans aucune rechute.

OBSERVATION III

Spéranza..., née à Turin. Se livre à la prostitution dans les maisons publiques de Genève depuis l'âge de quatorze ans. Le tribunal de l'enfance, la considérant comme indésirable, l'envoie au refuge de l'Armée du Salut de Lyon à l'âge de dix-huit ans.

C'est le type achevé de la prostituée professionnelle : Belle fille aux yeux éclatants, aux cheveux appropriés à son état, vêtue d'une grande mante... elle resta deux ans au refuge de Lyon, en sortit complètement transformée en 1917; depuis elle est suivie, correspond avec son ancienne directrice. Se marie à Lausanne avec un grand blessé de la guerre anglais, et le suit en Angleterre dans sa famille.

OBSERVATION IV

En 1891, dans une salle que l'Armée du Salut avait rue Auber, entre E. M., une prostituée professionnelle de vingt-cinq ans, fréquentant le « haut demi-monde » de Paris.

Pendant plusieurs semaines elle suivit les réunions et apprit à connaître une officière, Mme P... (de qui nous tenons ces détails); mais le cas de cette malheureuse parut si désespéré que l'officière l'emmena et la garda dans son propre appartement afin de multiplier les chances de salut.

Au bout de quelques mois, la vue du respect dont elle était entourée, l'atmosphère de beauté, de pureté, de joie vraie et saine dans laquelle elle se trouva, et surtout l'influence chrétienne qui s'exerça sur elle et les exhortations précises et directes qui lui furent adressées, la certitude de pouvoir recommencer une vie nouvelle si elle acceptait le secours de l'Evangile, tout cela amena en cette créature déchue une véritable transformation. Non seulement elle ne reprit pas son ancien métier, mais elle devint la collaboratrice de ceux qui avaient opéré son sauvetage. Dans le quartier de la Villette elle s'occupa avec l'Armée du Salut et travailla au relèvement d'un voyou nommé M... Ce garçon s'était livré à des violences telles que l'Armée du Salut dut le faire arrêter par la police et qu'il passa plusieurs jours en prison. Un jour, il asséna à l'officière des coups qui eussent pu être mortels. Mais là encore l'Evangile fut annoncé, il pénétra dans le cœur de ce voyou qui devint un honnête homme, une transformation radicale s'opéra. Après son service militaire il épousa la personne qui s'était intéressée à

lui et ces deux épaves de l'humanité, devenues respectables et honnêtes, fondèrent un foyer.

Ils s'établirent en Angleterre où l'ancien voyou devint professeur d'escrime (qu'il avait apprise au régiment) au célèbre et aristocratique collège de H... L'ancienne prostituée, Mme M... est actuellement intendante d'une importante maison française à Londres.

OBSERVATION V

Renée V..., fille naturelle, née à Maucron (Belgique), le 19 septembre 1877. Enfant de la rue. Sa mère, presque toujours ivre, la brutalise et l'abandonne à la pitié des voisines. Travaille deux ans chez un fermier de Maucron, mais dès qu'elle eut quatorze ans, le fermier voulut la violer. Elle résiste et réussit à s'enfuir à Roubaix en 1881. Elle vécut misérablement mais honnêtement jusqu'en 1883. Sa mère, malade, voulut exploiter sa fille et vivre de son travail ; la misère devint intense. En 1885, âgée de dix-sept ans, un jeune homme l'entraîna dans un débit, puis chez lui. Neuf mois plus tard, Renée était mère et son salaire, qui était toujours de deux francs par jour, dut suffire pour trois. Elle n'obtint rien de son séducteur, sinon des coups. La mère tombe plus gravement malade ainsi que l'enfant.

Renée V..., âgée alors de dix-neuf ans, désespérant de pouvoir subvenir à tant de besoins, s'enfuit à Douai et s'engagea dans une maison de tolérance où elle resta un an, puis dans une autre maison à Valenciennes où elle resta également un an, puis enfin à Lille où elle resta deux ans, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans.

Un jour, deux colporteurs bibliques (1) que nous connaissons personnellement, MM. J. V. et Ch., en tournée à Lille, empêchés de continuer leur travail à cause de la pluie, décidèrent de visiter les « maisons closes ». L'accès de trois maisons leur fut refusé. Le tenancier de la quatrième ouvrit avec force insultes, espérant se divertir de la visite de ces inconnus.

Les pensionnaires de la maison descendent et répondent aux

1. Les colporteurs bibliques ne sont pas des marchands ambulants, plus ou moins vagabonds. Ils exercent au contraire un ministère des plus héroïques et des plus féconds. Ne craignant ni les intempéries, ni la fatigue, ni les insultes ou les coups, ils parcourent la campagne pour répandre la Bible d'une façon intelligente. Les livres saints, répandus par leur moyen, ont accompli un nombre incalculable de sauvetages moraux (suicides, divorces empêchés, etc...).

paroles des deux colporteurs par des propos orduriers et outrageants.

Un des deux colporteurs, M. V... remarque une jeune fille isolée ; il laisse son camarade aux prises avec les six autres femmes qui l'insultent, et aborde Renée V..., apprend les détails de sa situation. Il lui parle de l'amour du Christ, du pardon qu'il avait donné à une « pécheresse » (Luc, VII, 36-50), de la possibilité d'un relèvement. La femme pleura, dit son dégoût de vivre dans un tel enfer.

— Voulez-vous en sortir et travailler de nouveau ?

— Non, cela est impossible.

— Rien n'est impossible à Dieu, répond le colporteur ; s'il m'a envoyé vers vous aujourd'hui, c'est qu'il veut vous sauver et vous permettre de travailler, de gagner votre vie.

Renée V... accepta de sortir de la maison de tolérance, malgré l'opposition du tenancier. Elle s'engagea bientôt chez un photographe et gagna honorablement sa vie jusqu'en 1907. Elle se maria en 1908 avec un honnête jeune homme auquel elle avait préalablement raconté son passé. Ils s'établirent à Anzin, puis à Hénin-Liétard.

Dans ces deux localités elle annonça l'Evangile de son mieux. Elle eut le courage de parler en public de son ancienne vie de débauche afin de montrer le sauvetage qu'avait opéré l'Evangile et d'en amener d'autres à la même guérison.

Elle se dépensa sans compter pour tous ceux auxquels elle pouvait rendre service. Elle envoya M. V... s'enquérir de son premier amour, voulant qu'il lui apportât le même salut qu'elle avait elle-même reçu.

Atteinte de bacillose, elle mourut le 18 mai 1910. Au milieu de ses souffrances elle entonnait des cantiques et disait : « C'est la chair qui crie, mais l'âme est en paix ».

Presque tout le village suivit son convoi, rendant témoignage à l'abnégation et à la pureté de cette vie qui pourtant avait connu les pires souillures.

OBSERVATION VI

Marie ..., née à P..., en 1889. Encore toute enfant suit à L..., dans le nord de la France, sa mère, veuve chargée de cinq enfants, d'où éducation très sommaire par des sœurs catholiques, chez lesquelles elle gagna sa vie très jeune en travaillant à l'ouvrage, à la campagne à cause de sa mauvaise santé. En 1907, âgée de 17 ans et demi, elle épouse un paysan ; très fervente à ce moment

elle essaie de convertir son mari, mais ne lui porte pas d'affection et ce dernier la quitte au bout d'une année de mariage.

En octobre 1908 pleurésie (?), rhumatisme articulaire aigu ; six mois après elle souffre encore des articulations et ne peut que rester immobile sur un fauteuil. Pendant sa longue convalescence s'éprend d'un jeune homme, l'empêche de se marier, et une fois guérie, devient sa maîtresse. Elle cumule bientôt, entretenant des relations sexuelles avec plusieurs autres amants, riant de les tromper tous simultanément.

Sa famille fait alors pression sur elle ; craignant d'être enfermée dans un couvent de correction, elle congédie ses amants et en août 1910 son mari consent à reprendre la vie conjugale. Mais, trouvant la vie de famille trop monotone, elle prend un négociant pour amant, le met bientôt à la porte : ce dernier la traduit en justice.

Après cette affaire Marie regrette profondément sa vie passée et promet à nouveau la fidélité conjugale. Bientôt enceinte, elle vit avec son mari pendant quelques mois de parfaite intelligence.

Peu après la naissance de son enfant, quelques calomniateurs persuadèrent le mari que l'enfant n'était pas de lui. En août 1912, il quitte définitivement sa femme qui, révoltée de ses injustes soupçons, ne le retient pas, et retourne chez sa mère avec son enfant.

Gagne sa vie et celle des siens par des travaux de couture. Aigrie contre la société, souffrant d'être exploitée et voulant se venger, elle abandonne toute foi et se met à absorber une grande quantité de vin et de liqueurs et à fumer énormément. Dans les premiers mois de 1914, est prise d'une véritable passion pour une camarade d'atelier, la fille de son patron, hantée jour et nuit par son image et par le désir de l'embrasser.

Elle se confie à une personne âgée... Celle-ci l'initie aux diverses formes de relations homosexuelles entre femmes ; Marie y reconnaît les pratiques dont elle avait eu l'intuition et se sent honteuse et troublée en constatant une telle perversion de ses instincts. Domine sa passion, mais quitte l'atelier en proie à la jalousie et au désespoir, et n'ayant trouvé qu'un travail peu rémunéré, se fait chanteuse de cafés. Ce métier l'amène à boire de plus en plus, et, au lendemain d'une nuit de débauche elle est congédiée. Pense au suicide, en est empêchée par une ouvrière qui lui donne l'argent qu'elle a sur elle et la recommande à quelqu'un en état de l'aider. Elle se procure ainsi une machine à coudre et du travail à domicile.

La guerre éclate, la ville est occupée par l'ennemi. La couture tombe. Marie entreprend divers métiers ; celui de batteuse de cartes la paie assez pour lui permettre de faire bonne chère et de se livrer à de nouvelles beuveries. Elle prend un amant,

puis un second. Au printemps 1915, évacuée et rapatriée, elle se fixe dans le midi, mène une vie plus calme, cherche à remonter le courant, assiste à la messe, mais en vain. Elle a la nostalgie de la grande ville et dans le courant de l'été 1915 vient habiter P..., où elle avait des parents ; s'abandonne à la boisson et dès septembre 1915 a une nouvelle passion saphique pour sa tante et sa cousine. Cette fois-ci ses appétits furent partagés et satisfaits. Cette passion conduit Marie aux pires excès, elle s'alcoolise de plus en plus et satisfait les besoins contre nature de ses sens toujours plus exigeants. Ses débauches diurnes et nocturnes usent son organisme, sa famille cherche à l'avertir, mais elle le prend en mauvaise part, oublie son enfant et s'enfuit de nuit.

Quelque temps après, elle trouve l'adresse du lieu où était son enfant, va le voir ; même les tendres reproches de ce dernier ne la retiennent pas.

Elle reconnaît son vice, maudit sa chaîne, mais ne peut la briser. Pour satisfaire les caprices de sa complice, elle consent aux pires fatigues. En juillet 1916 elle entre dans une usine de guerre et s'y surmène au point de devoir bientôt s'aliter. Non guérie, mais ne pouvant supporter une vie calme, elle reprend la vie de double débauche que sa maladie avait interrompue : ses relations avec sa tante et sa cousine ainsi qu'avec de nombreux amants. Pour cacher leur jeu, ces femmes allaient au confessionnal..., pour y tenter le prêtre avec émulation, voulant chacune le faire tomber la première.

Quand on la croyait au travail, elle louait une auto pour se rendre d'hôtel en hôtel à ses divers rendez-vous.

Sa santé s'affaiblit de plus en plus. Elle veut rompre ses relations, cherche la délivrance dans d'épuisants pèlerinages. Rien n'y fait, son bon sens disparaît, un jour elle vole pour satisfaire un caprice de son amie, et cette dernière, voyant sa victime de plus en plus malade et hors d'état de gagner sa vie, la chasse de chez elle en décembre 1916.

Abandonnée après quinze mois de relations contre nature, condamnée par les médecins, Marie pense à se suicider mais non sans avoir d'abord étranglé celle qui la tenait encore sous sa puissance séductrice, car plusieurs fois par semaine Marie retournait embrasser sa tante.

De plus en plus malade, on l'envoie en février 1917 dans une maison de repos américaine qui venait de s'ouvrir à G... On diagnostique « lésion mitrale avec dilatation cardiaque ». Le pronostic de tous les médecins consultés était des plus réservés.

Cet état organique se double d'un état psychique voisin de l'hystérie. Elle tombe plus ou moins brusquement dans une inconscience complète, ne perçoit pas les piqûres d'huile camphrée,

Souvent elle ne sort pas de ces évanouissements, et entre dans une torpeur absolue pendant près de vingt-quatre heures.

Sujette à des hallucinations, parle à des personnages imaginaires, sans en conserver aucun souvenir.

C'est dans cette maison de repos qu'elle rencontre en février 1919 Mme C. B..., infirmière évangéliste. Elle lui confesse sa vie et en éprouve du soulagement. Mais sa visiteuse ne comprend pas tout, n'ose la questionner et reconnaît elle-même que son inexpérience, son ignorance de ces vices, lui firent commettre bien des maladresses. Mais elle lui parla du Christ, lui donna l'Evangile pour y lire son histoire, et pria avec elle.

A partir de ce moment de nouvelles aspirations se font jour. Marie commence à croire sa guérison possible, promet de renoncer à ses relations contre nature et tient parole ; cependant elle se met souvent en route pour aller voir son « amie », mais à mi-chemin elle y renonce et rentre. Elle ne chasse cependant cette passion que par d'autres : s'alcoolise de plus en plus ; a cinq ou six amants, et en « voit » plusieurs dans la même journée, comme au début de sa vie de débauche elle rit de les tromper tous ensemble.

Il fallut bien des mois pour que ses aspirations nouvelles fussent assez fortes pour vaincre son lourd passé, ses instincts dépravés pervertis et invertis.

Longtemps encore elle a des crises pendant lesquelles son ancienne nature semble près de reprendre le dessus. Le regard fixe, la voix saccadée, le rire terrible, elle devenait vraiment méchante et se plaisait à faire souffrir Mme B..., qui s'intéressait à elle. « Pendant que je priais pour elle, écrit cette dernière, Marie s'efforçait par tous les moyens de m'en empêcher, criant que je la tourmentais... me suppliant, m'ordonnant même d'aller me coucher et de la laisser tranquille. Puis, tout à coup sa nouvelle nature reparaissait (toujours très brusquement) elle se repentait de ses blasphèmes et de sa rage et priait avec ferveur et élévation. »

Malgré ces crises et cette irritabilité, Mme B..., ne perd pas courage, elle lui donne une Bible. Marie la lit assidûment et assiste au culte protestant. Mme B... persévéra pendant de longs mois qui furent remplis d'entretiens religieux, de prières, d'expériences intimes, et c'est de l'automne 1918 que Marie peut faire dater sa conversion. Pendant toute l'année 1919 sa conduite reste d'une parfaite moralité ; en janvier 1920 elle succombe une dernière fois. Sa foi passa par plusieurs crises, elle fut près de la renier et de reprendre sa vie d'autrefois, mais elle tint bon et son état mental et moral s'améliorèrent progressivement.

Les troubles psychiques disparurent, les forces physiques

revinrent aussi dans une certaine mesure et par dessus tout sa vie est gouvernée par de saines notions morales.

Elle est ainsi rendue à la vie utile, heureuse et belle, elle est toujours joyeuse et chante continuellement. Au lieu de la pauvre épave humaine menée au gré des plus bestiales passions, c'est une femme que chacun respecte et qui agit pour le bien de ses semblables. Relevée par la puissance de l'Evangile, elle travaille à en relever d'autres en les conduisant là où elle a trouvé délivrance et repos, à la croix du Christ. Abstinente depuis plusieurs années, elle entreprend la cure de nombreux buveurs, le spectacle de son enthousiasme et son zèle stupéfient ses anciennes connaissances. Quoique malade, elle se dépense dans le dispensaire si fréquenté de Mme B..., va à domicile et parfois fort loin toujours à pied, faire des pansements, des massages et prodiguer d'autres soins.

Sa force morale subvient à ses défaillances physiques. Par son élévation, sa finesse d'âme, elle en dépasse bien d'autres qui furent élevés dans des milieux chrétiens et préservés toute leur vie des vices grossiers où celle-ci avait sombré tout entière.

Cette femme, dont l'éducation et l'instruction furent plus que rudimentaires, qui pendant dix ans fut à la fois alcoolique, prostituée et saphique, peut aujourd'hui s'approprier sans hypocrisie ni exagération la parole de l'apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ».

D. Criminels

OBSERVATION I

J..., dès l'enfance vole et cambriole ; puni de prison à neuf ans, pille les caisses de magasin, fait bientôt partie d'une bande nocturne ; à quatorze ans, commet un vol avec effraction, fait quinze mois de prison ; est envoyé, trois mois après sa libération, dans une maison de correction, à sa sortie, subit coup sur coup, neuf condamnations d'un mois chacune, pour des rapines de diverses natures. S'associe à des filous et devient cambrioleur de profession, vole de nouveau, est arrêté et relâché. Une fois, il est arrêté injustement et subit, pour une faute que cette fois il n'avait pas commise, un nouvel emprisonnement. Aigri par cette injustice, il ne veut plus que tuer l'agent qui l'avait fait emprisonner.

Peu après, il l'abat d'un violent coup de barre de fer ; mis en cellule, s'y endurecit plus que jamais. A ce moment, âgé de trente-quatre ans, il en a passé dix-sept en prison. Libéré il rencontre un lutteur, jadis misérable alcoolique qui s'emploie maintenant à

relever ses anciens semblables. Mais avant que ce boxeur put continuer l'œuvre moralisatrice qu'il avait entreprise, J... était retourné en prison et pensait à se suicider. De nouveau mis en liberté, se trouve mêlé à une rixe, faillit tuer une seconde fois et sort lui-même horriblement maltraité et contusionné ; il se sent incapable de ne pas commettre de crime et s'en va à l'Armée du Salut sous cette impression.

On lui demande s'il ne voudrait pas recommencer sa vie, il s'agenouille,... lui-même ne peut expliquer ce qui s'est passé, mais en se relevant il se sent assez de force pour conquérir une vie honnête ; il proclame qu'il est sauvé.

Dès lors, il travaille dans une blanchisserie et ne donne jamais au voisinage émerveillé aucun sujet de crainte. Il épouse une jeune fille honnête, devient un habitant respecté et dévoué du quartier qu'autrefois il terrorisait ; bien plus, il tâche de relever les méchants, les vicieux, les inutiles ; et sans salaire ni récompense, il parle aux plus mauvais de ses anciens compagnons de l'amour de Dieu qui l'a lui-même transformé (1).

OBSERVATION II

D..., d'origine irlandaise, rebelle à toute éducation et instruction, à quatorze ans quitte délibérément ses parents pour vivre dans la rue. N'a pas le goût du tabac et de l'alcool d'une façon particulière. De petite taille, larges épaules, cou gras et flasque, visage lourd, yeux insensibles, bouche lasse et méprisante. Évitaient l'église, dit n'avoir jamais éprouvé aucun désir de s'instruire, de devenir meilleur, de travailler et de réussir, a toujours détesté la discipline et l'effort. Devient dès lors une sournoise bête de proie dont les rues de Londres étaient le lieu de chasse. Sa grande force physique le fit bien accueillir par une bande d'apaches vivant de crimes, et en tirant un revenu suffisant pour n'être que rarement obligés de coucher sous les ponts. Lorsque la bande avait par ses crimes, gagné assez d'argent pour pouvoir se nourrir et se loger, elle se lançait en manière de jeu à la poursuite des voyous du quartier, afin de les brutaliser.

D..., prit part à beaucoup de ces combats et laissa souvent sur place ses ennemis à moitié assommés. Puis une des occupations de la bande fut d'attirer la nuit, un agent en embuscade, de l'assommer par derrière avec une barre de fer, et tandis qu'il gisait par terre inanimé, de le défigurer à coups de pieds ; c'est la haine de la prison où il avait déjà passé plusieurs mois qui inspirait à D... ces lâches attentats.

1. H. Begbie, *op. cit.*, p. 123-168.

Bien des fois il est jeté en prison, en cellule, à aucune époque de sa vie il n'a été aussi bien rossé. Dans sa prison D... complotte de nouveaux attentats et prépare des crimes qu'il commettra quand il sera relâché.

« Je suis convaincu, écrit celui qui rapporte cette histoire et qui l'a connu personnellement, que cet homme avait dans l'âme tout ce qu'on peut imaginer de plus ignoble, de plus bas, de plus vil et de plus infâme. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer une bassesse dont il n'eût été capable. ».

Pendant un de ses séjours en prison, il se rappelle la conversion d'un lutteur qui avait été un terrible ivrogne et qui maintenant est un honnête homme.

D... pensa au degré de bassesse et de vice qu'avait atteint ce lutteur, cet ivrogne ivré; il lui parut merveilleux qu'un tel homme, si adonné à la boisson, eût pu soudain y renoncer. Cette idée le fascina, l'éblouit. Pendant des journées, dans la solitude de sa cellule, le criminel se nourrit de cette idée, et tout à coup il se dit : « Si Dieu a pu sauver ce boxeur, il pourra aussi me sauver. » Il savait que pour atteindre ce Dieu, il fallait prier. Alors, il s'agenouilla dans sa prison et fit sa première prière, il était jeune et avait passé en prison douze années. Il n'avait jamais eu la moindre occasion de voir de près la religion, il n'avait jamais eu l'idée de donner à Dieu un instant d'attention.

Il sortit de prison et rencontra le fameux boxeur. Ce dernier essaie de sonder son âme et d'approfondir quelque peu les expériences faites par D... dans sa prison; D... dit qu'il ne se refuserait pas à faire un essai de vie religieuse. Mais tout de suite il faut travailler et cette perspective n'a rien d'encourageant. Le boxeur savait qu'actuellement D... était incapable de s'astreindre à un travail monotone et suivi; que, de plus, ces vellétés de conversion ne venaient guère que du désir d'échapper à la prison et de se « la couler douce ». Mais il pressentait aussi que du jour où l'assommeur d'agents serait réellement converti, son attitude envers le travail comme envers la religion changerait du tout au tout. D... va à une réunion de l'Armée du Salut. En entendant parler de l'amour de Dieu pour les plus grands pécheurs, il se rend compte soudain du besoin d'amour qui remplissait son cœur altéré. Il s'agenouille, demande grâce et courage.

Ce changement fut absolu et durable; il avait été cruel, il devint tendre; il avait été voleur, il devint scrupuleusement honnête; il avait été paresseux et inemployable, il n'avait jamais, hors de prison, fait une journée d'ouvrage, il devint un travailleur assidu; il avait été basement égoïste, il se mit à penser aux autres. Il donna pour la cause de la religion son temps et bientôt son argent...

D... est devenu contremaître ; ses patrons l'estiment et ont confiance en lui, ses subordonnés lui obéissent avec la déférence que les natures inférieures ont toujours pour les volontés puissantes. Il s'est marié, et sa maison est une des plus heureuses du quartier. Il travaille avec sa femme dans leurs heures de loisir pour cette Armée du Salut où ils ont effectivement trouvé le salut.

« Malgré son aspect qui me déplaît, et ses manières qui me répugnent, cette brute jadis si méprisable s'est élevé de la vilenie à la bonté ; cet homme est devenu une force au service de la religion. Il aime tendrement ses enfants ; il lui serait tout aussi impossible de mendier ou de se plaindre que de dévaliser un ivrogne. Il n'est jamais trop fatigué pour rendre un service ; il est toujours disposé à participer à toute œuvre bonne et louable. Sa conversion n'a modifié ni son aspect ni ses manières, mais elle lui a donné une âme nouvelle (1). »

MATHILDA WREDE

Mathilda Wrede visita individuellement de 1884 à 1914, comme aumônière bénévole, les prisonniers finlandais. Elle tenait à se rendre seule dans leur cellule « auprès des détenus chargés de fers, eux dont on ne peut, à ce que prétendait le directeur de la prison, rien faire du tout, ni avec les paroles ni avec les coups ».

Elle chercha à témoigner de la confiance et à gagner celle des criminels de l'espèce la plus dangereuse. Elle réussit à avoir leur sympathie, à leur parler de transformer leur vie, et non seulement elle fut respectée, mais aimée et prise au sérieux.

L'action de cette femme isolée s'est montrée d'une efficacité extraordinaire pour améliorer les mœurs des détenus. Le livre (2) palpitant auquel nous empruntons ces détails est malheureusement trop peu médical pour que nous puissions en extraire de véritables observations.

Si l'état dans lequel M. Wrede a trouvé les prisonniers ressort clairement, les améliorations sont indiquées, plutôt que décrites et précisées ; de plus, la plupart des cas rapportés n'ont pas été suivis, les prisonniers étant envoyés en Sibérie ou exécutés. Nous donnerons cependant deux

1. *Ibid.*, p. 169-197.

2. *Ingebord Maria Sick, Mathilda Wrede.*

exemples suffisamment détaillés pour montrer la valeur régénératrice de l'apostolat de cette femme finlandaise.

Mathilda Wrede visita à Abo, sur la Baltique, Kakola « la plus grande de toutes les prisons de la Finlande. Derrière ses portes pesantes et lugubres demeurent cinq cents prisonniers au moins; plus de la moitié d'entre eux sont condamnés à la prison perpétuelle. Aucun de ceux qui l'habitent n'a à subir une peine inférieure à quatre ans de durée (1). »

Un d'entre eux dit un jour à Mathilda : « Comment pouvez-vous avoir l'audace, vous qui n'êtes qu'une enfant, de pénétrer jusqu'à nous, bandits ? Ne savez-vous pas que je suis le pire de tous les détenus qui sont à Kakola, donc le pire de tous les hommes de Finlande ? N'avez-vous pas peur ? Alors vous êtes sans doute chrétienne... Encore jamais de ma vie on ne m'a montré autant d'amitié qu'aujourd'hui... J'aurai presque envie, moi aussi, de devenir chrétien si cela était encore possible. »

Oui, cela est encore possible, les cas suivants le montrent :

OBSERVATION III (2)

A Kakola en 1890, un prisonnier, Wilhelm Forsberg, surnommé « la terreur d'Oesterbotten » à la taille gigantesque, à l'expression triste et dont les yeux farouches étaient particulièrement impressionnants, dit nerveusement à la visiteuse :

« Est-il vrai, est-il réellement vrai que Dieu veut sauver un pécheur aussi coupable que moi ? »

« En présence du désir simple, naïf, loyal, de parvenir au salut, en face de cette question qui, dans un cœur d'homme, s'élève angoissée et palpitante comme jamais aucune autre, et à laquelle il est loisible de répondre par un oui, par une promesse que rien ne brise, Mathilda ne se lassa pas de répéter à cet homme, que cela est écrit, oui écrit avec des paroles que jamais rien n'efface, qui peuvent être en leur vérité expérimentées par chacun, pourvu qu'avec un cœur d'enfant il veuille bien accepter la grâce qui est aussi pour lui. » Le prisonnier répondit seulement : « Oh ! si cela devenait bientôt clair devant mes yeux ! »

1. *Ibid.*, p. 34.

2. *Ibid.*, p. 48-51.

Plus tard elle retrouva l'homme à la taille gigantesque: l'expression sombre, mélancolique, inquiète, avait disparu de son visage qui était devenu maintenant clair et calme et il dit:

— « Oui, à présent, ce que je désirais est arrivé, Dieu est à moi et je suis à lui ».

OBSERVATION IV (1)

Koponen, prisonnier finlandais, déporté en Sibérie, réussit à s'évader et à traverser à pied, sans être saisi, toute la distance qui sépare la Sibérie de la Finlande. En arrivant, il cherche du travail et s'adresse pour cela à Mathilda Wrede. Celle-ci ne pouvait donner à ce malheureux d'autre conseil que de retourner en Sibérie. Il n'y avait pour lui aucune autre possibilité, dans les circonstances où il se trouvait, de commencer dans sa patrie, une nouvelle vie. Mais si, de son plein gré, il consentait à retourner en exil, alors elle lui promettait qu'elle tenterait d'adresser aux autorités compétentes un recours en grâce, une fois la grâce obtenue, peut-être pourrait-elle lui prêter un concours efficace et lui procurer en Finlande une destinée meilleure (2).

Mathilda Wrede obtient que Koponen retournât spontanément dans cette sinistre Sibérie, après avoir jalonné de son sang ces milliers et ces milliers de pas. Il se dénonce à la police pour être ramené en Sibérie; et il le fut effectivement. Mais il dit à Mathilda avant son second départ: « Maintenant, je suis joyeux quand même d'avoir fait tous ces pas. Cela valait pour moi, la peine de revenir en Finlande! Car vous m'avez montré le chemin qui mène à Dieu, le chemin qui mène au Dieu qui nous pardonne nos péchés ».

Mathilda Wrede put, avec une compétence unique, au Congrès pénitentiaire international de Saint-Petersbourg en 1890, déclarer à ceux qui posaient en principe qu'il y a des criminels incorrigibles, des malades incurables à l'égard desquels il faut abandonner toute pensée de guérison morale:

« Il y a un moyen par lequel chaque criminel peut être transformé — même ceux qu'on appelle incorrigibles, — c'est la force de Dieu. Les lois et les systèmes ne peuvent pas changer le cœur d'un seul criminel, mais Dieu le peut. Je suis persuadée qu'on devrait s'occuper bien plus, et même avant tout, des âmes des prisonniers et de leur vie spirituelle (3). »

1. *Op. cit.*, p. 93.

2. Le recours en grâce ne fut pas obtenu et Koponen est resté en Sibérie.

3. *Ibid.*, p. 79.

Notons encore l'activité féconde d'Elisabeth Fry. Cette femme de l'aristocratie anglaise chercha surtout à améliorer le sort matériel des prisonniers, mais s'occupa aussi d'œuvre morale, spécialement dans la prison pour femmes de Newgate. Un Américain écrivait d'elle : « Il y a deux jours que j'ai vu la plus grande curiosité de Londres, oui, sans doute, mais aussi de l'Angleterre ; Westminster-Abbey, la Tour, Somerset-House, le British Museum et le Parlement lui-même, tombent au rang de choses sans importance, si on les compare au spectacle que j'ai vu : j'ai vu Elisabeth Fry à Newgate et je puis témoigner des effets miraculeux d'un christianisme vrai sur les plus dépravés des êtres humains » (1).

Un chiffre montrera les bienfaisants résultats de son travail : de 1818 à 1822, dans la prison de Newgate, le nombre des récidivistes diminua de 40 o/o et celui des criminelles de 7 à 1 (2).

Le 27 février 1818 on put répondre à une enquête, dirigée par une Commission déléguée par la Chambre des communes :

« Non seulement l'état des détenues s'est considérablement amélioré, mais encore, et d'après l'opinion du gouvernement et du pasteur de la maison pénitentiaire, les femmes placées sous notre direction, se conduisent tout autrement que celles qui viennent d'autres maisons que Newgate. Les nôtres, au moment de leur départ pour Botany-Bay, ont excité l'étonnement par l'ordre et le calme qui les ont distinguées ; au lieu de déchirer ou de brûler les objets qu'elles ne devaient pas emporter, elles les ont laissés avec la plus grande tranquillité. Une preuve convaincante des effets de l'instruction morale et religieuse, c'est que les prisonnières qui ne devaient pas s'embarquer ont désiré que la petite somme, produit de leur travail, et que nous conservons pour elles, fut donnée à celles qui s'en allaient (3). »

OBSERVATION V (4)

R. H..., éducation religieuse, s'engage à quatorze ans comme enfant de troupe, à seize ans part pour les Indes ; bon soldat quoique irascible, assiste aux assemblées religieuses, mais sans

1. *Ibid.*, p. 91.

2. *Ibid.*, p. 91.

3. *Vie d'Elisabeth Fry*, p. 215-216.

4. H. Begbie, *op. cit.*, p. 67. Nous ajoutons cette observation, quoiqu'elle ne soit pas celle d'un criminel à proprement parler. Mais la psychologie de ce fou furieux permet de la rapprocher à bien des égards de celle des criminels.

conviction, revient des Indes. Dès lors la colère est chez lui une fureur sauvage à l'empire de laquelle il ne peut plus se soustraire. Quitte la caserne la première nuit de son retour en Angleterre, mis en prison, relâché à cause de ses bons états de service ; trois mois après frappe un agent, est cassé de son grade. Dès lors rien ne retient sa colère. Une nuit, sans provocation personnelle, il se jette sur une femme, la renverse et l'aurait assassinée sans l'intervention d'un passant. Recommence une autre fois et laisse la femme mourante sur la place.

S'abandonne alors à la boisson, et le matin de son mariage dépense toutes ses économies au cabaret. Devient de plus en plus sombre et haineux, d'une maussaderie ininterrompue, fureur rancunière, exaspération de tous les instants qui le fait porter toute son animosité contre sa femme qui était chrétienne, et dont la douceur de caractère et la soumission l'exaspéraient ; la menace sans cesse de l'assassiner. La nuit quand le cri de leur enfant le réveille, il chasse sa femme hors de la chambre, la laissant — quelle que soit la rigueur de la température, — chercher un gîte comme elle le pourrait. Il haïssait l'enfant presque autant que la mère et voulait le tuer, soit le jeter par la fenêtre, l'écraser sur le sol ou l'étouffer. Cet état de choses dure trois ans, la femme essaie deux fois de se tuer.

Un soir l'individu entre dans une réunion de l'Armée du Salut, entend qu'on s'adresse aux misérables, aux coupables ; s'agenouille pour confesser son impuissance et son besoin de secours. Mais rentre chez lui pire que jamais, se détestant lui-même et haïssant la vie. S'accuse bientôt une seconde fois dans une autre réunion ; il a conscience d'être mauvais, inférieur et malheureux, et cherche à s'amender, mais encore une fois sans résultat. Il se met à boire de plus en plus, chasse sa femme et leur enfant, vend ses meubles et s'en va sur les routes, désœuvré. Mais avant de partir sa femme avait laissé sur la cheminée le prix du loyer. Ce trait le fait réfléchir, et au cours de sa première journée de vagabond, raconte-t-il, il entend une voix lui dire : « c'est ta faute et non celle de Dieu, si tu ne peux être sauvé : *Tu ne veux pas croire.* » Il céda à l'irrésistible puissance dont il avait le pressentiment confus, le vague besoin. Il se sentit *instantanément* pénétré d'une force extraordinaire ; le calme, la paix revinrent, il sentit la voix intérieure lui dire ce qu'il avait souvent entendu aux réunions : « Je ne rejeterai pas celui qui vient à moi ». & Je ne savais qu'une chose, dit-il, c'est que j'étais sauvé ».

Il retrouva sa femme, se mit d'accord avec elle pour recommencer une nouvelle vie ; ils promirent tous deux de travailler bénévolement dans les rangs de l'Armée du Salut par où leur était venue la lumière.

Il y a six ans que cette transformation s'est opérée ; dès lors, aucune rechute, il travailla régulièrement ; sa maison est confortable et bien meublée, ses camarades et ses voisins le respectent et l'estiment, il dit lui-même : « J'ai encore des défauts, et en bien grand nombre, mais je suis absolument différent de ce que j'étais avant ma conversion. Je suis heureux, j'ai un vif désir d'aimer les autres, j'aime ma maison, j'aime mon ouvrage et je puis supporter mon enfant. »

E. Peuplades barbares transformées (1)

OBSERVATION I

Les habitants de l'île Pitcairn (2)

L'île Pitcairn est un îlot solitaire de la Polynésie. Elle fut colonisée par quelques marins révoltés du navire anglais *Bounty*. Ils abordèrent au nombre de neuf en 1790 avec dix hommes et douze femmes de Tahiti. A ce moment l'île était inhabitée.

Dans cette colonie éclatèrent des querelles violentes, sanglantes même. Le feu des passions, nourri par les boissons fortes, fut si ardent et si destructeur que le vingtième siècle se leva sur des scènes de désolation. Tous les Tahitiens avaient péri ainsi que tous les Anglais, sauf un seul survivant de tous les révoltés, John Adams (3). Lors de son naufrage il avait sauvé une Bible et un livre de prières, tout saturé de la Bible. Privé de toute autre lecture et de la société de ses anciens compagnons, il se mit à lire ces deux livres, soit pour passer le temps soit pour y chercher des conseils et une consolation. Cette lecture lui apprit à se voir dans toute sa laideur morale ; le remords de ses péchés et de ses crimes commence à flageller sa conscience. De la contrition il fut amené à la conversion, de la crainte à la foi, et tout ceci sans nul guide humain. Bientôt il fut véritablement disciple du Christ, mieux que cela, un missionnaire. Il essaya d'enseigner les Tahitiennes grossières et ignorantes qui vivaient près de lui ainsi que les enfants issus du mélange des deux races. Bientôt, sur cette île solitaire, se forma une société chrétienne

1. Les récits de ce chapitre sont tirés de A.-T. Pierson, *Les Nouveaux Actes des Apôtres*.

2. *Ibid.*, p. 322.

3. Ce marin avait reçu dans ses jeunes années une éducation pieuse, mais il s'était ensuite complètement soustrait à toute influence religieuse.

remarquable. Tous les voyageurs qui ont visité ces parages rendent un témoignage unanime à la douceur de caractère, aux mœurs simples et douces qui règnent dans ce milieu.

OBSERVATION II

Les colons de Sierra-Leone (1).

Quand le missionnaire William Johnson arriva en 1816 à la « Montagne des Lions » qu'il trouva peuplée du rebut des négriers, dans une atroce cale longue de onze mètres, large de six, haute de trois, étaient entassés quatre cents êtres humains. A Hogbrook, Johnson se trouva au milieu de quinze cents africains à moitié morts de faim qui vivaient dans l'ordure ; il en mourait deux cents par mois.

A sa première allocution, le missionnaire eut neuf auditeurs presque entièrement nus ; ils avaient tellement souffert de la part des blancs que l'Evangile annoncé par leur bouche leur était odieux.

Johnson leur donna chaque jour une ration de riz, leur témoigna beaucoup de patience et de sympathie et finit par gagner leur confiance. Ses auditeurs devinrent nombreux, son école débordait ; en moins d'un an ces élèves qui n'avaient jamais vu une lettre de l'alphabet furent à même de lire le Nouveau Testament. Malgré le climat mortel, qui fit périr presque tous ses collaborateurs, le missionnaire persévéra à annoncer le message évangélique.

En 1819, obligé de regagner l'Europe, il laissait derrière lui un état modèle : les indigènes avaient formé un établissement remarquable par son organisation et par ses habitudes convenables.

Les autorités elles-mêmes furent contraintes, dans leur rapport au gouvernement, de dire : « C'est ici le doigt de Dieu. » Ce rapport montrait « le contraste entre les superstitions basses et mal-faisantes : l'eau rouge, la sorcellerie, les maisons du diable de naguère et le culte chrétien d'une simplicité si touchante qui se célébrait maintenant ».

En 1823 l'école comptait plus de mille élèves dont sept cents pouvaient lire.

1. *Ibid.*, p. 325.

OBSERVATION III

Les convertis de la Nouvelle-Zélande (1)

Les habitants de la Nouvelle-Zélande n'inspiraient à tous que crainte et que haine, car pour se venger de la violence et de la mauvaise foi des blancs qui abordaient dans leur île, ils tuaient brutalement ceux d'entre eux qui leur tombaient sous la main.

Le missionnaire Samuel Marsden ne désespéra cependant pas de les amener à une existence meilleure ; mais, vu le risque qu'il y avait à aborder dans ce pays, aucun capitaine ne consentait à lui faire faire la traversée. Il acheta lui-même un brick et le mit à la voile. C'était en 1814. Pendant des années il travailla sans voir de résultats. Toutefois les naturels lui assurèrent, ainsi qu'à ses compagnons, qu'on ne les mangerait pas, car, faisant une telle consommation de sel, leur chair devait être moins savoureuse. Les travaux du missionnaire ne furent cependant pas vains, car à sa sixième visite on pouvait constater entre la rive orientale et la rive occidentale de la baie, où il aborda, un étrange contraste : d'un côté les sauvages sont nus, les mains rouges de sang, hurlant au milieu de mourants et de blessés qui gémissaient ; de l'autre côté une société paisible, des hommes décemment vêtus, qui adoraient, pleins d'une piété calme et respectueuse, le Dieu dont le missionnaire était venu leur parler.

OBSERVATION IV

Les cannibales des Iles Fidji (2)

Les Fidjiens avaient deux habitudes criminelles. Voici la première : de tous les nouveau-nés, les deux tiers au moins étaient mis à mort. Pour qu'ils ne pussent échapper, on procédait systématiquement, on organisait la tuerie. Chaque village avait son bourreau attitré. Or, parricide et infanticide sont inséparables. Si les parents n'épargnaient pas leurs enfants, les enfants n'épargnaient pas non plus leurs parents vieux et faibles, ils s'en débarrassaient.

La seconde de ces habitudes criminelles était le cannibalisme, qui n'était pas seulement une coutume, mais un rite religieux.

1. *Ibid.*, p. 328.

2. *Ibid.*, p. 331.

Pour apprendre à leurs nourrissons à savourer la chair humaine, les mères fidjiennes les amenaient à l'horrible festin. On livrait à de jeunes enfants, en guise de jouets, des cadavres et même des prisonniers vivants, pour leur permettre de se divertir en s'exerçant sur eux à l'art de la mutilation et de la dissection. Le mot Fidjien qui signifie cadavre (Vakalu) suggère l'idée d'un repas, tout comme le mot grec qui signifie joie (*χαρά*) suggère l'idée d'un banquet.

La construction d'une hutte, le lancement d'un canot, l'enterrement d'un mort, ou même tel événement de bien moindre importance, suffisaient pour donner le signal d'un banquet de chair humaine.

Tel était le milieu où arriva en 1838 le missionnaire Hunt. Malgré bien des déboires, l'œuvre du pionnier ne fut pas vaine. Trois ans seulement après son arrivée à Somosomo, un changement considérable s'était déjà opéré dans son entourage. On put voir, — c'était bien quelque chose — une guerre déclarée, puis un grand canot lancé, enfin une fête de plusieurs semaines, célébrée sans effusion de sang.

Et dans cette dernière circonstance, l'intervention du missionnaire n'avait pas été nécessaire.

OBSERVATION V

Les infanticides de la Polynésie (1)

Les horreurs du paganisme défient toute description à Raiatea, en Polynésie. Les mères étouffaient leurs enfants nouveau-nés au moyen d'un drap mouillé, ou les étranglaient de leurs propres mains, ou bien les enterraient vivants sans éprouver ni angoisse ni remords. Pis que cela, elles brisaient l'une après l'autre toutes les articulations du petit être : doigts des mains, orteils, bras et jambes, et si ces tortures ne l'avaient pas tué, elles achevaient leur crime en l'étouffant. Une femme avoua avoir tué ainsi cinq enfants, une autre sept, une autre neuf, une autre dix-sept, toute sa famille. Un jour, lors d'une fête scolaire, un vieux chef devant lequel défilaient six cents enfants se leva sous l'empire d'une émotion intense : « Il faut que je parle, dit-il. Oh, si j'avais su le bonheur qui nous attendait, je pourrais voir mes propres enfants au milieu de cet heureux groupe, mais je les ai tous détruits, j'en avais dix-neuf, je n'en ai plus un seul ! »

L'île de Raiatea était dans son groupe d'îles le siège du pouvoir

1. *Ibid.*, p. 441.

politique et le foyer de l'idolâtrie. Là se célébraient les fêtes carnavalesques de l'oisiveté, de l'iniquité, de la cruauté et du crime. Les habitants avaient l'esprit hébété par l'ignorance, leur conscience était cautérisée. Continuellement en contact avec ces brutes, il semblait que le missionnaire John Williams (âgé de vingt et un ans, c'était en 1817), dut subir en quelque mesure leur influence avilissante ; mais bien loin de descendre à leur niveau, il les amena au sien. Il les instruisit, avec la religion vint la civilisation. Les sauvages, naguère nus, s'assirent vêtus et dans leur bon sens. Dans ce pays, qui la veille encore, était un désert parsemé de misérables cahutes, on pouvait voir s'étendre, sur près de cinq kilomètres, une rangée de « cottages » avants. Partout : des métiers utiles, des arts mécaniques, un commerce prospère ; tant et si bien qu'à Samoa les cinq sixièmes d'une population de soixante mille âmes se pressaient autour de John Williams pour écouter ses enseignements. Et tout ceci, sans aucun secours du pouvoir civil.

OBSERVATION VI (1)

William Duncan arriva à Fort-Simpson en 1856, il rencontra sur le rivage un rassemblement d'Indiens, occupés à déchirer un corps humain qu'ils mangèrent ensuite.

Il constata bientôt l'existence de deux partis distincts : les mangeurs d'hommes et les mangeurs de chiens... Simpson put bientôt lire une allocution à des auditoires de cinquante à deux cents personnes. Il ouvrit sa première école dans la maison d'un chef nommé Légiac. Il s'attaqua aux rites impies, aux superstitions païennes et eut, dans les commencements, à soutenir des conflits tels, que sa vie fut souvent en danger. Mais il persévéra, enseignant, prêchant, visitant les malades.

L'influence de l'Evangile se fit bientôt sentir d'une manière manifeste. Les visages peints et les costumes de plumes firent place à un extérieur décent. En 1863 Duncan se retira à vingt milles de distance sur les bords d'une baie solitaire afin d'y établir un Etat modèle, exempt d'ivrognerie et d'autres vices qui ruinaient continuellement son œuvre à Fort-Simpson. Six semaines plus tard, trois cents autres Indiens le rejoignaient. Signant le pacte sur lequel reposait son établissement, ils renonçaient aux pratiques païennes et aux coutumes vicieuses. Un village chrétien se forma avec une rapidité étonnante ; construit avec une grande régularité, l'ordre extérieur n'y était qu'un faible reflet

1. *Ibid.*, p. 421.

de l'ordre moral. On vit le chef Legiac, sauvage féroce et vindicatif transformé en un charpentier paisible. Il fut l'aide principal de Duncan. Les Indiens devinrent non seulement des marchands industriels, mais de vrais artistes en bois, en pierre, en ivoire, et même des joailliers. L'immoralité, l'usage du whisky était bannis de la communauté. Le *Metlakahla* (1) passa bientôt en proverbe comme un spécimen des fruits les plus bienfaisants du christianisme, et fit honte par les beaux exemples qu'il offrait de la puissance de l'Evangile, aux communautés les plus anciennes et les mieux gouvernées des pays chrétiens.

Les récits de ce genre abondent. Nous avons sous les yeux des rapports des missionnaires des Indes, de la Jamaïque, du Calabar (Golfe de Guinée), du Congo, des Iles Hawaï ; et dans toutes ces contrées, la puissance transformatrice du christianisme s'est exercée d'une façon incontestable.

Aux INDES (2) on vit disparaître de monstrueuses iniquités telles que : *Meurtres des parents et des enfants* :

Parents brûlés, abandonnés sur le bord des rivières ou enterrés vifs. Enfants voués au Gange, où ils étaient dévorés par les crocodiles.

Sacrifices humains.

Suicides :

De dévots se faisant écraser par les chars des idoles, se noyant dans les rivières, se jetant dans les précipices, de veuves se jetant dans les puits.

Tortures volontaires :

Balancements au crochet, cuisses percées, dents arrachées, exercices qui consistent à se jeter sur des couteaux.

Tortures non volontaires :

Exécutions barbares, mutilations des criminels, application de la question pour obtenir des révélations, ablation du nez aux femmes.

Esclavage.

A la JAMAÏQUE, au moment de l'abolition de l'esclavage en 1838, et malgré la longue servitude et les terribles injustices qu'ils avaient subies, les esclaves libérés ne se livrèrent à aucune violence, ni rapine, ni à aucun meurtre sur leurs anciens dominateurs. La sorcellerie, l'ignorance et la superstition ont disparu de l'île.

Au vieux CALABAR, les cruautés étaient incessantes. Quelqu'un mourait-il, quelqu'un d'autre devait être responsable,

1. Etat chrétien.

2. Liste dressée par le D^r John Wilson, de Bombay, qui a passé près d'un demi-siècle dans l'Inde. Voir *Vie de John Wilson* par Georges Smith, p. 352.

l'accusation du prétendu coupable ne se faisait pas attendre et elle était promptement suivie d'un procès de sorcellerie, accompagné d'une épreuve également fatale aux innocents et aux coupables. Une femme mourait-elle en devenant mère, son enfant vivant était enterré avec elle. Une femme mettait-elle au monde des jumeaux, elle était battue à mort, et les enfants disparaissaient. La mort d'un roi était invariablement suivie d'une hécatombe d'hommes et de femmes, enterrés vifs dans le tombeau royal.

Mais au bout de quarante-cinq ans de travail, les missionnaires furent témoins d'une transformation telle, que le peuple a des églises et des écoles ; chacun apprend à lire et à écrire, la foi à la sorcellerie est morte, le massacre des esclaves et autres coutumes séculaires du même genre ont disparu.

Aux ILES HAWAÏ, six années ont vu s'accomplir une révolution presque complète. Le 31 mars 1820 sept missionnaires abordaient dans ces parages. Le meurtre des jeunes enfants, même par les mains de la mère, y était chose commune ; nulle retenue dans les mœurs ; on trafiquait de la vertu de la femme et ce trafic était devenu un vrai métier ; tout vaisseau étranger était une Somode flottante ; la nation s'éteignait rapidement par le fait de ses propres vices.

En 1824 une transformation totale s'était opérée. L'édifice social s'était totalement reconstitué au sein de l'état hawaïen, qui était devenu un Etat où régnaient l'ordre, la bienséance et la paix. En juin 1839 à Hilo, furent reçus dans l'église après épreuve et examen très sérieux, 5.244 personnes, parmi lesquelles se trouvaient des prêtres de l'idolâtrie, aux mains à peine nettoyées du sang de leurs victimes ; et avec ceux-ci le voleur, l'adultère, le sorcier, le brigand, le meurtrier et même la mère, dont on voit les mains toutes fumantes du sang de ses propres enfants.

Et ces convertis tinrent bon. Il n'y eut en moyenne qu'un seul cas de discipline par soixante membres.

Ces récits montrent à l'évidence que le missionnaire peut voir l'Evangile rendre à l'homme son niveau normal, sa vraie place. Partout, où l'Evangile a été prêché, on voit reculer, si elles n'ont déjà disparu, ces formes gigantesques de l'injustice, ces plaies sociales qui sont : la polygamie, la prostitution légale, le divorce *ad libitum*, les jeux barbares et sanglants, les guerres offensives et rapaces, les châtiments et mise à mort par la torture, les infanticides, la caste et l'esclavage.

CHAPITRE III

VALEUR DES FAITS

Nos observations sont plus sommaires que nous ne le voudrions. Des observations personnelles auraient eu plus de valeur ; nous y aurions précisé les antécédents, rapporté plus de détails sur la crise morale de nos individus, conservé plus de traits psychologiques qui auraient permis une appréciation plus exacte. Il manque à nos récits d'être de véritables observations médicales ; ils conservent cependant leur valeur et sont, croyons nous, suffisants pour servir de base à une étude de la psychothérapie religieuse.

Pour une telle étude il faut absolument utiliser les faits analogues aux nôtres, car ils sont les seuls qui établissent la valeur thérapeutique du sentiment religieux, bien qu'ils appartiennent, non à des médecins, mais à des hommes dont le premier mobile n'est pas l'intérêt scientifique.

Plusieurs de nos observations sont empruntées pourtant à un médecin en chef des Asiles de la Seine, M. Rogues de Fursac, et les autres leur ressemblent étrangement. Ceux qui se sont spécialisés dans la cure de ces maladies possèdent en la matière une véritable *compétence*. Nous serions tentés de dire que l'ancienne victime de l'alcoolisme, qui s'occupe depuis de longues années de nouveaux relèvements, est plus qualifiée pour rapporter et apprécier ces derniers, qu'un médecin qui ne se serait jamais occupé *pratiquement* d'anti-alcoolisme. Les directrices de refuges pour prostituées et filles tombées, qui nous ont communiqué des observations, sont, croyons-nous, particulièrement compétentes en leur domaine : elles vivent en contact journalier avec ces filles, dirigent leurs travaux, s'entretiennent constamment avec elles, sont les seules, dans tout le refuge, à connaître inti-

mement leur état d'âme, leur situation morale, leurs antécédents. Poursuivre avec suite une telle activité confère une expérience très spéciale, une compétence dont la meilleure preuve sont les succès obtenus.

S'il peut être nécessaire de posséder une science spéciale pour apprécier certains états psychologiques, pour décrire des troubles mentaux, elle nous paraît moins nécessaire pour constater des faits très objectifs, tels que la sobriété d'anciens ivrognes, l'abandon qu'un fumeur d'opium a fait de sa pipe, le travail honorable d'une ex-prostituée, l'honnêteté d'un ancien criminel, les mœurs douces de peuplades jadis barbares.

La SINCÉRITÉ de ces auteurs, souvent autobiographes, ne peut pas non plus être contestée (1). Certains nous sont connus personnellement et nous nous en portons garants. Leurs efforts, leur désintéressement, leur abnégation, sont d'ailleurs les meilleures preuves de leur loyauté. D'autre part il n'est point d'usage dans les milieux médicaux de contester systématiquement la véracité des observations. Qu'un auteur présente un cas curieux, sensationnel, le public médical ne suspectera pas d'emblée l'exactitude des faits ; mais il voudra contrôler l'expérience, observer* personnellement ce dont il s'agit.

Non seulement la sincérité et la compétence de nos auteurs sont hors de doute, mais aussi leur EXACTITUDE.

Ils pourraient être tentés d'amplifier, de dépasser — très sincèrement d'ailleurs — les faits qui peuvent renfermer un fond exact. Le néophyte, qui parle de son ancienne déchéance, pourra éprouver quelque peine à ne pas forcer du tout la note en décrivant son état passé, tant il en a horreur, tant il jouit de sa nouvelle vie ; ne se grise-t-il pas de ses propres paroles ?

1. « Il est donc impossible, en science positive, de nier l'auto-observation, l'observation intérieure, la conscience ; et, par l'existence démontrée de cette méthode spéciale d'observation et de connaissance, on peut dire que non seulement la psychologie existe en dehors de la biologie, mais encore elle la précède logiquement et en est la condition ». Grasset, *Limites de la biologie*, p. 54.

Ces remarques ne peuvent s'appliquer aux faits que nous avons choisis. Ils sont presque tous extraits de sources imprimées, donc répandues (1), donc contrôlées. Si les détails y étaient amplifiés, cela se saurait; et les brochures, les tracts, se discréditeraient eux-mêmes ainsi que ceux qui les répandent. Ces témoignages d'anciens criminels sont rendus — nous l'avons mis en vedette aussi souvent que possible — précisément devant le milieu où vivait l'ancien débauché, l'ancien apache; il y a un contrôle immédiat par le milieu, auquel il est impossible d'échapper, et qui empêche toute exagération, toute déformation.

De plus, les considérations que nous présentions au sujet de la compétence conservent ici leur valeur.

On pourrait exagérer le degré de transformation auquel arrivent ces individus : mais aucune exagération ne peut se glisser quand on se borne à constater en termes très objectifs, très concis, très succincts, un état ancien et un état nouveau. Dire : le malade à telle date présentait telle affection, à telle date il ne la présente plus, ne se prête à aucune exagération, comme cela se pourrait si on décrivait des lésions ou l'état lui-même de la maladie et de la convalescence.

Enfin, disons que ces faits n'ont jamais été contredits. Aucune contestation ne s'est jamais élevée sur eux, malgré leur ancienneté et leur publicité. S'il s'en élevait une maintenant, la meilleure démonstration consisterait à convoquer ceux des sujets eux-mêmes et des témoins oculaires qui sont encore vivants — et on pourrait facilement atteindre la majorité de nos exemples, qui sont contemporains — et à les entendre.

1. Et même considérablement, car ce sont des ouvrages de propagande.

CHAPITRE IV

CONSTITUTION PSYCHOLOGIQUE DE NOS MALADES

A. — Le terrain

Ce qui domine la psychologie de nos sujets : c'est leur hérédité ; elle est presque toujours chargée.

Alcooliques

« Comment ne pas être frappé de ce fait, que les conditions d'existence et de milieu étant les mêmes, les uns cèdent à l'entraînement vers l'alcool, tandis que les autres sont capables de s'y soustraire. C'est que la résistance mentale aux impulsions n'est pas la même chez les uns et chez les autres... Il ne faudrait pas croire que les défaillances du jugement chez les buveurs d'habitudesoient la conséquence de leur intoxication. Un examen approfondi des antécédents personnels démontrerait, au contraire, que même avant d'être intoxiqués, les alcooliques n'ont jamais brillé par leur sûreté ni par la valeur de leur jugement... la débilité mentale, état dans lequel le jugement et le pouvoir de réflexion se trouvent réduits à la plus simple expression, constitue un terrain des plus prédisposés à l'intoxication alcoolique.

« ... Dans son enfance le buveur a présenté des dispositions impulsives. Chez beaucoup d'entre eux on a constaté des habitudes vicieuses.

« ... Ne devient pas buveur qui veut... Telle est la formule par laquelle il faut se souvenir qu'indépendamment de certaines prédispositions à l'usage des excitants, la consti-

tution psychologique du sujet joue un rôle prédominant dans l'étiologie de l'alcoolisme » (1).

Fumeurs d'opium

On rapproche, dans une très grande mesure, les intoxications par l'alcool et par l'opium. A une symptomatologie analogue, correspond une étiologie analogue. Les mêmes causes qui prédisposent à l'alcoolisme, prédisposent à la fumerie d'opium. Nous ne voulons pas répéter — car il n'y aurait rien à y changer — à propos de l'opium les remarques présentées à propos de l'alcool.

Prostituées

Les mêmes considérations s'appliquent encore aux prostituées. « La prostituée est un tempérament spécial, au même titre que le criminel ou l'épileptique. Etre faible et dégénérée mentale et souvent physique, la prostituée va à la prostitution comme l'alcoolique va à l'alcool (2)... La prostituée est toujours un tempérament spécial à manifestations morbides (3)... Dans les antécédents des prostituées, nous trouvons des parents tuberculeux, alcooliques, syphilitiques, aliénés, aux mœurs dissolues. La prostituée, héritière d'un capital organique déjà gaspillé, profondément modifié, ne pourra donc avoir que des actions médiocres ou mauvaises et dangereuses, comparées à celles engendrées par une énergie organique bien conservée. » (4)

La prostitution peut être considérée comme un dérivatif, et le plus souvent un équivalent au crime. Si ces femmes ne devenaient pas des prostituées, elles deviendraient presque sûrement des criminelles.

1. Dr Bérillon, *la Psychologie des alcooliques*.

2. Dr Simonot, *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, novembre 1911, p. 3 ; *Psychologie physiologique de la prostituée*.

3. *Ibid.*, p. 4-5.

4. *Ibid.*, p. 48.

Criminels

Le terrain criminel est, lui aussi, conditionné en grande partie par l'hérédité : « L'hérédité est la mère du crime, comme le milieu en est le père ». « La propension aux vices, au mal, aux crimes est des plus héréditaires » (1).

Les ascendants transmettent à leurs héritiers la tare nerveuse ou alcoolique qui les a portés au vol ou au meurtre, et ceux-ci deviennent à leur tour voleurs et meurtriers.

« La folie joue un rôle considérable dans l'hérédité criminelle. Un vésanique fait souche, il en résulte des névrosés, des débiles, des détraqués, des criminels. Mais de toutes les tares héréditaires, sans contredit la plus fréquente, celle qu'on rencontre presque toujours, ou donnant la main aux autres, c'est l'alcoolisme. Les prisons sont en grande partie peuplées de dégénérés, or l'alcoolisme de l'ascendant est une cause de dégénérescence chez le descendant. La débilité mentale se retrouve chez le criminel comme chez l'alcoolique. Leur intelligence est faible, leurs facultés sont obnubilées ; combien sont illettrés, malgré leur passage à l'école où l'on a jamais rien pu leur apprendre. Ils peuvent être précoces, avoir des aptitudes merveilleuses, puis leur développement intellectuel s'arrête à la puberté, ils manquent de suite, d'équilibre, de pondération dans leurs idées, dans leurs conceptions, qui peuvent être rusées, mais ne sont pas intelligentes.

Ce fond taré n'a, de plus, jamais été l'objet que d'une éducation qui a laissé éclore tous les mauvais instincts, tous les mauvais exemples ; tous les jours leurs parents ont étalé leurs vices devant eux ; le père s'enivre, vole, va en prison, la mère se prostitue dans le lit même de son mari.

Le terrain criminel, comme les autres, semble défier tout effort de transformation car « le crime n'est qu'un épiphénomène, un accident dans la vie des dégénérés, des fous,

1. Aug. Voisin, *L'Atavisme et le crime*, Revue de l'Ecole d'Anthropologie, 1891.

des épileptiques, de tous ceux en un mot sur qui pèsent des tarés de déchéance » (1).

Peuplades barbares

Que dire enfin du terrain psychologique qu'offrent les peuplades barbares ? Tous les atavismes morbides y sont réunis. Où l'habitude est-elle plus invétérée, l'hérédité plus lourde ? Car la mentalité pathologique ne vient pas tant des seuls parents, que de toutes les générations passées.

L'ambiance détermine le terrain ici, plus encore qu'ailleurs.

Les alcooliques, les fumeurs d'opium, les prostituées, les criminels européens, vivent, malgré leur milieu immédiat, dans un monde où peuvent leur parvenir des exemples de moralité et de vertu. Ils ont rencontré des individus qui leur étaient supérieurs, il y a des notions — bien éloignées et faussées peut-être — auxquelles cependant on peut faire appel, des exemples, des contrastes à leur faire considérer. On peut leur prouver la possibilité de leur régénération (2).

Mais en pays sauvage tous ces éléments font défaut.

Quels exemples prendre ? A quoi faire allusion ? Susciter la notion même d'une existence différente : autant vouloir produire des impressions visuelles sur la rétine d'un aveugle-né.

Comment prouver la possibilité d'une transformation si l'on ne peut en montrer la nécessité ? Quelles preuves apporter ? Toute parole est théorique, abstraite, pour ces primitifs ; il faudrait une image, un fait concret, il ne peut en exister.

Seul le missionnaire peut se donner en exemple, mais le païen lui répond : « toi, tu es blanc, tu n'es pas de notre race, ce qui vaut pour toi ne vaut pas pour nous. » Que répondre à cet argument péremptoire en apparence ?

1. Emile Laurent, *les Maladies de la volonté chez les criminels* (*Annales médico-psychologiques*, 1892).

2. Les témoignages que rendent les anciens buveurs sont un des moyens les plus propres à provoquer un revirement. Les agents des œuvres antialcooliques sont bien souvent d'anciens dégénérés, ils sont une vivante démonstration, dont l'effet est immense.

B. — Les caractères acquis

Sur le terrain vicié que présentent nos dégénérés se sont greffées de nouvelles causes de perversion : tels l'usage prolongé des stupéfiants ou l'exercice de la profession dégradante.

I. — ABOULIE

Le trait le plus marqué du caractère de ces individus est l'*aboulie*, par défaut ou excès d'impulsion. Chez eux, la volonté n'existe plus. Telle est la conclusion de tous les auteurs qui ont étudié ces sujets.

Alcooliques

« Le syndrome aboulie constitue un des caractères les plus marqués de l'état psychologique de l'alcoolique. Dès leur enfance les buveurs ont souvent présenté une tendance à l'*indécision, au défaut d'attention, à la timidité, au besoin de suggestion, à l'hypersuggestibilité*... Dans son enfance, le buveur a présenté des dispositions impulsives, et Bérillon termine son étude sur la psychologie des alcooliques par ces mots : En résumé l'état mental du malade est essentiellement caractérisé par le syndrome aboulie. Ce syndrome préexistant aux habitudes d'intempérance et en ayant favorisé le développement s'est naturellement accentué sous l'influence de l'intoxication. La faiblesse de volonté des alcooliques a pour résultat, non seulement d'entraver leur guérison, mais encore de les livrer tout entiers à l'influence du milieu. Cette passivité du buveur, qui alterne avec un entêtement subit et instinctif, semble ne pouvoir produire que des résultats fâcheux ; elle ne favorise pas le traitement moral et elle facilite au contraire la dégradation (1). »

1 Triboulet, Mathieu, Mignot, *Traité de l'Alcoolisme*, p. 317.

Fumeurs d'opium

Les mêmes constatations ont été faites en ce qui concerne l'opium.

« Quand le fumeur est arrivé à une imprégnation telle que sa pipe lui est, dit-il, plus nécessaire que les aliments, beaucoup l'assimilent à un alcoolique invétéré, pour lequel il n'y a plus rien à faire (1). »

« Mais cette volonté, on sait combien elle périlcite sous l'influence de l'alcool et de l'opium. Les Anglais, pour peindre cette dépendance servile où la drogue tient ses victimes, ont employé, comme le dit Baudelaire, des « termes qui ne peuvent paraître excessifs qu'aux innocents à qui sont inconnues les horreurs de cette déchéance : *enchained, fettered, enslaved* ! Chaînes en effet auprès desquelles toutes les autres ne sont que des trames de gaz et des tissus d'araignée (2). »

L'opium est devenu son maître, il ne peut plus s'en passer. Le voudrait-il, que, après divers symptômes surviennent un affaiblissement des forces physiques et morales, névralgies, spasmes, douleurs oppressives dans la poitrine, énervement, crises de larmes et de désespoir, nausées, vomissements, toux, expectoration, refroidissement des extrémités. « Comment résister à ce supplice, sachant qu'il n'y a qu'à se laisser aller, à prendre la pipe, pour dissiper, comme par enchantement, les tortures du moment, pour les remplacer par un heureux apaisement, et qu'on n'a qu'un seul moyen d'échapper à la souffrance qui vous broie ? Il faudrait une volonté énergique ou intacte, or, c'est précisément la perte la plus rapide et la plus complète que fasse le fumeur d'opium, car il a pris l'habitude, sous l'influence de l'ivresse, de lâcher toute bride à son imagination, de suspendre toute tendance à réagir ; et en supprimant les heurts de son existence, il a écarté également les occasions de lutte contre eux (3). »

1. D^r Brunet, *Une avarie d'Extrême-Orient*.

2. D^r Richard Millant, *La Drogue*, p. 127.

3. D^r Brunet, *op. cit.*, p. 14-15.

La drogue, par son action élective sur le système nerveux, atteint très-vite la puissance volontaire et l'affaiblit constamment.

Prostituées

La prostituée répond au même type psychopathologique. Chez elle aussi la perte de la volonté est le signe distinctif de l'état morbide.

D'après le Dr Simonot, la prostituée présente une impuissance, une instabilité mentale, coïncidant avec l'épuisement physique et cérébral, c'est l'atrophie de l'attention des psychologues.

« On remarque chez elles une fatigue visuelle très rapide, qui se traduit par la fugacité du regard, incapable de se fixer ; une asthénie cérébrale ; leur mémoire est très déficiente, leurs distractions perpétuelles, tout reste flottant, indécis autour d'elles. L'attention volontaire, facteur premier du travail n'existe point. L'impuissance de leur volonté se montre bien dans cette réponse qu'elles font souvent à ceux qui les engagent à travailler : « Nous voulons bien, votre conseil est bon, mais nous ne *pouvons* plus travailler, nous en avons perdu l'habitude. »

« Au bout de quelques années, la prostituée est adaptée à son métier, elle ne peut plus changer. Il est en effet exceptionnel, au moins dans nos pays, qu'une fille qui a pris l'habitude de son métier ait le courage d'en changer. En effet, ici comme partout, le caractère se modifie, s'adapte à la profession » (1).

La prostituée est incapable de volition, elle est la proie de l'instinct, renforcé par la torpeur et la mollesse due à l'asthénie générale dont elle est atteinte. Cette aboulie est analogue à celle des intoxiqués par l'opium. Ce type, d'après le Dr Simonot, est celui de 8 o/o des femmes examinées à Saint-Lazare ; 2.000 examinées par nous, dit-il, rentrent dans la description psychologique que nous venons de faire.

1. Dr F. Regnault, *L'Evolution de la prostitution*, p. 117-118.

Criminels

Les criminels présentent une faiblesse ou une abolition de la volonté des plus manifestes.

« Le crime est presque toujours le résultat d'un état pathologique de la volonté, défaut d'impulsion chez les uns, excès d'impulsion chez les autres... »

Que cette impuissance volitionnelle tienne à un affaiblissement des centres moteurs ; ou bien à l'action éphémère des incitations qu'ils reçoivent, qui, trop faibles, ne peuvent plus exercer d'influence sur la volonté... ou à un épuisement parésique du système nerveux moteur,... la chose importe peu, mais ce qui est indéniable, c'est que chez nombre de criminels, il y a parésie de la volonté qui ne peut plus lutter contre la paresse et les mauvais instincts. Il y a chez les criminels une véritable ataxie mentale qui amène un état complet d'anarchie morale.

« La volonté est chez les criminels une faculté rudimentaire anatrophée par une sorte de paralysie psychique.

« Certains criminels sont des natures lâches et paresseuses, des volontés impuissantes. Il y a chez eux une sorte d'aboulie qui les rend incapables de travailler et de lutter.

« Tels sont les mendiants, les vagabonds et certaines catégories de voleurs. Il y a, chez eux, à côté d'un état de débilité intellectuelle, un état de débilité volitionnelle qui les met dans un état d'infériorité notoire. Prenez, par exemple, un de ces vagabonds qui peuplent les prisons : travailleur peu habile et peu courageux, mal armé pour la lutte de la vie, il vivait misérablement sans essayer d'augmenter son bien-être. Il le voudrait bien, mais il n'a pas assez d'énergie pour faire un effort moral suffisant, et il reste éternellement dans le même état de médiocrité. Cet homme, un beau jour, pris de concupiscence ou de gourmandise, vole ce que son travail n'a pu lui donner ; on le chasse, alors il va dans la rue et il y reste. Il ne cherchera pas à se relever, à trouver une autre situation, à remonter dans les sphères du travail régulier. Il ne peut pas parce qu'il n'a pas assez de volonté. Et

il s'en va au hasard, mendiant ou volant quand il a faim (1) ».

Peuplades barbares

La faiblesse de la volonté est encore un des traits du caractère des peuplades barbares. On peut dire que ce sont des peuples enfants — en donnant à ce terme son sens le plus complet — ils ne sont pas formés. La volonté, ils ne l'ont pas perdue, ils ne l'ont jamais eue, et personne dans leur lignée ancestrale ne l'a jamais possédée avant eux.

Il est extrêmement difficile d'obtenir de ces individus des actes définis, *pouls*. Ces êtres inférieurs ont la passion de la chasse, de la guerre, du jeu, formes variées du hasard. L'imprévu, l'inconnu, leur font rechercher des actions en rapport avec ces phénomènes, mais le travail dont la manifestation exige un effort soutenu, réclamant l'attention volontaire, est ignoré du sauvage ; le travail est détesté de lui, car il dépense son infime énergie.

Si le travail est à ce point impossible, parce que sa notion même n'existe pas, que serait-ce pour des actes qui seront en contradiction avec les instincts ; des actes tels que le renoncement à la polygamie, au mensonge, au vol systématique, à la sorcellerie et à tous les crimes qui les accompagnent ?

II. — MANQUE DE JUGEMENT, APATHIE

A côté de l'aboulie, nous devons ranger dans les caractères dominants de nos malades : le manque de jugement et l'apathie.

Ce manque de jugement est bien net chez les *alcooliques*. Comment les persuader que leurs conceptions sont erronées, que les boissons alcooliques sont inutiles et dangereuses ? Cet état d'esprit est dû à leurs antécédents, mais « sous l'influence de la moindre dose d'alcool l'infériorité des facultés de cogitation se trouve encore accentuée » (2).

1. Laurent, *op. cit.*

2. Bérillon, *op. cit.*, p. 45.

Chez les *fumeurs d'opium* il en est de même, « soit par suite du développement exagéré et de l'imagination sans frein des facultés imaginatives pendant les périodes d'ivresse, soit à cause des alternatives subites de bien être et de malaise, suivant l'influence ou l'absence de la drogue, soit à cause de l'action élective des alcaloïdes de l'opium sur le système nerveux, le malheureux intoxiqué devient vite comme un enfant qui se laisse aller à ses impulsions... il existe chez eux un état d'instabilité mentale, de variations brusques dans le jugement, les idées ou les actes, qui interdit de compter absolument sur eux » (1).

La santé du jugement, les idées claires et justes, ne sont pas non plus le lot des *prostituées*, des *criminels*, des *sauvages*.

On peut en dire autant de l'énergie motrice, qui fait presque complètement défaut chez ces individus. Nous n'y insistons pas, car nous en avons parlé à propos de l'aboulie.

Cet état d'engourdissement des facultés morales dans lequel le sujet est comme insensible à la peine ou au plaisir, et où il éprouve une sorte de paresse à se mouvoir, est une disposition essentielle des intoxiqués par les stupéfiants et de ceux qui s'abandonnent aux instincts les plus vils. La plupart sont apathiques, tant au point de vue moral qu'au point de vue physique. Tout effort leur est pénible et, soit qu'ils s'agisse de travail professionnel, soit de tout autre exercice demandant de l'application, ils éprouvent les plus grandes difficultés dans la mise en train.

Voilà donc les éléments principaux du syndrome mental de nos malades : *perte de l'énergie motrice, du jugement, et surtout perte de la volonté*.

Ces considérations pathogéniques s'appliquent à nos observations, qui sont des observations typiques d'alcooliques, de fumeurs d'opium, de prostituées, de criminels, de cannibales. Les éléments de cette étude psychologique sont empruntés à des ouvrages qui s'appuient sur des faits absolument analogues et superposables aux nôtres.

1. Brunet, *op. cit.*, p. 18.

DEUXIÈME PARTIE

CRITIQUE DES FAITS
RECHERCHE DE LEUR DÉTERMINISME

CHAPITRE V

L'INTERPRÉTATION CLASSIQUE, SA VALEUR

A. — L'interprétation

L'interprétation classique se refuse à attribuer ces guérisons à un principe surnaturel. Elle fait jouer le rôle essentiel à l'élément subjectif, et se borne à en préciser le mode d'action.

C'est ici la conception des psychologues antisurnaturalistes ; elle est formulée par la grande majorité des auteurs.

Le professeur Dubois (de Berne) met la foi religieuse (à la page même où il en fait l'apologie que nous avons citée p. 14). sur le même plan que la suggestion charlatanesque, par médicaments, ou agents physiques et scientifiques (1).

La même équivalence se retrouve, sous une forme ou sous une autre, dans tous les ouvrages auxquels sont empruntées les citations de notre premier chapitre.

D'ailleurs, « rien n'est plus légitime pour un psychologue que de chercher à expliquer des phénomènes psychologiques par le mécanisme qui leur est propre. Et rien n'est plus légitime pour expliquer les faits nouveaux que de les rattacher par des hypothèses à d'autres faits déjà connus. Si le surnaturel existe dans tels ou tels phénomènes, il est à

1. Dubois, *op. cit.*, p. 246.

prouver et non à supposer ou à imposer *a priori*. Il n'est pas scientifique de chercher à expliquer *par le plus* ce qui peut s'expliquer *par le moins* ; nous ne devons pas faire appel à des causalités préternaturelles si les causes physiques peuvent suffire (1) ».

Nous trouvons l'attitude des psychologues contemporains parfaitement naturelle et légitime. Il est rationnel de vouloir expliquer de la façon la plus simple tout phénomène dont on se demande le pourquoi et le comment, de ramener tout fait à son déterminisme le plus élémentaire.

Aussi notre premier soin sera d'examiner les différentes explications proposées et de chercher, si, et dans quelle mesure, elles expliquent réellement et peuvent reproduire les faits que nous avons rassemblés.

Des différentes méthodes dont nous allons montrer les traits essentiels, les unes, faisant appel à la *suggestion*, à la *subconscience*, se bornent à diriger et à utiliser les automatismes anciens ; d'autres, tels que la *liquidation morale*, cherchent à diminuer le travail de l'esprit et à réserver ses forces ; d'autres enfin, telles que *l'excitation* et la *direction morale*, cherchent à faire acquérir au malade des tendances nouvelles, à augmenter ses forces ou à lui faire récupérer celles qu'il a perdues.

Suggestion. — « Les faits miraculeux sont engendrés par une disposition spéciale de l'esprit du malade ; une confiance, une crédibilité, une suggestibilité, comme on dit aujourd'hui constitutives de la « *faith healing* » dont la mise en mouvement est d'ordre variable (2) ».

« Les études sur un fait psychologique assez particulier, le phénomène de suggestion, sont venues montrer que l'on pouvait, dans certains cas, par des procédés nettement psychologiques, réaliser des faits très comparables à ceux que l'on observait dans les guérisons miraculeuses. De toutes ces remarques, on a conclu que c'était dans le domaine de la psychologie qu'il fallait chercher le déterminisme des mi-

1. D^r Maréchal, *A propos du sentiment de présence chez les prophètes et les mystiques* (Revue des questions scientifiques, Louvain, 1909).

2. Charcot, *La foi qui guérit*, p. 5.

racles et les moyens de reproduire plus régulièrement les mêmes effets (1). »

« Les moyens psychologiques dont elle dispose [la psychothérapie scientifique] ne lui permettent pas toujours, dans l'état actuel de la mentalité moyenne de l'humanité, de rivaliser avec les résultats thérapeutiques découlant de la foi religieuse. Et cela ne doit pas nous étonner ; qu'on s'imagine en effet, tous les facteurs d'ordre moral qui concourent au succès d'une cure religieuse : le malade y est préparé par une longue attente, par l'insuccès des traitements médicaux, par les récits merveilleux des guérisons obtenues dans un lieu de pèlerinage *par la vertu* d'une puissance divine miséricordieuse. Il se trouve placé dans une atmosphère psychique toute nouvelle, où il est soumis à des actions sensorielles et affectives qui modifient profondément sa personnalité. Il a pour ainsi dire abdiqué sa mentalité personnelle pour s'appropriier les caractères d'une mentalité collective, où prédominent ces tendances psychiques de nature automatique, comprises sous le nom de *suggestibilité*. Le malade ne s'appartient plus, il n'est plus qu'une parcelle de cette âme collective emportée vers les sommets vertigineux de l'exaltation religieuse. Sa pensée, fixée jusqu'alors sur l'objet unique de sa maladie, se libère et se laisse entraîner sans effort par un courant affectif commun vers la guérison désirée et attendue. On comprend, dès lors, que non seulement des troubles de caractère psychogène, mais même des symptômes d'affections organiques, puissent se dissiper de façon à donner au malade tout au moins l'illusion d'une guérison complète » (2).

Certaines de nos guérisons sont pour beaucoup d'auteurs, tributaires de la suggestion exclusivement.

« La thérapeutique morale consiste donc à suggérer des idées, des motifs qui, une fois acceptés par le sujet, s'opposent au besoin physique de boire. Les sociétés d'abstinence n'agissent pas d'autre façon, en créant un milieu

1. Pierre Janet, *Médications psychologiques*, I, 38.

2. L. Schynder, professeur agrégé à l'Université de Berne, *Les Limites de la Psychothérapie*, p. 23-24.

dont les tendances générales et les habitudes finissent par s'imposer à tous ses membres : des brochures, des sentences, des images, des chansons, ajoutent à l'idée abstraite du but à atteindre, l'action constante, l'influence suggestive, et facilement admise par les mentalités simples, de signes tangibles et d'arguments concrets (1). »

« De tout ce que j'ai entendu, écrit Rogues de Fursac, un fait capital se dégage, c'est que l'Armée du Salut agit moins en produisant des conversions qu'en plaçant le converti dans un milieu qui est pour lui une sauvegarde. L'homme a besoin d'appartenir à un groupe, il ne peut s'empêcher de subir des suggestions, et celles-ci sont évidemment d'autant plus puissantes que l'individu est plus faible » (2).

La suggestion peut d'ailleurs n'être pas seule en cause, n'être que le moyen par lequel surgiront dans le moi *conscient* des idées qui dormaient, jusque-là inconnues dans le moi *subconscient*.

Subconscience. — M. H. Delacroix, qui peut être pris présentement comme un des représentants les plus en vue et des plus autorisés des théoriciens purement naturalistes, s'exprime ainsi :

« Après tous les travaux psychologiques de ces dernières années, il n'y a plus à démontrer l'existence et la portée du subconscient ; nous avons vu qu'il rend compte de tous les caractères que les mystiques attribuent à leurs visions et paroles intérieures.

« Le sujet admet la réalisation progressive en lui d'un Dieu intérieur qui s'empare de lui, le pénètre et le transforme... mais ce Dieu n'est qu'un Dieu intérieur, ce divin, c'est le Θεὸς ἐν ᾧ, le divin en lui; il est encore de la nature et de l'activité psychologique,... puisque les mystiques ne sont pas maîtres de ces états,... puisqu'ils dépassent la nature par la valeur de leur contenu et par leur puissance d'action, il faut les rapporter à une cause étrangère (3) ».

1. Triboulet Mathieu Mignot, *Traité de l'Alcoolisme*, p. 366-367.

2. Rogues de Fursac, *Un mouvement mystique contemporain*, p. 27.

3. H. Delacroix, *les Grands mystiques chrétiens. Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme*, p. 62.

Cette cause étrangère n'est pour notre auteur que les forces subconscientes. Siles mystiques concluent à la transcendance de leurs états, et les rapportent à une activité supérieure, à l'action divine, c'est par l'ignorance du travail intérieur de l'activité subconsciente.

Rogues de Fursac qui fait intervenir, nous l'avons vu, la suggestion, explique aussi par le travail subconscient les guérisons de mineurs alcooliques dont il a entendu les récits au Pays de Galles et que nous avons rapportés plus haut.

« Toutes ces conversions revêtent la forme d'une crise soudaine et inattendue...

« Voilà un ivrogne qui se grise presque quotidiennement depuis près de trente ans. Tous les efforts prodigués pour le guérir sont restés vains. La famille, l'opinion publique, la société, la loi même, ont épuisé sur lui toutes leurs suggestions et toutes leurs sanctions. Lui-même, à diverses reprises, a pris des résolutions solennelles et a tenté la lutte. Tout a été vain. Or, tout à coup, sans que rien le fasse prévoir, une révolution se fait chez cet individu. Il traverse une crise dont il sort régénéré. Il devient un homme religieux, moral et sobre. Il a perdu même le désir de boire, et le goût de l'alcool. Quelques heures ont suffi à réaliser ce que des années n'ont pu faire. Tout effet suppose une cause. Nous pouvons interroger le sujet et son entourage, refaire minute par minute l'histoire des derniers jours qui ont précédé la crise, nous ne trouvons que des faits ordinaires, des influences banales auxquelles il s'est trouvé cent fois exposé et à la fin un petit fait insignifiant qui paraît avoir été le point de départ de la conversion : un cantique entendu dans la rue, un vague conseil donné par un ami etc... Est-ce suffisant pour expliquer une transformation aussi profonde, aussi radicale ? Evidemment non...

« Nous savons que, au-dessous du travail superficiel et apparent de la vie consciente, un second travail se produit, intimement uni au premier, beaucoup plus actif, bien qu'inaccessible à l'introspection, et susceptible de se continuer silencieusement pendant fort longtemps. Un jour vient cependant où les transformations qu'il fait subir à la per-

sonnalité se manifestent à la conscience d'une façon soudaine, explosive, sans trahir leur origine, laissant au sujet l'illusion qu'elles sont le produit de forces étrangères à son propre moi...

« L'homme se moque, mais son esprit enregistre. Le travail inconscient s'accélère. Le système des idées religieuses s'organise dans son moi subliminal. Vient un moment où tout est prêt. Il ne manque plus que l'étincelle qui déterminera l'explosion, ruinera l'échafaudage fragile d'idées impies qui jusque-là dominait sa vie, faisant apparaître le nouveau moi moral religieux dont les matériaux se sont amassés et groupés lentement dans l'ombre (1) ».

Le processus des guérisons religieuses a encore été ramené à la *liquidation morale*. —

Charcot, dans ses leçons de 1884-1885, montra que dans quelques cas où une paralysie hystérique s'était développée après un accident, l'émotion momentanée déterminée par l'accident n'était pas la seule cause de la maladie, mais qu'il fallait faire jouer un rôle aux souvenirs, aux préoccupations que le malade conservait à propos de l'accident.

Pierre Janet confirma (1886 à 1892) cette notion, et l'étendit des blessures matérielles aux émotions morales. L'événement a créé une situation à laquelle il faut s'adapter et la non adaptation est la cause des troubles observés (2).

Freud a cru trouver l'étiologie de toutes les névroses dans des phénomènes de subconscience de ce genre, mais interprétés selon sa théorie du refoulement. D'après lui, les réminiscences se présentent à l'esprit du sujet d'une manière fort pénible : heurtant ses idées morales. Le sujet mécontent, fait de grands efforts pour s'en débarrasser, lutte contre ces idées de toutes ses forces. Que ces phénomènes se présentent à sa conscience, il ne leur permet pas de se développer, il s'efforce de ne pas les apercevoir, de les oublier. « Le refoulement, disait M. Maeder (3), fait partie du système

1. De Fursac, *op. cit.*, p. 66-72.

2. Pierre Janet, *op. cit.*, II, p. 205.

3. A. Maeder (*l'Année psychologique*, XVIII, 1912)., *Sur le mouvement psychoanalytique. Un point de vue nouveau en psychologie*.

de défense de l'organisme. » Le souvenir ou l'idée constamment repoussés sortent de la conscience, vivent à part deviennent subconscients. De cette manière la conscience ne souffre plus du conflit, mais elle s'est rétrécie et amoindrie. Freud considère que cette transformation constitue l'essentiel des troubles nerveux : le désir, qui n'ose pas se montrer tel qu'il est, même à nos propres yeux, s'exagère, prend un aspect physique à la place de l'aspect moral, devient un trouble pathologique.

Ces conceptions pathogéniques — analogues entre elles malgré certaines différences — devaient entraîner de nouvelles initiatives thérapeutiques.

Pierre Janet (1) rapporte que, dans plusieurs cas, les recherches de ces anciens événements, *l'expression par le sujet* des difficultés rencontrées et des souffrances subies à leur propos, amenaient une transformation remarquable et rapide et déterminaient de surprenantes guérisons.

Il fait assimiler complètement l'événement passé pour amener le malade à ne plus s'en occuper. C'est la liquidation morale.

La méthode de Déjerine est analogue : « La reconstitution, la réorganisation de la personnalité neurasthénique, ne peut se faire qu'autant que le malade arrive à faire table rase de toutes les causes émotives continues, facteurs de la persistance de son état... Mais ce qui exerce surtout l'action libératrice, c'est le fait même de la confession (2) ».

L'assimilation des guérisons religieuses ou traitement par la liquidation morale est évidente.

Si la foi religieuse a « exercé la plus merveilleuse des actions curatrices », c'est parce que la confession, instituée par l'Eglise, s'est montrée un puissant agent de liquidation morale.

Grâce à elle, l'Eglise a utilisé efficacement, depuis longtemps, les règles de *l'expression par le sujet*, de la *dissociation des réminiscences*.

1. *Op. cit.*, II, 283.

2. J. Déjerine et E. Gauckler, *les Manifestations fonctionnelles des psycho-névroses*, p. 430.

Les principes essentiels de la pénitence ne sont-ils pas *l'aveu*, la reconnaissance du mal commis, que les théologiens nomment repentance ; et *l'oubli* conséquence du pardon ?

« Ils étaient, dit Dejerine (1), de profonds psychologues, ceux qui instituèrent la confession comme une pratique religieuse essentielle. On dit communément qu'une faute avouée est à moitié pardonnée. Nous dirions volontiers qu'on se pardonne la faute qu'on a avouée. Et c'est cette action libératrice que le médecin doit avant tout rechercher. »

Pour la *psychanalyse*, la thérapeutique consistera à retrouver dans tout symptôme névropathique un souvenir plus ou moins déformé. Une fois les souvenirs découverts et interprétés, il faut opérer la *désinfection mentale* par la *dissociation de ces souvenirs traumatiques*, puis mettre le sujet au clair sur les puissances affectives détenues dans les complexes subconscients, et lui enseigner enfin à faire usage de ses forces pour l'accomplissement de sa tâche personnelle.

Et certains psychanalystes (2) tâchent de nous montrer « que l'analogie profonde de la méthode de guérison de l'Église chrétienne avec celle de Freud réside dans la prise en considération, non seulement des symptômes isolés mais des conflits profonds qui déchirent la personnalité morale ».

« En présence du paralytique (Mathieu ix) Jésus se préoccupe d'un fait intérieur qui semble n'avoir rien à faire avec la maladie elle-même. Il va droit au conflit religieux et moral qui trouble l'âme. Le psychanalyste n'en agit pas autrement : il recherche dans la profondeur le point douloureux et aide l'âme à se décharger de ce qui l'opprime (3)...

« C'est aussi en psychanalyste que Jésus prend position en face des exigences de la loi juive (4)...

« Si nous étudions la lutte que Jésus a livrée au pharisaïsme, nous serons surpris de voir l'analogie qu'il y a entre son attitude et celle des psychanalystes (5). »

1. *Ibid.*, p. 431.

2. O. Pfister, *Un vieil Evangile par un chemin nouveau*, p. 55.

3. *Ibid.*, p. 47.

4. *Ibid.*, p. 50.

5. *Ibid.*, 51-52. Le psychanalyste va encore plus loin p. 54-55 : « Nous

Les guérisons religieuses pourraient aussi être produites par l'*excitation*, — médication qui fait appel au courage et à l'énergie humaine, aux ressources cachées de l'esprit (donc encore au subconscient) qu'il faut mettre en valeur par l'effort et par la volonté.

William James s'est fait l'apôtre de cette méthode, et a cru pouvoir expliquer par elle les guérisons religieuses.

Pour lui, le phénomène de l'excitation explique ces conversions rapides avec sentiment d'euphorie et métamorphose de toute la personnalité au cours de grandes réunions religieuses ; les sujets passent rapidement, sinon du vice à la vertu, du moins d'une vie plate et triste à une vie plus saine et plus courageuse (1). Et P. Janet (2) croit que les prétendus convertis dont parle W. James « étaient tout simplement des déprimés méconnus qui, au cours de cérémonies religieuses, sous des influences quelconques, présentaient des phénomènes d'excitation, plus ou moins durables, et des sentiments de joie ineffable. »

Les cures religieuses sont aussi considérées comme analogues à la *direction morale*, — c'est-à-dire à l'action *personnelle* du médecin ou du prêtre sur le malade.

« Il (le traitement par direction morale) représente une partie importante des anciens traitements par la moralisation, par l'influence religieuse (3). »

Déjerine l'exprime non moins clairement : « Pour moi le fondement, la base unique sur laquelle repose la psychothérapie c'est l'influence bienfaisante d'un être sur un autre ; on ne change pas l'état mental par des raisonnements, par des

pouvons dans le domaine religieux et spirituel reconnaître qu'un abîme nous sépare de Jésus, mais nous n'oublierons pas pour cela que nous disposons de ressources scientifiques que Jésus ne connaissait pas et qui ne lui étaient pas nécessaires. La psychanalyse est un instrument d'investigation scientifique qui, du témoignage de ceux qui s'en sont rendus les maîtres, rachète en quelque mesure l'infériorité qui est la nôtre, si on compare nos possibilités, dans le domaine de la cure d'âme avec celles de Jésus et de ses apôtres ».

1. Voir W. James, *The Energies of man*.

2. *Op. cit.*, III, p. 160.

3. Pierre Janet, *op. cit.*, III, 461.

sylogismes. On ne les guérit que lorsqu'ils arrivent à croire en vous (1) ».

Dubois (de Berne) ne croit pas à l'autonomie et à la suffisance du facteur religieux dans le domaine moral.

« La morale religieuse elle-même n'entraîne que ceux que leur mentalité native, leur éducation, a amenés à la soumission... Sans doute les religions ont apporté bien des pierres à l'édifice (de la morale) ; elles ont contribué pour une large part à l'établissement de ce fonds moral, mais il serait injuste de leur en apporter tout l'honneur » (2).

Les méthodes que nous venons d'étudier, malgré bien des différences, voire même des oppositions, ont cependant entre elles un important caractère commun : elles visent toutes à exercer une action qui est réductible aux processus généraux des fonctions psychologiques. Ceux qui y recourent doivent posséder dans leur propre fonds — dans une partie ou dans une autre de leur esprit — la force qui les délivrera.

B. — Sa valeur

Pour les auteurs que nous venons de citer, l'action du sentiment religieux ne différerait pas dans son essence de l'action des diverses méthodes psychothérapiques.

Cette opinion n'est pas basée — sauf pour Rogues de Fursac qui a étudié des guérisons d'alcooliques, lors du Réveil religieux du Pays de Galles en 1905 — sur des observations analogues aux nôtres. Cette constatation nous paraît justifier notre désir de pousser plus avant l'étude du déterminisme des faits en questions. Notre conception personnelle ne diffère cependant pas absolument de la théorie classique ; et nous voulons exposer d'abord dans quelle mesure cette dernière nous paraît fondée et incontestable.

Nous croyons que si l'action du sentiment religieux et celle de la psychothérapie ordinaire n'ont pas la même cause première, la même source d'énergie, leur mécanisme est cependant, en bien des cas, le même.

1. Déjerine et E. Gauckler, *op. cit.*, p. ix.

2. Dubois, *op. cit.*, p. 60-61.

C'est aussi le point de vue, de plus en plus dominant, de la théologie contemporaine. Nous citerons, parmi beaucoup, quelques auteurs autorisés, de tendances fort différentes, dont nous nous approprions pleinement les opinions.

« Les faits mystiques, dit l'Abbé Pacheu, dans un ouvrage (1) revêtu du « Nil obstat » et de l' « Imprimatur », même à supposer qu'ils témoignent d'une intervention très particulière, d'une cause supérieure au mécanisme qu'ils mettent en branle ; ces faits produits, reçus dans une mentalité humaine, ne peuvent être tellement étrangers au mécanisme naturel de cette mentalité qu'il n'y ait à en retracer la marche, à lui assigner tout au moins sa part.

« Et pour le dire en passant, les théologiens avertis n'ont point manqué à ce devoir, ceux-là même qui affirment d'après leurs expériences propres, autant que d'après leur science de psychologues ou de théologiens, qu'ils reconnaissent dans les faits mystiques des signes manifestes du divin. »

On demandait à M. Bois, ancien doyen de la Faculté de Théologie protestante de Montpellier, si — à son avis — bien des faits du *Réveil du Pays de Galles* ne pouvaient s'expliquer par la suggestion. Il répondit à son interlocuteur : « Vous avez parfaitement raison, vous parlez en psychologue tandis que je viens de parler en chrétien. Mais le psychologue ne contredit pas le chrétien. Et voici à mon sens la conciliation : Il y a dans le monde de l'esprit des lois, des lois aussi fixes et aussi certaines que dans le monde matériel. Et de même que pour produire des miracles physiques, Dieu ne viole pas, mais emploie, applique et combine les lois de la nature matérielle, de même, pour produire les miracles moraux et spirituels, Dieu ne viole pas, mais emploie, applique et combine les lois de l'esprit. Etre capable en présence de l'activité miraculeuse de Dieu, physique ou spirituelle, de nommer les lois dont Dieu s'est servi, n'équivaut pas à supprimer cette activité miraculeuse elle-même. Oui, il y a suggestion — de l'auto-suggestion et de l'hétéro-suggestion — dans tout ce vaste

1. J. Pachen, *L'expérience mystique et l'activité subconsciente*, p. 72-73.

ensemble de prière, dans ces coïncidences étranges, dans cette harmonie mystérieuse. Et la science psychologique comme telle peut et doit s'arrêter là. Elle n'a pas le droit d'empêcher le croyant d'aller plus loin et d'affirmer, quant à lui, sa persuasion que Dieu est au fond de tout cela » (1).

Citons encore un grand penseur du siècle dernier dont la conclusion sera la nôtre.

« Dans le monde moral, la force de Dieu, chose insaisissable, se compose de nos forces, de même que l'œuvre de sa Providence est bien souvent la somme de nos œuvres ; si vous décomposez en éléments visibles la puissance que le christianisme déploie, vous ne trouverez, en fin d'analyse, que des forces humaines. Tout ce que Dieu opère dans cet ordre, il l'opère par nous, mais c'est lui qui évoque notre volonté, qui la détermine, c'est lui qui pénètre et qui coordonne les éléments que lui offre notre nature : nous ne lui donnons que ce qu'il nous a donné, nous ne faisons que ce qu'il fait en nous ; il est en un mot la force de nos forces, par conséquent il est tout ; notre vie est sa vie, et nous c'est toujours lui » (2).

Les psychologues, d'autre part, ne croient pas attaquer le fond même de l'idée religieuse par leur méthode. En réalité, comme le dit Grasset (3) « tout le monde reconnaît l'existence de ces mystères rebelles à la science positive. »

« Plusieurs personnes, dit P. Janet, s'indignent contre cette notion de la désagrégation psychologique ; elles y voient comme une atteinte à l'unité de notre personnalité, une division de notre âme. C'est là une interprétation singulière de nos études. Dans ces recherches il ne s'agit aucunement de l'âme humaine, du principe métaphysique de notre être. Il s'agit uniquement des faits que présente réellement notre pensée et de la façon dont ils se groupent en apparence. (4)

« ... L'espace, dit J.-B. Lumas, le temps, le mouvement, la

1. H. Bois, *le Réveil au Pays de Galles*, p. 22.

2. A. Vinet. Discours d'installation à l'Académie de Lausanne in *Philosophie religieuse*, 1918, p. 148.

3. Grasset, *les Limites de la biologie*, p. 115.

4. *Névroses et idées fixes*, p. 395.

force, la matière, la création, la nature brute et le néant demeurent autant de notions primordiales, dont la conception nous échappe... La physiologie ne sait rien de la nature et de l'origine de cette vie qui se transmet mystérieusement de génération en génération, depuis son apparition sur la terre ; d'où elle vient, la science l'ignore ; où va la vie, la science ne le sait pas, et quand on affirme le contraire en son nom, on lui prête un langage qu'elle a le droit de désavouer. » (1)

« On ne connaît pas, dit le professeur Virchow, un seul fait positif qui établisse qu'une masse inorganique, même de la Société Carbone et Cie, se soit jamais transformée en masse organique. Et pourtant, si je ne veux pas croire qu'il y ait un créateur spécial, je dois recourir à la génération spontanée... mais personne n'a vu une production spontanée de matière organique. Ce ne sont pas les théologiens, mais les savants, qui repoussent la génération spontanée ».

Et Foveau de Courmelles qui fait cette citation ajoute : « on oublie facilement qu'il s'agit là d'un empire ténébreux, invincible, où il faut crier *casse-cou* aux savants qui cessent d'être scientifiques en s'y égarant (2). »

1. J. B. Dumas in Grasset, *op. cit.*, p. 156.

2. Foveau de Courmelle, *L'esprit scientifique contemporain*.

CHAPITRE VI

NOTRE CONCEPTION PERSONNELLE

Certains savants reconnaissent donc des terres inconnues « inaccessibles à leurs investigations ».

Nous ne voulons pas être plus ambitieux et plus téméraires.

Mais, ceux qui montrent tant de prudence, ne le font que faute de pouvoir poursuivre ces investigations. Leur sagesse ne leur est inspirée que par l'*ignarabimus* par lequel Du Bois-Reymond a terminé un discours célèbre (1).

De sorte que, les uns concluent à une explication toute naturelle ; et que les autres sont agnostiques (2).

Avons-nous le droit de répondre à tous, qu'en présence de nos faits, il faut de toute nécessité postuler une intervention qui dépasse le jeu des forces humaines ?

1. « Celui qui scrute la nature est habitué depuis longtemps, en face des énigmes du monde visible, à dire avec une virile résignation : *Ignoramus*. Considérant la voie triomphale déjà parcourue, il est soutenu par une calme certitude que là où aujourd'hui il ne sait pas, il pourrait du moins savoir si les circonstances le permettaient, et que peut-être un jour il saura.

« Mais en face des énigmes de l'essence de la Matière et de l'Energie, et de la possibilité même de pouvoir les concevoir, il lui faut une fois pour toutes, se résoudre à ce verdict bien plus difficile à porter : *Ignorabimus*. » Du Bois-Reymond, *Die grenzen des Naturkennens*. Reden, I, 130.

2. « Le chrétien lui-même ne peut pas se contenter de cette fin de non recevoir, s'il ne veut pas renoncer à toute pensée d'apostolat auprès des esprits familiarisés avec les méthodes et les résultats de la psychologie, et de ces esprits-là le nombre est destiné à s'accroître dans de très larges proportions. Il leur incombe de trouver quelque chose à dire pour eux-mêmes — oui, pour eux-mêmes, car si on ignore l'objection ou si on ne la comprend pas, à coup sûr on n'en est pas affecté, mais une fois qu'on a saisi l'objection dans sa force, on a beau faire, on a beau recommencer à se réfugier dans ses expériences telles quelles, comme si on n'avait rien entendu, on emporte avec soi la flèche du Parthe. On a reçu en soi, malgré qu'on en ait,

Nous avons ce droit, car le caractère surnaturel des faits, permet de conclure à une essence elle aussi surnaturelle.

L'objection à laquelle il nous faut répondre pour légitimer ce point de vue, qui s'oppose franchement aux interprétations purement psychologiques, a été formulée ainsi :

« Le passage du naturel au surnaturel chrétien n'est qu'une *hypothèse*. Hypothèse que la réalité justifie, dira-t-on. Mais c'est le point contesté ; car il n'est pas d'effort moral que l'on ne puisse déclarer impossible à la nature humaine, ou dont l'on ne trouve le semblable, l'équivalent dans d'autres religions ou en dehors de toute religion positive... Pour prouver que la foi est surnaturelle, il faudrait... être assuré préalablement que tel degré d'*héroïsme* est impossible aux facultés *naturelles* de l'homme. Qui oserait l'affirmer autrement que comme une *hypothèse* ? (1) »

C'est donc cette affirmation « qu'un tel degré d'*héroïsme* est impossible aux facultés *naturelles* de l'homme » qu'il nous faut légitimer, non comme une hypothèse, mais comme une certitude vérifiable.

Notre argumentation — qui ne sera en aucune façon métaphysique ou transcendante, mais reposera sur l'inexorable logique des faits — consistera à opposer aux très grandes *difficultés* de la guérison, à l'incurabilité, pourrait-on dire, par les méthodes ordinaires, des maladies auxquelles s'attaque avec succès le sentiment religieux, les *caractères particuliers de ces succès mêmes*.

Ces constatations seules établiront le bien-fondé du sentiment religieux à postuler à sa base un principe surnaturel.

un élément de trouble, de stérilité qui peut compromettre l'expérience chrétienne elle-même et nuire à son développement — ou même à sa conservation. Si, sans aucun doute, il est possible de demeurer quand même chrétien, on éprouve une fois ou l'autre une difficulté croissante à le rester, il pourrait y avoir là, le cas échéant, une cause de dissolution de la foi. »

1. Marcel Hébert, *l'Evolution de la foi catholique*, p. 192-194.

A. — Les difficultés

I. — Les limites de la psychothérapie¹

Voici, quant à la valeur de la psychotérapie contemporaine quelques suggestives appréciations. M. Arnaud parlait au Congrès de Clermond-Ferrand de « l'anarchie psychiatrique actuelle » (1).

M. Pierre Janet parle (2) de « l'insuffisance de notre science psychologique » de ses « lacunes » de « son vide » et il conclut son ouvrage sur les *Médications psychologiques* par ces lignes : « Les méthodes de traitement sont-elles devenues pratiques et utiles, permettent-elles d'obtenir la guérison des troubles névropathiques avec la certitude ou même la probabilité que l'on obtient dans nombre de thérapeutiques médicales ou chirurgicales ? Il est malheureusement impossible de ne pas répondre autrement que par la négative ; Trop souvent tous ces traitements échouent complètement... Très souvent ces traitements, quand ils semblent réussir n'ont qu'une action momentanée, et nous obligent à des recommandations perpétuels. Enfin, même dans les cas les plus heureux la plupart de ces traitements sont toujours beaucoup trop longs et l'on peut toujours se demander si l'évolution naturelle de la maladie pendant un temps aussi long n'aurait pas pu amener une amélioration semblable en dehors de tous les traitements ».

Après ce jugement d'ensemble, examinons l'efficacité pratique des différentes méthodes.

Quels sont les succès à l'actif de la *suggestion* ?

Qu'est-ce d'abord que la suggestion ? Les opinions les plus vagues ou les plus opposées s'affrontent : ici Bernheim (3) en donnait cette définition : « Quel que soit le mode de péné-

1. Cité dans : P. Janet, *Médications Psychologiques*, III, p. 465.

2. *Ibid.*, p. 466-467.

3. *De la peur en thérapeutique* (Bulletin général de thérapeutique, 30 sept. 1886).

tration, toute idée qui actionne les cellules cérébrales constitue une suggestion ».

D'autres ont vu le pouvoir de la suggestion dans une concentration, une exagération de l'attention.

« Dans la suggestibilité (1) l'attention normale augmente seulement la clarté des perceptions ; ici cet excès d'attention donne une nouvelle attitude motrice qui ouvre les voies à la réalisation d'une idée et qui ferme toutes les autres. »

Inversement, au lieu de rattacher l'impulsion suggestive à une force particulièrement grande de certaines tendances, on l'a rattachée à une faiblesse générale de l'esprit.

« Nous savons que dans une foule de phénomènes considérés comme semi-normaux, semi-pathologiques, et dont la fatigue et l'émotion sont les types, le niveau de l'activité mentale s'abaisse... il est facile de constater que la suggestion est en rapport avec ces phénomènes de dépression, on observe la suggestibilité dans la fatigue... » (2)

Quelle peut être la valeur pratique d'une méthode dont la définition, les conditions d'applications ne sont pas plus précisées ?

Elle est en réalité assez rudimentaire, comme le reconnaissent les auteurs suivants : « ce qui caractérise la suggestion proprement dite, c'est qu'elle ne crée pas de tendances nouvelles ; elle se borne à éveiller, et faire fonctionner les tendances, déjà existantes (3) Il faut renoncer à demander, à la suggestion hypnotique, des actes qui dépassent le pouvoir de la volonté humaine normale (4).

« La suggestion se borne à éveiller, à diriger des activités latentes, elle suppose leur existence. Il ne s'agit pas dans ces traitements, de fortifier l'activité nerveuse et mentale, de lui créer des ressources nouvelles, il s'agit simplement d'utiliser les ressources que la pensée possède déjà (5). »

Même en tenant compte de ces réserves, les résultats sont

1. Munsterberg, *Psychotherapy*, 1908, p. 98,

2. Pierre Janet, *op. cit.*, I, 249-250.

3. Pierre Janet, *op. cit.*, III, 27.

4. *Ibid.*, I, 296.

5. *Ibid.*, I, 340.

bien médiocres. Pierre Janet n'a mis à part que 200 observations intéressantes, et 50 où la guérison, sans être nette, ni durable, a rendu cependant des services incontestables. Cela fait 250 cas à l'actif du traitement suggestif employé seul. « Mais il faut avouer, dit l'auteur (1) que ces cas sont extraits d'une collection énorme d'observations que j'ai recueillies et classées toute ma vie avec la patience d'un collectionneur, et qui sont au nombre de 3.500. Le traitement hypnotique a été essayé dans presque toutes, ou s'il ne l'a pas toujours été, c'est que j'ai eu dès le début la conviction qu'il était inutile et même impossible à pratiquer. Cela ne nous donne plus à l'actif de la suggestion qu'un pauvre 7 o/o. Mais ce qui est encore plus grave, c'est que malgré des tentatives, faites sur des malades atteints d'affections très diverses, les succès obtenus se rencontrent tous chez un certain genre de malades, et non chez les autres... En résumé, je suis encore aujourd'hui obligé de répéter une constatation qui m'avait frappé dès mes premières études : c'est que les résultats pratiques de l'hypnotisme et de la suggestion ne se rencontrent guère que dans le traitement des névroses hystériques. »

Des auteurs plus optimistes sont obligés de reconnaître eux aussi le pouvoir limité de la suggestion. « Les hypnotiques les plus sensibles sont capables de résister aux suggestions en opposition avec un sentiment profond (2). »

L'insuffisance de la suggestion est encore confirmée par les opinions de tous ceux qui ont voulu lutter contre l'alcoolisme.

« On a cherché à compléter l'action de la suggestion à l'état de veille par celle de la suggestion hypnotique. Ce procédé thérapeutique a donné particulièrement de bons résultats dans des milieux spéciaux, et entre les mains des personnes exercées, mais il ne faut le considérer que comme un simple moyen adjuvant.

« Pour que l'hypnotisme réussisse, il faut, d'après Forel, suggérer au sujet l'abstinence complète et aussi la fréquen-

1. *Ibid.*, I, 337.

2. Ch. Féré, *l'Instinct sexuel*, p. 337.

tation de société anti-alcoolique où la suggestion se poursuit à l'état de veille (1). »

« La suggestion à l'état de veille est donc le traitement idéal de toutes les passions. Il n'y a qu'un inconvénient c'est que généralement elle ne donne de bons résultats que chez les malades intelligents, énergiques et peu intoxiqués. Le Dr Dubois (de Berne), refuse à peu près systématiquement tous les alcooliques dans sa maison de santé, prétendant n'obtenir que de piètres résultats » (2).

Et les mêmes conclusions se trouveraient sous la plume des psychologues qui s'occuperaient du relèvement des fumeurs d'opium, des prostituées, des criminels, des cannibales... si de tels psychologues existaient.

Quelle est l'efficacité pratique des phénomènes de *subconscience* ? La subconscience est-elle même une méthode thérapeutique ? Elle nous apparaît beaucoup plus comme une explication, une théorie d'après laquelle il existerait, au moins chez certains sujets, des souvenirs, des idées, des sentiments tout à fait en dehors de la conscience ordinaire et même de sa périphérie. Certains éléments de cette conscience pourraient subitement faire irruption dans le champ de la conscience ordinaire ; tel serait le mécanisme des conversions instantanées, des transformations radicales.

Il y a là une théorie, surtout une hypothèse, non une méthode.

Les auteurs qui ont émis cette hypothèse n'ont jamais expliqué par quel mécanisme on pouvait faire appel à ces tendances subliminales, pourquoi elles n'apparaissent pas chez quelques-uns et seulement à certains moments. Quelle est la condition d'apparition de ces phénomènes ? On nous dit que chez certains individus, les hystériques par exemple, ces tendances subliminales sont hypertrophiées et plus prêtes à être déclanchées par une légère excitation. Mais qu'est-ce qui prouve l'existence de ces tendances subliminales ? Pourquoi ces tendances ne préservent-elles pas le

1. Triboulet, Mathieu, Mignot, *op. cit.*, p. 367-368.

2. Feuillade, *Alcoolisme et psychothérapie*, p. 14.

sujet de toute maladie, et pourquoi attendent-elles qu'on vienne les exciter pour le guérir ? Pourquoi ces tendances, si puissantes, disparaissent-elles à certains moments ? « Aucune de ces questions n'est étudiée sérieusement » dit Pierre Janet et il ajoute : « Ce mot *subliminal* n'est pas une explication, c'est la simple expression du fait qu'il y a peu de conscience personnelle dans l'acte suggéré » (1).

On comprend qu'aucune thérapeutique n'ait fait appel à ce déterminisme si peu élucidé, si capricieux, impossible à reproduire. On peut émettre l'hypothèse qu'il explique les faits religieux, mais séparé du principe qui l'actionne, il s'est toujours montré impuissant. « Il paraît imprudent, a dit Rogues de Fursac (2), d'expliquer les faits par l'intervention d'une faculté dont l'existence est problématique ».

Il est impossible d'autre part, d'expliquer par un subconscient *pathologique* des effets *thérapeutiques*.

« A ceux qui diraient à tel ou tel de nos malades : c'est votre propre fécondité qui a produit cette crise rédemptrice, le renouvellement de tout votre être, l'ancien malade pourra répondre : « Assurément tous ces trésors dont je suis enrichi sortent de mon subconscient. Seulement pour pouvoir en sortir, il faut d'abord qu'ils y aient été. Et qui donc, je vous prie, les y a déposés ?

« Moi ? Je vous remercie de l'estime que vous voulez bien me montrer. Mais hélas ! je connais par expérience la valeur et l'orientation de mon propre subconscient personnel, je le connais, et pas à mon avantage, je le connais pour avoir constaté quelles sortes de produits il jetait constamment sur les rivages de ma conscience claire et ce qu'il avait coutume de m'inspirer en fait d'actes, de sentiments, de pensées, avant la crise bénie de ma conversion radicale... Vous pensez — continuera le chrétien, prenant directement à partie son interlocuteur — vous pensez que votre subconscient, à vous, déborde infiniment de vertu, de puissance, de pureté, de justice, d'amour. Je ne puis faire autrement que de vous plaindre...

1. *Op. cit.*, p. 240-241.

2. *Op. cit.*, p. 149.

« Pour nous, qui avons senti jusqu'à en pleurer, notre misère, nous savons bien que ce n'est pas de nous que nous sommes venues la force et la paix — comme le tout petit enfant se rend déjà compte, à sa manière, pour s'être trouvé parfois dans l'obscurité, les yeux ouverts, que ce ne sont pas ses yeux qui font le soleil, et que ce n'est pas de ses prunelles, à elles toutes seules, sans rien dehors que jaillit la resplendissante et bienfaisante lumière. » (1)

La *liquidation morale* n'a été appliquée qu'au traitement de paralysie, de contractures, de crises convulsives et délirantes, d'anorexies, de dysesthésies, de délires de possession (2).

Dans ce traitement, il y a un obstacle qu'il faut faire trancher au malade, un aveu ou un oubli qu'il faut lui faire faire.

En présence de souvenirs dont l'influence est encore nocive, il faut éliminer ces souvenirs.

« S'y faire, oublier, pardonner, renoncer, prendre son parti, se résigner » semblent des phénomènes assez simples. « En réalité ces expressions désignent un ensemble compliqué d'actions réelles, d'actes qu'il faut faire, d'autres actes qu'il faut supprimer, d'attitudes nouvelles à adopter, et ce sont toutes ces actions qui liquident la situation et qui font qu'on s'y résigne... »

« Ce traitement par le travail d'assimilation n'a été appliqué nettement que dans un petit nombre de cas, il me semble avoir amené la guérison dans une dizaine d'observations. Il est quelquefois long et il présente bien des difficultés (3). »

La *psychanalyse*, qui est avant tout une technique de diagnostic et un art de guérir, qui veut être tout ensemble, hygiène, prophylaxie mentale, pédagogie, morale... ne s'est pas attaquée aux malades de notre catégorie.

Nous ne trouvons dans la littérature psychanalytique que des cas d'obsessions, d'idées fixes, d'idées de suicides

1. H. Bois, *la Valeur de l'expérience religieuse*, p. 93-96.

2. P. Janet, *op. cit.*, II, p. 205.

3. *Ibid.*, p. 291.

d'anomalies morales et religieuses, d'aberrations mystiques, de glossolalie, d'hallucinations, d'hystérie, d'union mystique (1). La psychanalyse n'est donc pas une concurrente sérieuse pour les pionniers de l'Evangile puisqu'elle ne cherche pas à partager leur champ d'action (2).

« Les nombreux cas dont l'étiologie comporte une base ou un élément organique (alcool...) sont absolument rebelles; il en est de même pour tous les troubles neuro-psychopatiques périodiques qui se dissipent un beau jour en l'espace de quelques heures, alors même que l'analyse en a été abandonnée depuis longtemps (3). »

D'autre part les psychanalystes reconnaissent eux-mêmes ne rien pouvoir, précisément pour les malades à l'égard desquels le sentiment religieux montre, lui, sa plus grande efficacité.

« N'allons pas croire, pour tout cela, qu'un homme qui ne témoigne d'aucun besoin religieux, qui vole ou qui ment, est par cela même désigné pour un traitement psychanalytique. L'analyse ne peut être employée que lorsque la personnalité est paralysée dans le libre emploi de ses forces, et cela par l'influence de motifs inconscients. Là où font défaut les réactions éthiques normales, il s'agit peut-être d'une tare morale invétérée; plutôt que d'une pression d'origine subconsciente : inutile dans ce cas de tenter l'analyse (4) ».

Le principal instinct qui anime tout ce dynamisme silencieux de l'esprit est pour Freud : *l'instinct sexuel*. Ce dernier a été dès lors l'objet d'une analyse, d'une connaissance très approfondie.

« Au point de vue thérapeutique, les exemples de guérison indiscutables publiés, ne concernent guère que des cas spé-

1. Encore ces cas ne donnent pas de résultats thérapeutiques positifs.

2. Nous n'avons trouvé, se rapprochant de nos cas, que cette mention « trois criminels endurcis et réfractaires à toute influence religieuse amenés à l'Evangile ». Mais outre que nous n'avons aucun détail sur la conduite ultérieure de ces malfaiteurs, nous ne sommes pas sûrs que la psychanalyse ait, dans trois cas, été employée seule (si l'auteur qui les rapporte est psycho-analyse, il est avant tout pasteur).

3. Hesnard, *Presse médicale*, 5 septembre 1923.

4. O. Pfister, *Au vieil Evangile par un chemin nouveau*, p. 3.

ciaux dont l'étiologie est vraiment sexuelle, au sens vulgaire et limitatif, ou à prédominance manifestement psychogène (1) ».

L'action directe sur les prostituées, en particulier, semble donc être le champ de travail le plus naturel, le plus riche. La connaissance plus parfaite de cet instinct doit donner aux psychanalystes une compétence, une faculté spéciale pour traiter les maladies à manifestations proprement génitales, les appétits déviés, quant à leur objet, à leur but.

Il n'en est rien. Nos recherches ne nous ont pas donné trace d'un seul exemple de prostituée professionnelle, ou simplement de femme tombée depuis un temps moins considérable que ces dernières, ramenée à la moralité par la psychanalyse.

La thérapeutique par *l'excitation* est elle plus féconde ? Interrogeons encore ceux qui l'ont expérimentée. « Ces traitements qui mettent en jeu l'activité ne peuvent évidemment pas être appliqués à tous les cas ; nous sommes forcés de laisser de côté les malades, malheureusement les plus nombreux, qui semblent trop affaiblis, physiquement et moralement, pour qu'une dépense nouvelle assez importante ne soit pas sans dangers. Cela restreint beaucoup l'application des méthodes de ce genre (2) ». L'état d'esprit des malades contrecarre souvent les efforts du médecin. « C'est pourquoi il ne faut pas être surpris de constater beaucoup d'insuccès (3) ».

Il résulte que chez les malades affaiblis, pusillanimes, de mauvaise volonté, ces traitements sont peu applicables ou donnent des résultats insignifiants.

Même chez des malades qui se prêtent d'une façon plus correcte à l'expérience on retrouve « la même préparation difficile du sujet » (4).

Mais, alors même que les résultats sont encourageants, ils

1. Hesnard, *ibid.*

2. Pierre Janet, *op. cit.*, III, p. 271.

3. *Ibid.*, p. 272.

4. *Ibid.*, p. 284.

sont de courte durée, les progrès obtenus sont peu durables, et ne peuvent pas être augmentés par la répétition des efforts. « Ces modifications momentanées sont fort intéressantes pour le psychologue et pour le théoricien... Mais le problème thérapeutique n'est pas résolu par ces réflexions, il reste toujours à se demander si des traitements de ce genre, combinés pendant quelques temps avec persévérance peuvent procurer aux malades des modifications assez durables pour être utiles » (1).

Enfin, là où les résultats furent vraiment satisfaisants, l'auteur se demande « s'il est juste d'attribuer au traitement par l'excitation une grande part dans ces améliorations définitives ou passagères... La coïncidence des améliorations mentales avec le changement de traitement et l'essai de la thérapeutique par l'excitation doit être notée » (2).

Quant aux indications du traitement, il faut reconnaître quelles « sont bien difficiles à constater et bien sujettes à l'erreur, le plus souvent il faudra se fier à l'expérimentation et au tâtonnement » (3).

Les phénomènes d'influence que met en œuvre la *direction morale* sont difficiles à reproduire et à utiliser, car leurs conditions sont bien difficilement réalisées ; la difficulté principale consiste dans le temps que le directeur doit pouvoir dépenser avec ses malades, car tout traitement psychothérapique est nécessairement prolongé et doit être fait par la même personne.

En second lieu, ce traitement est très délicat. Il faut connaître à fond la maladie et le malade, lui donner la certitude que sa maladie est connue et posséder sur lui un ascendant puissant ; il faut compter avec la perspicacité des malades qui notent sans cesse la moindre supercherie.

Enfin, le directeur ne doit pas changer, le malade y est habitué, lui accorde sa confiance, s'est livré à lui, et une nouvelle adaptation serait très difficile. « Le changement

1. *Ibid.*, p. 286.

2. *Ibid.*, p. 294.

3. *Ibid.*, p. 296.

de direction s'opère presque toujours avec difficulté, et il est l'occasion de bien des rechutes (1). »

« Bien de malades que nous avons connus peuvent théoriquement être guéris, mais il faut se dévouer à eux et les remonter continuellement au moins une fois par jour. De telles séances sont fatigantes, elles ne sont pas toujours intéressantes, et surtout elles sont extrêmement longues. De pareils traitements sont pratiquement impossibles (2). »

De sorte que « le plus souvent le traitement par direction s'interrompt avant la fin de la maladie à cause d'un phénomène important et de pronostic en général assez grave, que l'on peut désigner sous le nom de *l'usure de l'influence*... En même temps que la période d'influence se raccourcit, les modifications mentales, causées par l'influence, sont de plus en plus difficiles à obtenir et deviennent de moins en moins nettes. Le sujet après la séance reste à peu près aussi malade que précédemment » (3).

Ces guérisons ne s'obtiennent que chez des malades où la chute de la tension psychologique est en réalité peu considérable et même « de telles guérisons ne sont pas toutes définitives » (4).

Dans d'autres cas l'influence ne se perd pas, elle reste continue, le malade ne s'aggrave pas, mais il ne guérit pas non plus.

Le professeur Dubois (de Berne), l'apôtre de la direction morale, du traitement par influence, reconnaît lui aussi les limites de sa méthode. « Ayant éliminé les névroses, dont

1. *Ibid.*, III, 430.

2. Pierre Janet, *Névroses et idées fixes*, I, p. 210-212. Les difficultés du traitement par l'influence sont illustrées de la façon la plus frappante par l'anecdote que raconte Jules Falret et que cite Pierre Janet à la suite des lignes que nous venons de reproduire. « Le grand aliéniste de Rouen, Morel, avait entrepris le traitement d'une femme aliénée, par les procédés de magnétisme animal et par l'influence morale. Il réussit merveilleusement et put faire sortir la malade de l'asile, mais il la voyait revenir très fréquemment, et n'était jamais mécontent de ces visites répétées, qui lui permettaient de constater le bon effet de ses soins. Morel vint à mourir et quinze jours après la malade, complètement délirante, dut être de nouveau enfermée dans l'asile, cette fois d'une façon définitive. »

3. Pierre Janet, *Médications psychologiques*, III, 448-449.

4. *Ibid.*, p. 456.

l'origine somatique est probable, je ne conserve dans ce groupe des *psychonévroses*, (dont il fait le traitement) que les affections où prédomine l'influence psychique, celles qui sont plus ou moins justiciables de la psychothérapie ; ce sont : la neurasthénie, l'hystérie, l'hystéro-neurasthénie, les formes légères d'hypochondrie et de mélancolie ; enfin on peut y faire rentrer certains états de déséquilibre plus graves, frisant la vésanie (1). »

Si les affections d'origine somatique sont justiciables du traitement médicamenteux ou physique, si les névroses énumérées ci-dessus sont justiciables de la psychothérapie, de quoi sont justiciables les névroses non énumérées ? En tout cas pas des traitements par influence.

« Est-ce à dire que l'on réussisse toujours, que tous ces névroses guérissent ? Hélas, non. Il y a de malheureux déséquilibrés qui n'ont pas de logique en tête... Il en est dont le capital d'énergie est absolument insuffisant et qui restent dans leur veulerie, alors même qu'ils ont compris et qu'ils n'ont plus rien à objecter. J'en ai vu dont le pessimisme est tel qu'il persiste pendant des années, quoiqu'ils vivent dans des conditions qui pourraient leur assurer le bonheur... Ce retour à l'optimisme est difficile chez les malades dont la vie est réellement troublée... Malheureusement il y a de nombreux déséquilibrés chez lesquels la tare est avant tout morale ; le sens moral leur manque absolument. On voit des jeunes hommes, intelligents du reste, capables de mener à bien leurs études, s'intéressant même à la discussion des problèmes de philosophie, et chez lesquels on constate l'absence de tout sentiment altruiste ; ce sont des natures de criminels. Ils sont tout aussi incurables que ceux chez lesquels l'amoralité s'accompagne de faiblesse intellectuelle et qui présentent des stigmates de dégénérescence. Le médecin reste impuissant devant ces fous moraux dont la conduite crée les situations les plus tragiques (2). »

Nous avons cherché à nous rendre compte de la valeur

1. Dubois, *les Psychonévroses et leur traitement moral*, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 519-521.

respective des différentes méthodes psychothérapiques et avons interrogé pour cela des auteurs compétents, peu suspects de partialité en faveur des méthodes strictement religieuses.

Leurs réponses nous ont montré la valeur fort limitée de ces traitements. Les résultats acquis sont peu nombreux, souvent instables; les conditions d'application sont toujours délicates, parfois extrêmement difficiles de réaliser. Et enfin nous avons vu que ces traitements n'ont jamais été essayés, sauf sur les alcooliques, pour relever, régénérer les sujets que nous avons pris pour type des résultats de l'action religieuse.

« Le tableau des traitements psychothérapiques aujourd'hui en usage ne laisse pas que de paraître assez touffu et même un peu déconcertant » et cela probablement parce que « toutes ces méthodes sans exception mettent en œuvre des éléments thérapeutiques précieux, mais elles pèchent toutes par exclusivisme. La vraie psychothérapie doit être assez compréhensive pour ramasser et concentrer tous les moyens partiels d'influence (1) ».

Le fait que des auteurs fassent relever la psychothérapie religieuse à la fois de la suggestion, de la subconscience, de la liquidation morale, de l'éducation, de l'exitation et de la direction morale, ne montre-t-il pas leur opinion que cette psychothérapie emprunte en réalité des éléments aux diverses méthodes usuelles, et ne fait que réaliser une heureuse synthèse.

Nous ne croyons pas l'objection valable. Le sentiment religieux, amalgame de phénomènes de suggestion, de subconscience, etc..., aurait donc plus de valeur que les divers éléments dont il se compose, pris isolément. Faire la critique, comme nous venons de le faire, de ces derniers reviendrait à dissocier le sentiment religieux en ses éléments constitutifs. Sa valeur serait-elle si grande si ses composants sont eux-mêmes si limités, si faibles. Or, le sentiment religieux se montre plus puissant que les éléments dont on dit qu'il se

1. *Revue des questions scientifiques*, Bruxelles, 1920, p. 444.

compose ; il réalise des guérisons, des relèvements qu'à aucun degré ses soi-disant éléments n'ont réalisé ; n'est-ce pas prouver qu'il contient autre chose que les facteurs analysés.

Si après avoir éliminé les phénomènes naturels qui peuvent l'expliquer — et le font jusqu'à un certain point — il se trouve subsister autre chose, sera-t-il exagéré d'affirmer que le sentiment religieux possède en outre des ressources particulières ?

Les psychothérapeutes reconnaissent les limites de leur science, ils ne sont cependant pas blasés ; ils croient à son efficacité — nous y croyons aussi dans bien des cas — ils croient surtout à son avenir. « Aujourd'hui, écrit Pierre Janet, la psychothérapie n'existe pas, tout au plus, commençons-nous à entrevoir ce qu'elle doit être, ce qu'elle sera un jour (1). »

Nous ne voyons pas sur quoi se fonde cette assurance.

Il n'existe pas, dans ce domaine, des ressources encore inutilisées, et dont on puisse promettre une meilleure mise en valeur.

Les recherches psychologiques ne sont pas — comme dans d'autres branches de la thérapeutique — dirigées vers certains buts précis, leurs succès même ne seraient pas appelés à modifier considérablement les traitements actuels.

Les progrès déjà réalisés ne promettent pas un avenir extraordinairement fécond. D'ailleurs même, en l'envisageant avec optimisme, il ne peut manquer de paraître bien éloigné.

Considérons maintenant la thérapeutique religieuse : nous la voyons jouir d'une antériorité presque deux fois millénaire. Voilà dix-neuf siècles qu'elle a rendu d'éminents services, produit des effets semblables à ceux que nous avons comme exemple.

Alors que la psychothérapie en est encore aux rudiments, le christianisme, lui, a inauguré d'emblée des méthodes définitives ; loin de nécessiter de perpétuels perfectionnements, elles ne se montrent vraiment efficaces que lorsqu'elles sont appliquées dans toute leur simplicité, toute leur rigueur primitives.

1. *Op. cit.*, III, 462.

En face, de cette double constatation, nous nous croyons autorisés à conclure : les limites de la psychothérapie sont fondamentales, définitives, inhérentes à ses principes, à ses procédés même.

La psychothérapie rétablit souvent l'harmonie dans des psychismes troublés, mais elle ne crée pas des personnalités nouvelles, elle ne peut rien là où la volonté a complètement disparu.

Comme le dit Dubois (de Berne) « le but du traitement doit être de rendre au malade *la maîtrise de lui-même* ; le moyen c'est *l'éducation de la volonté* ou plus exactement de la raison » (1). Le Dr Legrain écrit que la seule ordonnance médicale susceptible d'assurer la guérison du buveur est : « un peu de volonté dans beaucoup d'eau ».

Dubois préconise encore « un stoïcisme *dégagé d'égoïsme* (2) ». Mais a-t-il indiqué le procédé qui permettrait d'extirper cet égoïsme inhérent à toute nature humaine ? Toute la question est là.

Ces limites de la psychothérapie expliquent les difficultés et les échecs auxquels se sont heurtés ceux qui ont voulu tenter le traitement de nos malades, que pratiquement la plupart des psychothérapeutes abandonnent ces malades, et que ces derniers ne se confient généralement pas à des médecins.

Justifions cependant par des faits ces deux dernières assertions.

II. — Difficultés spéciales de nos cas

Les divers terrains que présentent l'alcoolique, le fumeur d'opium, le prostitué, le criminel, le cannibal offrent une unité remarquable : ils sont impropres à tout labour, à toutes semailles. Nous nous trouvons en présence d'êtres humains dont la constitution mentale, est en grande partie responsable de leur déchéance. Ce sont des « hérédos » et en

1. Dubois, *op. cit.* p. 29.

2. *Ibid.*, p. 551.

l'absence d'un traitement « spécifique » la thérapeutique se borne à leur endroit à des moyens préventifs ou palliatifs tels que prophylaxie ou réglementation.

La difficulté du traitement moral des *alcooliques* est mise en relief par le Dr Legrain.

« L'influence morale des sociétés de tempérance est inappréciable, ou ne saurait trop encourager l'extention...

« Acceptons puisqu'il le faut la collaboration de l'influence religieuse dans la lutte contre l'alcoolisme, puisqu'elle forme presque l'unique moyen d'action de la plupart des sociétés de tempérance (1).

« Est-il possible de se passer de l'asile ? A coup sûr, mais à deux conditions formelles dont l'une, difficile à réaliser, est la constitution d'un milieu abstinent immédiat, convaincu et persévérant, sous la direction d'un médecin expérimenté, lui-même abstinent ; et dont l'autre est l'incorporation dans un groupement de sauveteurs bénévoles qui se constituent gardes du corps et bons conseillers de l'infirme à guérir (2)... La psychothérapie du buveur est une œuvre méthodique de longue haleine que seule peut comprendre et diriger un praticien qui s'est astreint à l'étude de l'alcoolisme sous ses aspects paramédicaux » (3).

« Un alcoolique guéri, écrit Rogues de Fursac, et guéri depuis vingt ans, voilà là de quoi toucher un aliéniste. Ils sont légion les malheureux que j'ai vus conscients de leur déchéance, jurant et de la meilleure foi du monde, que c'est bien fini, et qu'ils ont bu leur dernière goutte d'alcool.

Hélas ! si quelqu'un venait à moi et me demandait de trouver dans mes souvenirs des alcooliques définitivement guéris, je serais certainement aussi en peine qu'Abraham lorsque le Seigneur lui demanda de trouver dix justes dans Sodome. Ce n'est certes pas que je n'aie vu beaucoup de « convertis, mais je n'en connais guère qui aient persévéré » (4).

1. Dr Legrain, *Dégénérescence sociale et alcoolisme*, p. 238 et 246.

2. Dr Legrain in Sergent, Ribadeau-Dumas, Babonneix, *Traité de pathologie médicale*, t. XXII, p. 329.

3. *Ibid.*, p. 331.

4. Rogues de Fursac, *op. cit.*, p. 27.

Le Dr Brunet, dans une étude sur le traitement des *opiomanes*, n'a pas manqué de signaler les souffrances terribles endurées par eux, pendant les trois ou quatre premiers jours de la cure : « Quand l'heure arrive où le malade avait coutume de fumer, ce sont des pointes d'aiguilles ou des épines qui transpercent les membres... des contractures qui torquent, des fulgurations qui déchirent, des crampes qui broient... Après quelque temps de ce supplice, l'énervement et la surexcitation sont démesurés et s'exaltent. Dans les cas plus heureux, ils se résolvent par une crise de nerfs, de larmes et de plaintes. Sinon, le malade prétend qu'il ne peut résister à ses tourments, il est prêt à se suicider par n'importe quel moyen, il implore à grand cris qu'on en finisse avec lui, et parfois, en proie au délire, à une sorte d'accès de folie aiguë, il veut se détruire ou se porter aux pires extrémités... » (2).

« C'est donc un véritable et douloureux calvaire que l'opiomane devra gravir avant de toucher du doigt sa guérison, s'il parvient à guérir jamais » (3).

Dans les deux tiers des cas courants la guérison est possible, seulement les fumeurs n'ont plus la volonté de les tenter. Les dégénérés ou les nerveux chez qui le poison a l'effet le plus violent et le plus rapide sont aussi des sujets offrant des ressources fort limitées au traitement (4).

Quant au relèvement des *prostituées* et des *criminels*, il présente, lui aussi, des difficultés considérables. La meilleure preuve est qu'il n'a pas été tenté par des psychothérapeutes laïques. Les ouvrages qui rapportent les cures des alcooliques et des fumeurs d'opium montrent les difficultés de la

1. *Op. cit.*, p. 27.

2. Brunet, *op. cit.*, p. 30-31.

3. Millant, *op. cit.*, p. 126.

4. Il serait inexact toutefois de parler de l'ineurabilité absolue des opiomanes. Le Dr Millant cite quelques guérisseurs, notamment à Saïgon, dans la province de Gia Dinh, de Cantho, qui ont obtenu des succès incontestables. Mais tous agissent par la méthode de désintoxication lente. Les cas de désintoxication brusque, analogues à nos trois observations, sont inconnus. De plus on ne nous dit pas si les fumeurs guéris étaient intoxiqués à un degré aussi extrême que les nôtres.

lutte, mais *il n'existe pas d'ouvrage sur l'orthopédie morale des prostituées et des criminels*. Nous ne pouvons donc signaler ces difficultés qui sont inconnues pour la raison simpliste — mais combien éloquente — qu'elles n'ont pas été abordées.

La société prend d'ailleurs son parti de la prostitution et du crime : « La prostitution, vieille comme le monde, engendrée par des causes fatales qui pèsent sur l'humanité, semble bien être un de ces fléaux qui défient la lutte (2). « C'est un mal nécessaire » disent les Pères de l'Eglise (3). « Il faut que jeunesse se passe » disent les éducateurs ; les uns et les autres trompent et dissimulent sous de lâches sophismes leur radicale impuissance, leur inertie.

La preuve la plus éloquente de la difficulté de transformer les *peuplades barbares*, n'est-ce pas que ceux qui l'entreprirent, le firent au péril de leur vie ? Non seulement, ils risquaient d'être mangés, mais il couraient la mort en raison des climats tropicaux, des privations, des souffrances de toute nature.

Une fois arrivé, comment même se faire comprendre ? Le missionnaire doit se rendre maître d'une langue non écrite, dont il faut s'assimiler les sons et découvrir la grammaire, apprendre et comprendre les mots et pénétrer les nuances (4),

1. *Op. cit.*, p. 115.

2. *La Lutte contre la prostitution*, p. 109.

3. Saint Augustin.

4. « I. — S'assimiler les sons est déjà une tâche très ardue, surtout lorsqu'on apprend des langues au vocabulaire très pauvre, uniquement composé de monosyllabes. Ainsi en annamite le mot *phu*, selon l'accentuation et la modulation, peut signifier *portefaix, coolie, femme, ingrat, riche, opulent, gracieux, sorcier, magicien*. La syllabe *ba* peut signifier tour à tour, *dame, favori du prince, ce qu'on a jeté, le fruit dont le jus a été exprimé, trois, un soufflet*, si bien que *ba, bà, bâ, ba*, signifie, convenablement prononcé : Trois dames ont souffleté le favori du prince.

II. — Quant à l'étude des formes grammaticales, voici quelques exemples qui donneront une idée de ses difficultés : A *Banza Manteké*, à soixante lieues de l'embouchure du Congo, vers 1890, le missionnaire Richards se met à l'étude des pluriels et finit par découvrir seize classes de noms avec autant de modes de formation de pluriel, qui n'affectent jamais la fin des mots... Puis il découvrit dans le

se rendre compte de la manière de penser des indigènes, arriver à se placer à leur point de vue.

Mais ces difficultés — pour considérables qu'elles soient — sont en grande partie d'ordre philologique ; elles sont doublées par des obstacles non moins grands, d'ordre psychologique.

Le missionnaire une fois possesseur, tant bien que mal, de l'idiome, il lui est encore extrêmement ardu de s'adapter à l'indigène ; les différences de culture, de race créent entre eux un abîme infranchissable.

Le colon réussit à faire du commerce, il fait appel à des notions de gain, de lucre, qui existent ; le missionnaire lui, ne peut faire appel à aucune notion morale déjà existante. Le

verbe, dix-sept conjuguais et des temps beaucoup plus nombreux que les nôtres.

Ces noms de nombre peuvent être bien embarrassants. En *sechuana* le nombre dix-huit se disait : *Passé mon pied droit et mon pied gauche et ma main plus trois*.

III. — Heureux encore quand on peut trouver le mot. Souvent on ne le trouve pas par la bonne raison qu'il n'existe pas. Une langue parlée par un peuple qui n'a jamais été en communication avec le reste de l'humanité, ne saurait avoir de mots pour désigner des objets inconnus de ceux qui la parlent. Et malgré ces difficultés — bien plus considérables encore que nous ne pouvons le montrer dans ce court paragraphe et les imperfections obligées de telles traductions — quels sont les résultats ?

Un Zoulou, raconte un Américain, me disait un jour : « Les blancs sont bien privilégiés : Ils ont des chemins fer, des télégraphes, des fusils qui se chargent par la culasse, ils sont habiles, ils sont riches, ils sont bien habillés, mais il y a un avantage qui leur manque et que nous avons, nous, c'est de posséder les Evangiles en Zoulou ». Je lui dit : « Notre traduction anglaise est magnifique. Après l'original il n'y a rien de mieux ». Le Zoulou secoua la tête et répondit : « Elle ne peut valoir la nôtre ». Je ne pensai plus à cet entretien jusqu'au jour où un Malais me dit : « Le Malais est la langue la plus éloquente du monde : Regardez notre traduction de la Bible ». Mais ce n'est pas tout. Le Chinois est un des plus affreux langages que l'on puisse imaginer. Je ne le parle pas, mais je donne ici l'opinion d'hommes qui le connaissent fort bien. Or un chrétien chinois déplora un jour, en ma présence, la privation qui résulte pour les Européens du fait qu'ils n'ont pas accès à la Bible chinoise. Ceci m'éclaira encore davantage. Je suis arrivé à la conviction qu'une des choses qui font de l'Ecriture un livre unique, c'est qu'elle peut supporter la traduction en une langue quelconque sans perdre de sa force. » (D. Lortsch, *Histoire de la Bible*, p. 430-466.)

païen est superstitieux, fétichiste, mais il n'est point pour cela religieux; l'idée d'un Dieu personnel, moral, est chez lui extrêmement lointaine, sinon complètement absente.

Si chez eux la volonté est rudimentaire, l'intelligence elle-même ne l'est pas moins. Le fond de pensée qui la compose, se réduit aux idées de colère, de mensonge, de jalousie.

C'est à la lumière de ces circonstances qu'il convient d'examiner les résultats obtenus par les missionnaires.

III. — Nos malades sont pratiquement abandonnés

Ces obstacles, ces échecs, se traduisent d'ailleurs par un fait significatif : ces malades sont abandonnés.

Nous ne croyons pas que nos observations d'alcooliques, de fumeurs d'opium, de prostituées, de criminels, de peuplades barbares entièrement transformées, aient été l'objet d'étude quelconque de la part des neurologues et des psychiatres (1).

Les guérisons religieuses que ces derniers font relever de la suggestion, de la subconscience ou d'autres méthodes sont des faits nettement différents.

Ce sont des affections organiques : cécité, fractures, tumeurs, écrouelles, contractures, paralysies, ulcères ; faits que nous avons volontairement écartés, non que nous en suspicions l'authenticité (2), mais parce qu'il nous était impossible de les contrôler et de les apprécier médicalement.

Ailleurs il s'agit de phénomènes de somnambulisme, d'hallucinations, d'écriture automatique, d'union mystique simple,

1. A part Rogues de Fursac qui a étudié quelques guérisons d'alcooliques par le Réveil du Pays de Galles, ou par l'Armée du Salut.

2. Les plus remarquables des cas auxquels nous faisons allusion sont les miracles opérés sur la tombe du diacre Pâris au cimetière Saint-Médard vers 1736. « Ils nous ont été conservés, dit Pierre Janet, dans un livre de grande valeur, celui de Carré de Montgeron... Dès relations comme celle de la maladie de demoiselle Coirin atteinte d'une paralysie des jambes et d'un ulcère du sein ; de demoiselle Fourcroy et de Marie-Anne Couronneau, présentant des paralysies et des contractures, sont de belles observations médicales et peuvent servir de preuves pour établir la vérité de certaines guérisons miraculeuses. » (*Médications psychologiques*, I, 15-16.)

extatique ou transformante, d'extase, de contemplation, de visions ou plus simplement encore : de vague religiosité en connexion avec des idées ou des images religieuses plus ou moins délirantes.

Nos observations n'appartiennent pas à ces catégories de faits, elles ne contiennent rien de ce mysticisme entièrement subjectif et souvent pathologique. Elles s'y opposent par leur caractère d'objectivité et leur valeur thérapeutique.

Ce serait donc une généralisation toute gratuite qui rendrait nos résultats tributaires de la psychothérapie ordinaire, puisqu'aucune relation entre eux et elle n'a jamais été établie.

C'est à peine si l'on a essayé de traiter les alcooliques par suggestion ou la direction morale : le Dr Dubois refuse, nous l'avons déjà dit, d'admettre les alcooliques dans sa maison de santé, et personne ne contredira aujourd'hui l'opinion, ancienne déjà, mais toujours exacte, du professeur Chauffard, père :

« J'ai vu l'alcoolisme dans ses accidents redoutables ; j'ai tenté et j'ai espéré de le guérir ; j'ai été déçu dans mes tentatives ; dans des espérances qui souvent me paraissaient fondées ; j'ai cherché à pénétrer la nature du mal, à me rendre compte de cette tendance funeste que rien ne pouvait enrayer ; et à ces études, je dois l'avouer, j'ai perdu la meilleure part de ma confiance dans la puissance de l'art.

« Vous le voyez, messieurs, notre rôle médical dans l'alcoolisme est pauvre et triste. C'est à d'autres que nous à fournir le remède à ce mal honteux. Cette tâche incombe à ceux qui façonnent et qui vivifient l'esprit et le cœur des générations actuelles. Ces générations actuelles, il faut les instruire et surtout les moraliser. Sachons-le bien, l'instruction seule demeurera impuissante. On aura beau apprendre à nos populations les funestes effets de l'alcoolisme, que du reste, elles n'ignorent pas, elles ne se laisseront pas moins entraîner à la satisfaction de ces grossières jouissances. Jamais le sentiment de leur intérêt n'a retenu les masses humaines. Pour arrêter les hommes en face de leurs passions il faut les pénétrer d'idées morales, d'idées de devoir et de dévouement, d'abnégation et de sacrifice : que

le médecin et le moraliste marchent de concert à cette œuvre devenue difficile ; pour nous surtout, disons-nous bien qu'en raison même de l'autorité que nous donne notre science, il nous faut plus que d'autres, éviter de causer le moindre ébranlement à l'édifice de la moralité humaine ; disons-nous bien qu'il faut respecter tout ce qui la sert, tout ce qui la propage, tout ce qui l'affermite et l'élève (1). »

Et si l'anti-alcoolisme encore a suscité quelques croisades, où trouvons-nous des psychothérapeutes (2) qui se soient quelque peu dévoués à la cause des fumeurs d'opium, des prostituées, des criminels, des cannibales ?

Où est le psychologue qui ait risqué sa vie pour améliorer le sort d'un être humain ?

Non seulement la science n'opère pas ces guérisons (elle se borne à exposer comment elles se produisent) mais elle n'a jamais inculqué la passion de les guérir. Il est peut-être moins étrange de voir la religion transformer les mœurs qu'inspirer à d'autres l'amour des malfaiteurs, des criminels, de tous les bas-fonds, des déchets et des parias que l'humanité rejette avec mépris de son sein, qu'elle affecte de ne pas voir.

Dieu seul, et ceux qui croient en lui, s'intéressent à cette catégorie d'individus.

« Dieu est le Dieu des humbles, des malheureux, des opprimés, des désespérés, de ceux qui sont réduits à rien ; il est de son essence d'exalter les humbles, de nourrir les affamés, de rendre la vue aux aveugles, de consoler les

1. *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1871, p. 85-87.

2. Nous ne disons pas des philanthropes ; nous reconnaissons leur zèle souvent admirable ; mais encore quels résultats ont-ils obtenus ?

Les asiles pour buveurs ont à leur actif, nous ne l'oublions pas, de nombreuses guérisons, mais ces cas n'infirmant pas notre thèse, car les résultats obtenus le sont à plus grande peine, nécessitent un temps beaucoup plus considérable que par les moyens proprement religieux.

Les cas guéris dans les asiles ne présentent pas des caractères de gravité aussi grands que ceux que nous avons rapportés et qui sont au contraire nombreux dans les œuvres religieuses.

L'élément religieux intervient pour beaucoup dans nombre d'asiles ; il faudrait déterminer la part qui revient à chaque élément.

affligés, de justifier les pécheurs, de ressusciter les morts, de sauver ceux qui sont perdus et n'ont plus d'espérance (1).

B. — Succès obtenus par la psychothérapie religieuse

Nous arrivons à la dernière étape de notre argumentation.

Après avoir établi les difficultés spéciales que présentent nos cas morbides, nous analyserons les résultats obtenus.

« Notre interprétation surnaturelle n'est pas suspendue à des affirmations que d'autres affirmations peuvent détruire » elle possède une base véritablement scientifique, procédant de l'observation et de l'expérience contrôlées.

Les faits qui ont servi de base à notre travail sont des phénomènes concrets, dont la constatation est toute objective. Une méthode strictement expérimentale (2) peut et doit les enregistrer et vérifier leur fréquence, leur universalité, leur stabilité et apprécier leur nature.

1. Luther, *Comment ad Galat.* III. p. 19. « L'armée de Salut attire les individus et elle les arrache à l'alcool, à la prostitution, au jeu, au crime. Ses portes sont ouvertes à tous sans exception. Elle est comme la miséricorde divine. Il n'y en a pas de tombés si bas qu'elle ne s'offre à les aider, pourvu qu'ils aient le moindre désir sincère de se relever. Elle accueille même ceux qui sont déjà hors la société et elle envoie ses officiers les chercher à la grille de la prison, le jour où cette grille s'ouvre pour eux (Rogues de Fursac, *op. cit.*, p. 28).

2. Notons que « cette méthode expérimentale, avant d'appartenir à la science, a appartenu au christianisme vécu. Ouvrez les Evangiles et lisez : vous trouverez partout un appel constant aux faits, à la connaissance immédiate et personnelle, à l'expérience, à la pratique » Le Christ a fait de l'expérimentation la base de sa doctrine et la condition de sa propagation. A ceux qui s'enquièreient de son enseignement, il répond : Celui qui fait la vérité vient à la lumière (Jean, III, 21) ; Si quelqu'un veut faire sa volonté (de Dieu) il connaîtra si ma doctrine est de Dieu (Jean, VII, 17) ; Venez et voyez (Jean, I, 39) ; Quand même vous ne me croiriez pas, croyez ces œuvres afin que vous sachiez et reconnaissiez... (Jean, XI, 36).

I. — Fréquence

Ces faits sont peu fréquents dira-t-on ; on ne peut leur accorder une valeur universelle en raison de leur rareté. Nous ne croyons pas l'objection recevable. « Serait-il scientifique de passer outre et de ne tenir aucun compte d'un fait observable, contrôlable, et qui ne saurait trouver dans sa rareté une raison d'être passé sous silence ? Ce n'est pas à des savants qu'il y aurait lieu de rappeler que la valeur d'un fait ne se mesure pas à sa fréquence. Les naturalistes ne nous ont-ils pas montré qu'un seul petit animal (1) rare et isolé, unique peut-être dans son groupe, pouvait être mis en regard de tout un embranchement, et donner le mot de l'énigme relatif à l'origine de ce dernier ? N'en serait-il pas de même pour le fait chrétien. » (2) Nous contestons d'ailleurs le bien fondé de l'affirmation toute gratuite de la rareté de ces faits.

L'observation impartiale montre que l'expérience religieuse a été réalisée non pas « seulement par quelques individus ou groupe d'individus sélectionnés dans des milieux choisis autour de nous, mais qu'elle peut se retrouver dans l'histoire depuis dix-neuf siècles, et qu'elle peut être poursuivie actuellement dans les milieux humains les plus divers, depuis le sauvage le plus grossier jusqu'au civilisé le plus cultivé. On arrive ainsi à la constatation remarquable que *ce caractère spécifique est indépendant des conditions intellectuelles, sociales, ethniques, anthropologiques*, même les plus diverses, et que, dès lors, il *apparaît comme quelque chose de sui generis*, contrôlé non seulement par l'affirmation et les expériences de milliers et de milliers de chrétiens, mais par la puissance régénératrice dont ils ont été le phénomène (3) ».

Nos exemples sont loin d'être des cas isolés, nous aurions pu les multiplier presque à l'infini.

1. L'amphioxus, par exemple.

2. F. Leenhardt, *Le christianisme et la méthode expérimentale*, p. 17-18.

3. *Ibid.*, p. 19.

Les *bugeurs* relevés par la Société d'abstinence de la Croix-Bleue se montent à 23.124 ; et ce n'est la statistique, en 1913, que d'une seule organisation.

Les *fumeurs d'opium* guéris dans les asiles de Hsi furent très nombreux ; et les rapports, les journaux, que nous avons sous les yeux, des missionnaires en Chine fourmillent de cas semblables.

Quant aux victimes de la *prostitution*, l'Armée du Salut possède en France trois maisons de relèvement : Une à Paris (d'abord à Neuilly, puis à Courbevoie, actuellement à Asnières, 70 Av. Pereire), fondée en 1894, et où passent environ 80 filles tombées par an. Une à Nîmes (Caissargues), fondée en 1887 où passent environ 60 jeunes filles par an. La troisième à Strasbourg, relève de l'organisation française depuis 1918, mais a été fondée antérieurement. Elle reçoit aussi 60 filles par an. Depuis leur fondation ces trois refuges ont donc recueilli au moins 6.000 filles tombées.

Les statistiques officielles indiquent que 35 à 40 o/o des pensionnaires sont « ramenées au bien », suivies et n'ont pas de rechute. Cela fait donc 2.100 jeunes filles au moins arrachées à la prostitution en quelques trente ans, et en France seulement, pays où, avec l'Italie, l'œuvre est le plus ingrat.

Les *criminels* et les malfaiteurs qui se sont amendés, transformés dans leur prison sont nombreux : l'aperçu que nous avons donné de la cure d'âme des prisonniers, par des personnes qualifiées, montre la fécondité qui peut être celle d'un tel ministère.

Quant aux *peuplades barbares*, anthropophages, c'est par milliers, par dizaine de milliers que l'on compterait les individus arrachés à la bestialité, et civilisés dans le sens moral du terme.

Ces chiffres sont impressionnants, et, pourtant combien peu répondent-ils à la réalité ! La régénération morale échappe à l'appréciation numérique. Les missionnaires, les évangélistes ne font pas connaître tous les détails de leur activité. Pour eux il ne s'agit pas de statistique ou de publicité. Ils ne se soucient pas de fixer pour la postérité, l'his-

toire de leurs travaux. Une fois la guérison obtenue, l'essentiel est accompli, peu importe la documentation ! D'autre part, combien de ces cas, sinon la plupart, sont appréciés et relatés d'une façon religieuse et non médicale ; ce qui nous empêche de faire état ici de bien des faits que nous avons cependant rassemblés, et qui sont exactement semblables à ceux que nous avons cités : où l'on peut affirmer que la guérison morale a toujours été suivie de guérison physique.

Et ce n'est pas seulement dans les temps modernes que ces faits abondent. Il serait passionnant de reprendre notre sujet au point de vue bien historique. Les annales du christianisme authentique fourniraient des exemples répétés de guérisons de régénérations.

Que de thaumaturges dont le succès a été éphémère, et dû au seul attrait vainqueur de la nouveauté !

L'action du christianisme est au contraire une action stable, toujours semblable à elle-même, toujours identique dans sa cause et dans ses effets.

L'histoire montre l'exactitude de cette affirmation : « L'Evangile est jeune comme au premier jour, et dans son immortelle espérance, toujours prêt à recommencer. »

II. — Universalité

Les guérisons morales opérées par le sentiment religieux ne se signalent pas seulement par leur fréquence, mais aussi par leur universalité.

Nos faits n'appartiennent pas en propre à telle secte, à telle mentalité. Ils ne sont pas explicables :

1° *Par le tempérament naturellement religieux* des populations ou des individus parmi lesquels ils se sont produits.

Dans certaines de nos conversions, interviennent évidemment des *réminiscences* des textes bibliques, d'un enseignement oublié, qui s'impose à l'attention dans un moment de perplexité ou de désespoir ; l'*ambiance* religieuse à laquelle résiste difficilement l'individu ; mais combien d'autres concernent des individus qui, ainsi que leurs parents, avaient toujours été irrégieux, qui ne peuvent évoquer de pieux

souvenirs, car ils n'ont jamais entendu parler d'aucune religion, qui ne sont en rien suggestionnés par l'ambiance, puisqu'ils vivent précisément dans une ambiance génératrice de nouvelles dégradations : prison, maisons de prostitution, tribus sauvages, etc... Le changement de milieu est un facteur de guérison pour certains de nos malades, mais on ne peut dire que ce facteur soit essentiel. Dans combien d'autres cas l'alcoolique ou la prostituée n'a pas été transporté dans une atmosphère saine ; dans combien de cas l'influence qui s'est exercée, a été celle *d'une seule* personne.

2° *Par une notion de race spéciale* : puisque nous avons conduit nos lecteurs sous toutes les latitudes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ; ou il faudrait faire intervenir l'instinct religieux dans son sens le plus primitif, le plus vague et imprécis, tel qu'il existe en tout homme, sous une forme ou sous une autre, (superstition, agnosticisme, ou autres équivalents). Mais faire appel à une des tendances constitutives de l'esprit humain, ne ferait que reculer le problème sans le résoudre.

La civilisation des milieux autrefois sauvages, où se pratiquaient ouvertement le cannibalisme et les infanticides, n'est certes pas un retour à leur état primitif. La transformation a été définitive et assez profonde pour pénétrer les mœurs. Les règlements, les lois, n'ont été établis que plus tard. C'est la moralité des indigènes qui a fait ces lois et non la vertu des lois qui a changé la mentalité des indigènes.

« On reconnaît la divine origine de l'Évangile à sa puissance d'adaptation universelle. C'est le miroir magique où l'Esquimau comme le Maori, le Patagon comme le Fidjien, le cannibale de la Mélanésie comme l'aborigène de l'Australie, trouvent l'image de ce qu'ils sont et de ce qu'ils peuvent devenir. Destiné à l'homme en tant qu'homme, l'Évangile trouve accueil partout où il peut se faire entendre. Darwin lui-même qui avait cru trouver dans l'indigène de la Terre de Feu l'anneau qui, dans la chaîne des êtres, manquerait encore entre le singe et l'homme, a rendu dans ses écrits ce beau témoignage : « L'enseignement du missionnaire, c'est la baguette magique de l'enchanteur ».

3^o *Par l'influence de l'éducation*, puisque plusieurs de nos exemples se rapportent précisément à des natures brutes et sauvages.

On a aussi invoqué le principe inverse.

Le Dr Legrain, tout en ne croyant pas « à l'influence moralisatrice des religions, croit que ces dernières ne peuvent agir que sur les esprits retardataires, qui n'ont pas encore été conquis au progrès (1) ».

On ne peut cependant pas conclure que ces phénomènes ne sont susceptibles de se produire que dans des natures arriérées et incultes, fermées à toute influence intellectuelle, à toute culture moderne : car les conversions religieuses parmi les intellectuels sont loin d'être des raretés.

Si les *objets* de ces guérisons échappent ainsi à toute systématisation de tempérament, de race, de milieu ou d'éducation, n'est-ce pas aussi le cas des *agents* même de ces guérisons, qui se recrutent dans les milieux les plus différents, qui comprennent à côté d'intellectuels, d'anciens dégénérés ?

Nous avons montré, dans notre critique des moyens psychothérapiques ordinaires, la difficulté de leur mise en œuvre. Ils ne sont pas à la portée de tout le monde, ils nécessitent une formation professionnelle spéciale, et encore les maîtres en la matière reconnaissent-ils eux-mêmes plus d'échecs que de succès.

Comment des hommes dont la formation professionnelle n'est nullement médicale, qui ne sont psychologues, ni de carrière, ni d'occasion, qui ne se sont jamais occupés de questions analogues, dont les études, s'ils en ont fait, ont été théologiques, se révèlent-ils tout à coup psychothérapeutes de talent et de succès ? Bien plus, ce sont souvent d'anciens dégénérés qui travaillent avec tant de réussite (2).

Auraient-ils réalisé cette extraordinaire synthèse de tous les traitements psychologiques et cela à leur insu ? S'il en

1. Dr Legrain, *Dégénérescence sociale et alcoolisme*, p. 246.

2. Ce qui ne veut nullement dire que nous établissons un rapport de cause à effet entre l'ancienne débilité mentale des agents, et les résultats qu'ils obtiennent.

était ainsi, il faudrait admettre le don de science infuse et les en mettre au bénéfice, ce serait expliquer le miracle par le miracle.

Il est fréquent d'entendre dire : ces dons, ces talents de guérisseurs sont l'apanage des Anglo-Saxons. Sans doute nombre de nos faits leur sont dûs ; mais nous avons consigné assez d'exemples originaires de France, de Finlande et d'une foule d'autres pays pour qu'il soit établi que la puissance de l'Evangile n'est pas le monopole des Anglo-Saxons : les Latins et les Slaves peuvent la posséder au même degré.

III. — Stabilité

Insistons sur la stabilité des résultats.

« D'après Bechterew, Lloyd Tuckey, Reymond et Bérillon, un alcoolique ne peut être considéré comme guéri qu'après être resté un et même deux ans dans son milieu habituel, complètement guéri » (1).

Le Dr Legrain écrit : « La durée de la cure est indéfinie, puisque son maintien se réclame d'une prophylaxie nécessaire, elle-même indéfinie » (2).

« Un alcoolique, écrit Rogues de Fursac, et guéri depuis vingt-ans, voilà de quoi toucher un aliéniste... Ce n'est certes pas que je n'aie vu beaucoup de « convertis », mais je n'en connais guère qui aient persévéré » (3).

Notre étude psychologique des alcooliques, opiomanes, prostituées, criminels, sauvages, nous permet d'appliquer à tous ces sujets les citations précédentes relatives aux alcooliques et d'exiger comme critère de la guérison une sobriété prolongée.

Eh bien, nos guérisons *d'alcooliques* datent de 25, de 34 ans. En 1913 (dernière année pour laquelle il existe des chiffres complets) les sociétés d'abstinence de la Croix-Blue comptaient 23.124 buveurs relevés, dont 3.914 depuis

1. Feuillade, *Alcoolisme et Psychothérapie*, p. 2.

2. Dr Legrain, *Sergent* 329.

3. Rogues de Fursac, *op. cit.*, p. 27.

plus de cinq ans, et 2.970 depuis plus de dix ans, sans aucune rechute.

Les *fumeurs d'opium* guéris le sont restés jusqu'à leur mort, c'est-à-dire seize et quatorze ans, et il en est de même pour les nombreux cas que peuvent suivre les missionnaires.

Les *prostituées* dont nous avons rapporté l'histoire sont suivies depuis leur guérison. Certaines depuis vingt-huit, vingt-sept ans, n'ont pas eu de nouvelles chutes. Les refuges où elles sont reçues, les suivent le plus possible. Beaucoup y reviennent tous les quinze jours passer une après-midi de dimanche. Celles qui se marient amènent parfois avec elles leurs bébés. Elles ne sont donc pas perdues de vue et il est avéré que le relèvement est définitif.

« La plupart des hommes dont j'ai raconté la vie, écrit l'auteur auquel nous avons emprunté quelques observations de *criminels*, persistent depuis des années dans la nouvelle voie qu'ils se sont choisie, il n'en est pas un dont la conversion soit récente » (1).

Qui contestera la stabilité du relèvement de Koponen (voir page 44) l'évadé de Sibérie qui, pour obéir à sa conscience régénérée se constitua à nouveau prisonnier et refit la route de l'enfer auquel il se croyait échappé ?

Et enfin nous pouvons ajouter que la civilisation des *peuplades barbares* de la Polynésie, de Sierra-Leone, de la Nouvelle-Zélande, des îles Fidji, ne date pas d'hier. Ces conquêtes morales sont presque toutes au moins centenaires. Depuis, ces tribus ne sont jamais retombées dans la barbarie et le fétichisme. Elles ont constitué des Etats « où règnent l'ordre, la bienséance et la paix. » Cette transformation a passé dans les mœurs. Pourrait-on mieux constater la stabilité des résultats acquis sur la première génération ?

IV. — Nature

Après avoir précisé les caractères objectifs des résultats obtenus par le sentiment religieux, il nous faut examiner leur

1. Harold Begbie, *op. cit.*, p. 323.

valeur intrinsèque, leur essence même. C'est là en réalité le point le plus important de notre étude.

Nos observations ne sont pas de petites histoires destinées à l'édification des croyants, à fortifier leur foi, à soutenir leur zèle et leur générosité pour les œuvres qui la sollicitent. Ce sont des observations de malades rendus à la santé, et quels malades ! P. Janet écrit : « il n'est rien de plus difficile que de guérir un névropathe » mais s'il avait essayé de relever des alcooliques, des fumeurs d'opium, des prostituées, des criminels, d'éduquer des anthropophages, que n'eût-il pas dit ?

Nous sommes fondés à répéter que nos observations sont des documents biologiques de premier ordre. Elles montrent des êtres divisés, consciemment mauvais, inférieurs et malheureux, devenus des êtres pacifiés, consciemment bons, supérieurs et heureux.

Elles dépeignent des combats, bien plus, des victoires contre un état natif de colère, de débauche, de sensualité, de crime, de férocité.

Elles montrent le rétablissement d'un équilibre psychique définitif par la formation de synthèses mentales nouvelles et fortes, par la création de nouvelles personnalités là où les éléments même de la personnalité font défaut, et cela dans les circonstances où échoue la psychothérapie ordinaire.

« Le christianisme apparaît comme le véhicule historique d'une puissance de rénovation. Il s'agit d'hommes qui, égoïstes, ont manifestement cessé de l'être : qui, débauchés, ont remporté la victoire sur eux-mêmes, dans la force même de l'âge des passions ; qui, buveurs, sont devenus tempérants ; qui, colères et vindicatifs, ont trouvé la force de pardonner sans fierté et sans dédain les plus graves offenses ; qui, menteurs, sont devenus respectueux de la vérité, même au prix des plus grands préjudices ; qui, tourmentés dans leur conscience et aspirant vainement à une vie plus noble, ont trouvé avec la force de s'y élever et de s'y maintenir, l'apaisement qu'ils s'épuisaient à chercher ailleurs... De ces hommes, il y en a encore sous toutes les latitudes, à tous les degrés de culture et de civilisation, dans toutes les races ; ils

sont là, les témoins d'un phénomène, à côté duquel la foule passe, mais que ceux qui sont esclaves de la méthode expérimentale ne peuvent pas laisser de côté et encore moins nier sous prétexte qu'il les gêne !... la vie chrétienne vécue est la preuve de la valeur spécifique du Christianisme, le miracle de la nouvelle naissance étant pour nos contemporains, la seule démonstration certaine de la divinité de l'Evangile ! (1) »

Des fonctions vitales ont été rétablies, fonctions psychiques, psychologiques, intellectuelles, affectives et spirituelles ; et par surcroît, organiques et physiologiques. Les individus relevés de leur tare, de leur déchéance, ont non seulement « retrouvé leur vie » mais encore l'ont conservée et lui ont fait produire le maximum.

L'œuvre thérapeutique du sentiment religieux est donc de première importance.

Elle permet, et dans bien des cas elle permet seule, le retour aux lois fondamentales et universelles de la vie et leur accomplissement ; il n'est donc pas exagéré de croire qu'elle procède d'une façon particulièrement immédiate de la puissance même de la vie, qu'elle rejoint de plus près qu'aucune autre action, les premières et impénétrables causalités.

L'ensemble de ces faits et les considérations qu'ils nous ont paru logiquement comporter nous mènent à l'extrême limite du terrain purement scientifique. Notre but n'est pas d'entrer maintenant dans des discussions théologiques, de dissenter sur les puissances surnaturelles ; nous voulions seulement montrer pourquoi nous y croyons et que selon le mot du professeur Grasset : « La croyance à la Providence et à la prière n'a rien de contradictoire avec toutes les sciences les plus positives (2). »

Nous allons plus loin, nous appuyant sur les faits, sur leur valeur et sur leur nature, nous déclarons : « Cette croyance repose sur une base scientifique ; le Christianisme n'a rien à craindre des méthodes humaines les meilleures et les plus perfectionnées. »

1. F. Leenhardt, *op. cit.*, p. 28-29.

2. Grasset, *les Limites de la biologie*, p. 163.

CHAPITRE VII

CLASSIFICATION DES PRINCIPALES VARIÉTÉS DE SENTIMENT RELIGIEUX D'APRÈS LEURS EFFETS THÉRAPEUTIQUES

A. — Recherche d'une définition

La variété de sentiment religieux capable
d'effets thérapeutiques

« Les recherches sur la cause première, disait Pasteur à Nisard, ne sont pas du domaine de la science. Elle ne connaît que ce qu'elle peut démontrer : des faits, des causes secondes, des phénomènes » (1).

Nous avons cherché, jusqu'à présent, si une cause première était en jeu dans les phénomènes que nous avons rapportés. Pour aller jusqu'au terme de notre étude, il nous faut encore montrer que cette cause première n'est pas une abstraction.

La définition la plus concrète du sentiment religieux mis en œuvre dans nos guérisons sera donnée par l'ensemble des caractères essentiels que revêt ce sentiment, là où il montre une efficacité thérapeutique. Éliminons donc d'abord ses variétés nuisibles ou inutiles.

B. — Les religions nuisibles

Ce sont celles dont les pratiques sont malfaisantes au premier chef, qui ne se posent même pas la question de la guérison physique et encore moins morale, et deviennent nuisibles dès qu'elles l'abordent.

Telles sont les religions primitives, où prédominent les

1. René Valléry-Radot, *Vie de Pasteur*, 22^e édit., p. 136.

conceptions naturistes, animistes ou fétichistes, qui ne sont inspiratrices d'aucune morale.

Ces religions prétendent emprunter leur puissance et leurs moyens d'action aux êtres du monde invisible, aux mânes et aux esprits ; et cela, non en les priant, mais en les forçant à se mettre à leur service par des pratiques mystérieuses et généralement abominables. Plusieurs comportent le meurtre d'un proche parent, d'une épouse, d'un fils, d'une fille...

Sorciers et sorcières sont les ministres de ce culte. Manifestations extraordinaires, apparitions mystérieuses, changements en bêtes, processions, empoisonnements, meurtres rituels, envoûtements, anthropophagie, voilà les pratiques de cette vieille sorcellerie.

Ces religions ne peuvent évidemment prétendre à aucune valeur thérapeutique, et de fait, elles n'y ont jamais prétendu.

C. — Religions indifférentes

Il est des religions à saines préoccupations physiques et morales dont la valeur médicale ne peut être contestée.

Tels sont le mahométisme et le bouddhisme, et certaines formes de Christianisme.

I. — Mahométisme

Si les préceptes d'hygiène du Coran sont nombreux et excellents, sa morale, par contre, nous semble inférieure. N'ayant en vue que les guérisons morales, nous n'étudierons la religion de Mahomet que sous cet angle.

La corruption de la morale islamique apparaît dans les encouragements donnés au divorce, à la polygamie, aux pires formes de l'esclavage et aux guerres religieuses.

Mahomet réduit à quatre le nombre des épouses légitimes, et permet au musulman de divorcer à volonté. Le mari peut punir toute infidélité, prouvée par quatre témoins, en

faisant mourir de faim son épouse, tandis que la femme n'a aucun recours légal contre son mari.

La doctrine des guerres saintes donna à l'Islamisme, plus que toute autre doctrine, son caractère particulier de fanatisme intolérant.

La guerre sainte ne peut être excusée sous prétexte de zèle et de dévouement religieux, car la même récompense sera échue à celui qui sera mort dans une bataille, d'un chagrin d'amour ou d'un mal de mer.

D'autre part, cette guerre sainte fut un obstacle à l'esprit intérieur de la religion, la cause de l'intolérance et de l'arrogance des fidèles, qui leur faisait regarder tous les autres hommes comme leurs ennemis et considérer leurs propres méfaits, dictés par la haine, comme des actes sublimes de religion et de vertu.

L'Islam n'interdit pas l'assouvissement des passions les plus basses, et il se prétend être la révélation parfaite, il se donne comme absolument supérieur à toutes les autres religions, et cette prétention a engendré chez ses adeptes l'orgueil, la stagnation et l'intolérance (1).

De plus Mahomet a enseigné une prédestination qui, au point de vue médical, conduit à un fatalisme nihiliste. « Si un malade est destiné à guérir, il guérira sans aucune médecine. » Toute thérapeutique est dès lors inutile, dangereuse, ou coupable. Ce rapide exposé des principes moraux de l'Islam explique qu'on ne peut chercher dans son domaine des guérisons qui sont conditionnées par les notions morales les plus élevées, les plus pures, les plus désintéressées.

II. — Boudhisme

Dans le *boudhisme*, le médecin n'est plus un sorcier et le devoir médical revêt une forme élevée.

La médecine boudhique montre une solidarité étroite entre la médecine du corps et celle de l'âme, l'une et l'autre

1. J. Huby Christus, *Manuel d'Histoire des religions*, p. 809.]

se fondent, se pénétrant, s'empruntant l'une à l'autre des comparaisons, des procédés (1).

Retenons seuls ici les effets moraux de cette thérapeutique. Le code boudhique se résume en ces cinq défenses pratiques : ne rien tuer de vivant, ne toucher à rien de ce qui appartient à autrui, ne pas toucher à la femme d'un autre, ne pas dire de mensonges, ne pas boire de boissons toxiques (2).

Le bouddhisme insiste sur l'esprit de pardon, l'absence d'inimitié et de paroles calomnieuses et sur l'extinction des pensées et des désirs impurs.

La morale boudhique ne comporte pas que des négations.

Elle proclame, par exemple, cette devise d'une incomparable portée positive : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on fasse pour toi. »

On a même parlé de la « charité boudhique ». Les textes, en effet, connaissent l'altruisme : « Il faut aimer tous les êtres comme une mère aime ses enfants » (3).

« D'après quelques-uns, par exemple d'après Pischel, la compassion pour l'universelle douleur et l'amour du prochain seraient les pensées maîtresses du bouddhisme et comme sa raison d'être. Cette opinion, ainsi que l'a démontré récemment M. Oldenberg est erronée. Dans son principe essentiel, le bouddhisme n'est rien moins que charitable. Une doctrine qui repose sur le principe de l'acte irréversible, et qui s'assigne pour but l'ataraxie du nirvâna, ne peut avoir d'autre morale que celle de l'égoïsme » (4).

Pour Boudha la délivrance de toutes les misères humaines n'est atteinte que par l'anéantissement de tout désir, le désir étant la vraie source de toutes les calamités.

La perfection de Boudha est l'extinction des traits les plus caractéristiques de la nature humaine. La fin à atteindre, c'est de renoncer aux plus hautes possibilités de l'homme et de descendre au calme sans passion d'une existence pure.

1. Liacre de Saint-Firmin, *Médecine et Légendes Boudhiques*. Thèse de Paris 1916, p. 18-19.

2. Henry Robert Reynolds. *Buddhism*-Londres, 1887.

3. J. Huby, *op. cit.*, p. 425.

4. *Ibid.*, p. 423.

ment végétative. Boudha a détourné ses yeux des soucis de la vie. Il a voulu que les hommes s'évadent de l'existence par une sorte d'entraînement intellectuel. Le bouddhisme ne peut rien pour l'ignorant et pour l'enfant, il ne promet l'espérance et la délivrance qu'au sage et au fort, et encore au prix des plus grandes subtilités métaphysiques.

Aussi la beauté de la morale bouddhique nous paraît-elle bien théorique, et si elle dépasse en élévation les autres religions antiques, si elle fait, en bien des points, pressentir le Christianisme, elle ne s'en est pas moins montrée incapable de réaliser aucune des cures thérapeutiques analogues à celles de nos premiers chapitres. Le bouddhisme, religion de la Chine, a-t-il relevé un seul fumeur d'opium ? (1)

Là où l'islamisme et le bouddhisme ne se sont pas montrés dangereux, ils n'ont cependant rien fait pour améliorer le sort de l'humanité, et des malades en particulier, ils n'ont jamais créé de nouvelles personnalités.

III. — Pseudo-Christianismes

Il nous reste à étudier le Christianisme. Nous l'avons d'ailleurs déjà commencé en lui empruntant toutes nos observations. Nous avons vu que partout où l'Evangile a porté ses fruits, il y a pitié pour le pauvre, compassion et soulagement

1. « Voici encore la Grèce, fière de sa religion, religion de la beauté, de la sagesse et de la science ; voici Rome, fière de ses vertus viriles, de son courage martial, de ses lois modèles, de son Etat idéal. Eh bien ! les mœurs raffinées et la culture des Athéniens, même au siècle de Périclès ; la grande politique et le courage héroïque des Romains au siècle d'Auguste, ont-ils réussi à relever le niveau moral d'une société dégradée et dépravée ? Ces « religions » ont-elles mis fin aux combats de gladiateurs, aux cruautés de l'arène, aux guerres de conquête ? Ont-elles empêché qu'on se débarrassât, pour les faire mourir, d'esclaves usés, et même de vieux parents, ou qu'on sacrifiât sur les autels, au nom de la religion, la pudeur des jeunes filles ? Athènes et Rome ont-elles bâti des hôpitaux ou des asiles pour les sourds-muets, les aveugles, les estropiés, les incurables ? Que Boudha la « lumière de l'Asie » que Brahma le « sauveur de l'Inde » que Mahomet « le prophète de l'Islam » nous disent s'ils ont rendu impossibles le meurtre des innocents, le bûcher des cérémonies funèbres, la torture par le feu, le char de Jaggernaut, le balancement au crochet, le lit de clous, la caste, le mariage des enfants, le culte de la vache, le piétinement de la femme ».

pour la souffrance. On n'y bâtit pas seulement des écoles et des universités, mais de vastes asiles où la maladie et le malheur trouvent un refuge et des soins. Là où l'homme était devenu l'adorateur des animaux et l'esclave de ses appétits, la conscience a pu affirmer sa suprématie et l'homme retrouver sa volonté perdue, sinon détruite.

Mais précisons ce que nous entendons par *Christianisme*. Car même en admettant la réalité de nos faits, leur nombre est cependant dérisoire par rapport à celui des malades et à celui des organisations appelées chrétiennes.

Mais un grand nombre de ces dernières ne sont ni chrétiennes ni même religieuses. On ne saurait rendre le Christianisme responsable de la carence de ses contrefaçons, qui sont elles aussi indifférentes au point de vue thérapeutique.

Au premier rang de ces pseudo-Christianismes se place le Scientisme. Ecole qui a envahi les Etats-Unis et a débordé en Europe sous les noms divers de : *Mind Cure*, *Faith Cure*, et surtout de *Science chrétienne*.

D'après cette école, « rien n'est réel et éternel et rien n'est esprit que Dieu et son idée; le mal n'a pas de réalité, il n'est ni une personne ni une place ni une chose... » (1). « Dieu est tout en tout, Dieu est bon, le bon est esprit. Dieu esprit est en tout, la matière n'est nulle part, et Mme Eddy ajoute finement que ces propositions fondamentales peuvent être lues à l'envers sans inconvénients; elles gardent le même sens: « cela prouve mathématiquement leur exact rapport avec la vérité » (2).

« La mort n'existe pas, et les maladies n'existent en aucune façon, le corps et ses organes n'ont rien à faire avec la vie : « Un homme pourrait aussi bien vivre sans ses poumons s'il pensait qu'il le peut; Dieu est bien plus pour l'homme que ses poumons... Peut-on admettre qu'un dyseptique soit créé à l'image de Dieu... Dieu n'a jamais créé un dyseptique, c'est la peur, l'hygiène, la physiologie et la physique qui en ont fait contrairement aux commandements de Dieu » (3)...

1. Mrs Eddy, *Sciences and Health*, 176^e édition, page 71.

2. P. Janet, *Médications psychologiques*, I, 59.

3. Mrs Eddy, *op. cit.*, page 222.

Dans ces conditions, la thérapeutique se simplifie énormément. La conduite du médecin est uniforme, la thérapeutique consiste à supprimer tous les traitements médicaux et chirurgicaux, toutes les préoccupations morales et surtout : supprimer la peur. La peur de la maladie est l'essentiel de la « Christian Science » « Le médecin doit supprimer la peur de la maladie ainsi que la croyance en sa réalité et en sa fatalité, croyance qui fait plus de mal que n'importe quel accident » (1).

Cette doctrine, qui prend le nom de chrétienne et se présente avec des apparences religieuses est un système panthéiste. Elle n'est même pas une religion. On ne trouve rien dans ses écrits qui fasse penser à la crainte, à l'amour, à l'adoration d'une puissance surhumaine; il n'y a pas trace d'un sentiment de mystère ni d'affection véritable pour la pauvre humanité. « C'est bien la seule église, remarque Mark Twain, qui reçoit des millions de dollars par jour et qui n'a pas une charité à supporter, car jamais elle n'a donné un centime à qui que ce soit (2) ». Malgré quelques formules, un décor religieux, on se trouve en présence d'un système de philosophie idéaliste. L'essentiel de sa doctrine thérapeutique est l'optimisme, la confiance en soi et dans l'univers. « Les initiateurs de la nouvelle foi, dit W. James, ont eu l'intuition profonde de la puissance des attitudes optimistes de l'âme pour nous sauver de tous les maux. Ils croyaient ardemment à l'efficacité du courage, de l'espérance, de la confiance, ils méprisaient la crainte, la défiance de soi... l'inquiétude malative, le pessimisme rend fainéant et l'optimisme rend fort » (3).

Il n'entre pas dans notre plan de discuter la valeur, réelle d'ailleurs en bien des cas, de ce traitement. Il nous suffit de constater qu'il n'est pas une méthode religieuse et qu'il n'en a produit aucun des résultats ordinaires. La même critique pourrait s'appliquer à un grand nombre de sectes et de doctrines que nous n'avons pas le temps d'examiner ici.

1. *Ibid.*, p. 198.

2. Mark Twain, *Christian Science*.

3. William James, *L'expérience religieuse*, p. 81 et 91.

Les institutions appelées injustement chrétiennes étant écartées, il en reste un nombre considérable auxquelles on ne peut faire les mêmes critiques qu'au scientisme, mais qui ne sont, pas plus que lui, génératrices de transformations morales, qui sont encore indifférentes au point de vue thérapeutique.

Le contrôle, l'observation des résultats concrets des transformations morales, est déjà difficile sur un individu donné, mais il devient contradictoire et incertain quand on considère l'ensemble des chrétiens... l'Histoire ne nous montre-t-elle pas le Christianisme couvrant toutes les morales, tous les crimes, tous les esclavages et toutes les guerres ? Cela est parfaitement vrai, le Christianisme n'apparaît comme une puissance de rénovation morale que chez un petit nombre de ceux qui portent le nom de chrétiens (1).

D. — Religion utile

Indiquons les caractères essentiels de la forme de Christianisme qui seule est un agent de transformation morale.

Ces caractères peuvent se ramener à deux principaux :

I. — Le sentiment religieux ne compte des succès thérapeutiques que là où il revêt un caractère personnel.

Nos guérisons appartiennent à l'Armée du Salut, aux pionniers missionnaires et évangélistes ; nous n'en avons point trouvées dont puissent se réclamer les églises proprement dites, ni ceux qu'on appelle des « gens d'Eglise, chez lesquels, le plus souvent, la conscience est faussée par une confusion qui s'établit très facilement entre les intérêts de la morale et ceux de leur clocher » (2). Nos relèvements ont été opérés par une religion essentiellement individuelle ; elle trouve d'ailleurs sa place dans des cadres collectifs et sociaux, dont on ne saurait contester l'importance, mais elle est « quelque chose de plus fondamental que les systèmes théo-

1. F. Leenhardt, *le Christianisme et la méthode expérimentale*, p. 13.

2. *Ibid.*, p. 23.

logiques et que les institutions ecclésiastiques. Les églises, une fois établies, continuent à vivre grâce à la tradition ; mais à l'origine tout fondateur d'église doit son autorité à la communion directe qu'il entretient avec son Dieu... Cette communion directe est la racine de toute religion (1) ».

En fait, nous ne trouvons de cas de guérison, de relèvement, qu'à l'actif des milieux réalisant le plus possible le type de l'église chrétienne primitive, et de ceux qui furent des apôtres et non des hommes d'église et de tradition. Qu'est-ce que cette « Armée du Salut » qui nous a si souvent occupés ? C'est, comme son nom l'indique, une organisation à type militaire, dont le but est la délivrance et la préservation morale de tous les individus et surtout des plus pervers. Elle utilise des moyens toujours très simples : la musique, le chant, elle frappe par ses uniformes ; ce sont là des contingences, car elle travaille avec la plus sérieuse, la plus infatigable énergie ; elle entreprend les besognes qui répugnent à la plupart des autres institutions chrétiennes, et cela avec des succès nombreux et durables, inconnus précisément de ces dernières. On peut critiquer son organisation, ses procédés parfois bruyants et enfantins — en réalité ils sont d'une profonde psychologie — ses victoires réfutent toutes les critiques. « Elle constitue une communauté dont les membres sympathisent naturellement et vibrent à l'unisson. Les malheureux peuvent s'y réfugier loin des misères et des injustices et goûter les satisfactions morales que la société impitoyable leur refuse au dehors (2). » Et ceux qui ne viennent pas à elle, elle va les chercher... et dans les pires bas-fonds. On peut lui appliquer ces mots de Renan sur l'Eglise primitive : « La petite Eglise chrétienne dut sembler un paradis. Cette famille de frères, simples et unis, attira de toutes parts des affiliés. » (3) Les mêmes appréciations s'appliquent aux sociétés d'abstinence. Les réunions y sont d'une étonnante liberté. Et quant aux missionnaires, véritables pionniers, en Europe ou dans les contrées sauvages, ils ne s'en vont pas

1. William James, *op. cit.*, p. 27.

2. Rogues de Fursac, *op. cit.*, p. 30.

3. Cité *ibid.*, p. 30.

comme fonctionnaires attirés d'une religion officielle, mais poussés par leurs convictions intimes, hantés par le sort de tous les misérables et poussés par la certitude de leur apporter la délivrance. Cette foi personnelle, vivante, féconde est aux antipodes des habitudes des églises « établies. »

« Supposez des catholiques (1) sincères et pratiquants. Conduisez-les à vêpres et asseyez-les sur une chaise, un paroissien à la main. Ils écouteront respectueusement le latin chanté par les prêtres, mais ils n'y comprendront rien !... Voici le prédicateur qui monte en chaire. C'est un homme savant et académique. Il parle de la pauvreté en termes éloquents. Il montre qu'elle est l'épouse du Christ, la Reine du ciel, l'apanage des élus du Seigneur, que sais-je encore ?

« Pauvre Jack, il ne peut suivre cette rhétorique, les phrases sonores frappent son oreille, et passent sans éveiller aucune idée dans son cerveau. Quant à Lisy elle méditera, mais à sa façon. Elle prendra pour sujet les chapeaux et les robes des élégantes dames qui sont là devant elle, et la conséquence pratique qu'elle tirera de sa méditation, c'est qu'il doit être bien agréable de pouvoir se payer de belles choses comme ça. L'office terminé, Jack et Lisy rentreront chez eux peut-être avec le sentiment du devoir accompli, mais engourdis, fatigués et aussi isolés qu'avant » (2).

L'histoire est typique ; que ceux qui n'y verraient qu'une fiction lisent maintenant ceci. Il s'agit du criminel dont nous avons rapporté l'histoire page 40 :

« Pas une seule fois — et tous les prisonniers que j'ai vu confirment ces dires — pas une seule fois l'aumônier (3) ne vint le voir dans sa cellule pour éveiller son meilleur moi... Je lui ai demandé ce qu'il pensait des services à l'église, il m'a dit qu'il les considérait comme une occasion de causer, que les mots des prières (4) semblaient être une amère rail-

1. L'auteur aurait aussi bien pu dire : des protestants sans risquer de se tromper beaucoup.

2. *Ibid.*, p. 31-32.

3. Nous ne saurions cependant généraliser. Il y a aumônier et aumônier. Nous en connaissons personnellement qui sont de véritables apôtres.

4. Il s'agissait très probablement de prières liturgiques.

lerie, qu'il aimait à chanter les cantiques, qu'il ne comprenait rien aux sermons. Lorsqu'avant de sortir de prison il allait faire à l'aumônier la visite réglementaire, celui-ci lui adressait toujours la même phrase (que d'autres citent aussi) : « Eh bien ! je suppose que nous nous reverrons ici dans un ou deux mois ». Une fois il se retourna vers l'aumônier et dit : « Oui, et ce ne sera pas de votre faute si je n'y reviens pas pour toute ma vie » (1).

« Une seule fois D... eut avec un aumônier une conversation particulière. Etant sur le point de terminer un de ses nombreux séjours en prison, il fut trouver l'aumônier qui n'avait pas demandé à le voir, et le pria de lui faire obtenir l'équipement que la « Société d'assistance aux prisonniers » donne aux détenus libérés. L'aumônier le regarda, secoua la tête et répondit : « Ce n'est pas la peine, vous serez de nouveau ici dans quinze jours. »

« Comme le criminel dont nous avons déjà parlé, D..., sentit son sang bouillir, mais il se contint : « C'est un bon moyen de vous donner du cœur pour la route », dit-il en riant. S'il représentant de la religion avait pu le comprendre, il aurait senti que ce rire était sa propre condamnation...

« Je ne crois pas qu'aucun homme de bon sens puisse croire un représentant officiel de la religion capable d'accomplir la régénération des prisonniers, tandis qu'il est vraisemblable de penser que des missions, conduites par des hommes qui auraient connu la souffrance et le repentir, pourraient, même dans une prison, faire de la religion un vivant et agissant régénérateur des âmes » (2).

Il n'y a nulle exagération dans ces lignes.

Le Christianisme ne s'est montré puissant que lorsqu'il a été présenté d'une façon simple, populaire, vivante, comme une réalité immédiate qu'il faut saisir, dont il faut vivre. Les liturgies auxquelles on s'habitue et qui ne frappent ni le cœur ni même l'oreille, les dissertations philosophiques, les cérémonies pompeuses et vaines, n'ont jamais reconstitué une personnalité.

1. Harold Begbie, *op. cit.*, p. 146.

2. *Ibid.*, p. 183-184.

Dans les milieux où les actes et l'esprit sacramentels ont la priorité, nulle thérapeutique morale ne peut trouver place.

D'ailleurs l'Histoire montre que c'est en dehors des cadres ecclésiastiques que les grands réveils, les grandes conquêtes s'accomplissent ; l'Histoire justifie cette appréciation sévère, mais souvent juste, du professeur Dubois : « Il semble au premier abord qu'une morale avec sanctions et obligations, telle qu'elle résulte de l'idée religieuse, doit s'imposer plus facilement, plus rapidement et exercer sur les masses une influence éducative plus puissante.

« Depuis tantôt deux mille ans l'expérience est faite et le résultat n'est pas encourageant. Sans doute la morale du Christ reste la plus pure, la plus élevée..., mais elle n'a eu dans le monde qu'un succès d'estime, et l'Eglise, loin de contribuer à la répandre, n'a réussi qu'à maintenir une mentalité pathologique où domine la tendance naturelle à la superstition et au fanatisme (1) ».

II. — Le sentiment religieux ne compte des succès thérapeutiques que là où il revêt un caractère surnaturel

Cette condition paraît évidente, qui veut la fin veut les moyens. Comme le dit Brunetière : « il n'y a pas plus en bon français de morale sans obligation ni sanction qu'il n'y a de religion sans surnaturel ; ce ne sont pas seulement des notions connexes, ce sont des expressions synonymes ». (2)

C'est aussi l'avis d'un penseur d'un autre bord : « La force de l'Evangile est de se montrer tel qu'il est, et tout ce qui le manifestera plus pleinement le rendra plus puissant ; et plus il se montrera humain, plus il sera humain, il n'a cessé d'être humain, c'est-à-dire harmonique à l'humanité, que quand l'homme, le dépouillant de sa couronne de miracles et de son voile de mystères, a prétendu le faire descendre jusqu'à lui ». (3)

Or ils sont nombreux ceux qui, représentants du Christia-

1. Dubois, *op. cit.*, p. 61-62.

2. Brunetière, *la Moralité de la doctrine évolutive*, p. 7.

3. A. Vinet, *Homilétique*. Paris, 1853, p. 956-597.

nisme, cherchent à en extirper tout ce qui dépasse la raison humaine, à l'évider de ce qui en constitue l'essence même.

D'autre part, le Christianisme se présente comme un ensemble de faits historiques ; dans de nombreux milieux théologiques ces faits sont ou niés, ou interprétés d'une façon absolument opposée aux documents originaux.

Ces deux constatations ne doivent-elles pas nous amener à suspecter l'authenticité de bien des conceptions du Christianisme qui, d'une part, ne portent le nom de chrétiennes que grâce à une frauduleuse et équivoque démarcation, et, d'autre part, ne produisent pas ces fruits qui, seuls, sont la marque et le critère de l'Évangile.

C'est une expérimentation objective et impartiale qui montre le sentiment religieux, tel que nous l'avons circonscrit, posséder seul une efficacité thérapeutique inconstable et profonde.

Que l'on renverse les termes de notre proposition si on le veut, la conclusion sera la même si l'on dit, résumant les résultats acquis, que : *seul est authentique et efficace le sentiment religieux qui éveille des sentiments d'action, de personnalité, de réalité, d'unité, de liberté, de confiance, de certitude, de clarté et de satisfaction ; qui, une fois ces sentiments éveillés, entraîne des actes complets, avec un plein succès, des décisions intégralement exécutées, des actes assez conscients, assez voulus pour s'accomplir et se renouveler en présence de témoins et dans les circonstances qui rendent leur réalisation la plus difficile et qui font de l'ancien malade un thérapeute, un apologiste enthousiaste et fécond de la foi qui l'a guéri.*

Nos définitions ne nous permettent d'exclure dans son ensemble aucune des grandes formes du Christianisme. Elles indiquent que dans chacune peuvent se trouver des milieux capables de produire des guérisons morales de haute valeur.

La rigueur de nos exigences établit la bien grande rareté des milieux qui y satisfont. Si nous ne nions pas l'existence d'un Christianisme authentique, nous constatons qu'il se réduit à une bien minuscule Chambre haute.

Cette constatation ne nous émeut ni ne nous déconcerte. Le

Christ n'a-t-il pas appelé son peuple : « petit troupeau » (1) et l'apôtre dont une parole sert d'épigraphe à ce travail ne nous donne-t-il pas le mot de la fin : « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés (1) ». Nous étonnerions-nous donc que ceux qui ont accepté de porter « l'opprobre du Christ », soient en réalité le petit, le bien petit nombre ; on ne saurait vraiment leur tenir rigueur de n'avoir point exercé une plus vaste influence ; ce qui nous confond au contraire, ce sont les succès sans précédents auxquels ils sont arrivés. Cette véritable Eglise elle est « éternellement étrangère dans le monde malgré les apparences (car ce n'est pas elle mais son fantôme qui reçoit les hommages de la multitude), elle est sans cesse obligée de conquérir la place qu'elle occupe ; elle vit, si l'on ose ainsi parler, non d'un revenu assuré, mais du butin qu'elle fait au jour le jour ; elle n'est pas établie dans le monde, elle y est campée ; son existence est toujours mise en question ; et tandis que tout homme, en venant au monde appartient à la société, aucun n'appartient d'avance à l'Eglise... (2) », et elle porte des fruits sans pareil, hors de toute proportion avec sa faiblesse apparente.

Cette dernière remarque n'est-elle pas une preuve de plus à l'appui de notre thèse, que l'œuvre est ici plus grande que l'ouvrier.

1. Evangile de Luc, XI-32.

2. II Epître à Timothée, III, 12.

3. A. Vinet, *Etudes évangéliques*, p. 138.

CONCLUSIONS

I. — La psychothérapie religieuse, admise par les auteurs classiques, montre les *résultats* dont elle est capable : essentiellement dans le relèvement et la transformation morale des alcooliques, des fumeurs d'opium, des prostituées, des criminels, des peuplades barbares.

II. — L'interprétation qui identifie *psychothérapie religieuse* et suggestion, subconscience, direction morale, éducation, explique le mécanisme de l'action religieuse, sans préciser son déterminisme, son essence.

III. — Nous croyons, pour notre part, qu'un principe surnaturel existe à la base de la psychothérapie religieuse, en raison de la *nature* de ses résultats.

IV. — Ces résultats sont remarquables par leur fréquence, leur stabilité, leur universalité, et surtout par leur caractère essentiel qui est de rétablir un équilibre psychique définitif en favorisant la formation de synthèses mentales nouvelles et fortes, et de créer de nouvelles personnalités, là où les éléments mêmes de la personnalité font défaut, et cela dans les circonstances où échoue la psychothérapie ordinaire.

V. — La seule religion capable d'effets thérapeutiques de cette nature est le Christianisme, mais celui-là seul dont les manifestations s'opposent au ritualisme et au formalisme traditionnels et dont les principes sont eux-mêmes surnaturels.

Vu : le Président de la thèse,
TEISSIER

Vu : le Doyen,
ROGER

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. APPELL

BIBLIOGRAPHIE

- Ballet (Gilbert)*. — Traité de Pathologie mentale. Paris, Doin, 1903.
- Begbie (Harold)*. — Pots cassés. Scènes de la vie réelle pouvant servir à illustrer « L'Expérience religieuse » de William James. (Quartier général national, 76 rue de Rome. Paris, 1922).
- Bérillon (Dr)*. — Psychologie des alcooliques. Valeur et mode d'emploi de la psychothérapie dans la cure de l'alcoolisme (Revue de psychothérapie. Paris, 1914).
- Bernheim*. — De la peur en Thérapeutique (Bulletin général de Thérapeutique, 30 sept. 1886).
- Bordreuil (Dr Paul)*. — Etude sur le rôle de la foi religieuse dans la guérison de la maladie. Thèse de Toulouse, 1911.
- Brunet (Dr)*. — Une avarie d'Extrême-Orient. La fumerie d'opium, nécessité de l'éviter, possibilité de la guérir. (Extrait du Bulletin médical, 4 avril 1903).
- Bois (Henri)*. — Le réveil au Pays de Galles. Toulouse, Société des publications morales et religieuses, 1905.
- La valeur de l'expérience religieuse. Paris, Nourry, 1908.
- Bois-Reymond (Du)*. — Die grenzen des Naturkennens, Reden, Leipzig, 1886.
- Brunetière*. — La moralité de la doctrine évolutive. Paris, Firmin Didot, 1896.
- Bureau (P.)*. — L'indiscipline des mœurs. Paris, Bloud, 1924.
- Camus (J.) et Pagniez (Ph.)*. — Isolement et Psychothérapie Paris, Alcan, 1904.
- Carré de Montgeron*. — La vérité des miracles opérés à l'intercession de M. de Paris. Utrecht, 1737-1741.
- Charcot (J. M.)*. — La foi qui guérit. Paris, Bureaux du « Progrès médical » et Alcan, 1897.
- Debreyne (P.)*. — La Théologie morale et les Sciences médicales, 6^e éd. Paris, Poussielgue, 1884.
- Décante*. — La lutte contre la prostitution. Paris, V. Giard et E. Brière, 1909.

- Déjerine (J.) et Gauckler (B.).* — Les manifestations fonctionnelles des psychonévroses; leur traitement par la psychothérapie. Paris, Masson, 1911.
- Delacroix (H.).* — Les grands mystiques chrétiens. Etudes d'Histoire et de Psychologie du mysticisme. Paris, Alcan, 1908.
- Foi et Religion. Paris, Alcan, 1922.
- Dubois.* — Les psychonévroses et leur traitement moral, 2^e éd. Paris, Masson, 1905.
- Eddy (Mrs.).* — Science and Health, 176^e éd. Boston, J. Armstrong.
- Féré.* — L'instinct sexuel. Evolution et dissolution, Paris, Alcan, 1899.
- Ferraris (Dr J.).* — L'alcoolisme au point de vue social et la Croix-bleue. Thèse de Toulouse, 1922.
- Feuillade.* — Alcoolisme et psychothérapie. Paris, Poinat, 1905.
- Forel (A.).* — L'âme et le système nerveux. Paris, Steinheil, 1906.
- La question sexuelle, 5^e éd. Paris, Masson, 1922.
- Foveau de Courmelles.* — L'Esprit scientifique contemporain, 2^e éd., Paris, Fasquelle, 1899.
- Freud (Dr Sigm.).* — Introduction à la psychanalyse. Paris, Payot, 1921.
- La psychopathologie de la vie quotidienne. Paris, Payot, 1924.
- Garban (Dr L.).* — Les déviations morbides du sentiment religieux. Thèse de Paris, 1911.
- Grasset (J.).* — Les limites de la biologie. 8^e éd., Paris, Alcan, 1919.
- Halleux.* — L'évolutionnisme en morale. Paris, Alcan, 1901.
- Hébert (Marcel).* — L'évolution de la foi catholique. Paris, Alcan, 1905.
- Hesnard. (A.).* — La psycho-analyse. Paris, Stock, 1924.
- In XVIII^e Congrès des Médecins aliénistes de France et de langue française. Besançon, 1923 (Presse médicale, 5 sep., 1923, p. 167).
- Huby (J.).* — Christus. Manuel d'histoire des religions. Paris, Beauchesne, 1921.
- James (W.).* — L'expérience religieuse. Paris, Alcan, 1906.
- The energies of man.
- Janet (Pierre).* — Les médications psychologiques, 3 vol., Paris, Alcan, 1919.
- Névroses et idées fixes. 2 vol. Paris, Alcan, 1898.
- Obsessions et Psychasthénie. Paris, Alcan, 1903.
- Joire (P.).* — Traité d'hypnotisme expérimental et de psychothérapie. Paris, Vigot, 1914.
- Les phénomènes psychiques et supernormaux. Paris, Vigot, 1909.

- Laumonier (J.)*. — La thérapeutique des péchés capitaux. Paris. Alcan, 1922.
- Laurent (E.)*. — Les maladies de la volonté chez les criminels (Annales médico-psychologiques, 1892).
- Leenhardt (Fr.)*. — Le christianisme et la méthode expérimentale. Bordeaux, 1903.
- Legrain (Dr)*. — Dégénérescence sociale et alcoolisme. Paris, G. Carré, 1895.
- Alcoolisme, in *Sergent, Ribadeau-Dumas, Babonneix*. Traité de pathologie médicale, t. XXII. Paris, 1922.
- L'ordre indépendant des Bons-Templiers, 3^e éd., Paris, siège des « *Annales Antialcooliques* ».
- Liacre de St Firmin*. — Médecine et légendes bouddhiques. Thèse de Paris, 1916.
- Loiseau (H.)*. — Esclave puis libre. Mémoires d'un ivrogne. Lyon, Bichsel et Genève, 1898.
- Lortsch (D.)*. — Histoire de la Bible. Paris, 1910.
- Lüdwig (D.)*. — C'était un brave homme. Autobiographie publiée par la Société d'abstinence de la Croix-bleue. Paris, 53 bis, rue Saint-Lazare.
- Maeder (A.)*. — Sur le mouvement psycho-analytique. Un point de vue nouveau en psychologie (L'année psychologique XVIII, 1912).
- Maréchal (Dr.)*. — A propos du sentiment de présence chez les profanes et les mystiques (Revue des questions scientifiques. Louvain, Centerick, 1909).
- Marie (A.)*. — Traité international de Psychologie pathologique, 3 vol. Paris, Alcan, 1910-1912.
- Millant (Dr Richard)*. — La Drogue. Paris, René Roger, 1910.
- Munsterberg*. — Psychotherapy, 1908.
- Murisier*. — Les maladies du sentiment religieux. Paris, Alcan, 1901.
- Opitz (Karl.)*. — Die medizin in Coran. Stuttgart, 1896.
- Pacheu (J.)*. — L'expérience mystique et l'activité subconsciente. Paris, Perrin, 1911.
- Perrier (Dr L.)*. — Les obsessions dans les psychonévroses. Montpellier, Dupuy, 1907.
- Les obsessions dans la vie religieuse. Montpellier, Dupuy, 1905.
- Le sentiment religieux a-t-il une origine pathologique ? Paris; Fischbacher, 1912.
- Fr. Leenhardt, naturaliste et théologien. Paris, Fischbacher, 1924.
- Pierson (A. T.)*. — Les Nouveaux Actes des Apôtres. Lyon, Bichsel, 2^e éd., 1905.
- Pfister (O.)*. — Au vieil Evangile par un chemin nouveau. La Psychanalyse au service de la cure d'âme. Berne, Bircher, 1920.

- Pfister (O.)*. — La Psychanalyse au service des éducateurs. Berne, Bircher, 1921.
- Poincaré (H.)*. — La valeur de la Science. Paris, Flammarion, 1923.
- Regis et Hesnard*. — La psycho-analyse des névroses et des psychoses. Paris, Alcan, 1914.
- Regnault*. — L'Evolution de la prostitution. Paris, Flammarion, 1906.
- Reynolds (Henry Robert)*. — Buddhism. Londres, 1887.
- Rogues de Fursac (J.)*. — Un mouvement mystique contemporain. Paris, Alcan, 1907.
- Manuel de Psychiâtrie. Paris, Alcan, 1916.
- Ribot (Th.)*. — Les maladies de la volonté. Paris, Alcan.
- Les maladies de la personnalité. Paris, Alcan, 6^e éd., 1895.
- Schnyder (L.)*. — Les limites de la Psychothérapie. Neuchâtel et Genève, 1921.
- Sick (Ingeborg Maria)*. — Mathilda Wrede. Paris, Attinger, 1924.
- Simonot (Dr)*. — Psychologie physiologique des prostituées. Annales d'hygiène publique et de médecine légale, nov. 1911.
- Taylor (Howard)*. — Un lettré chinois, culture et conversion d'un disciple de Confucius. Un chrétien chinois, le pasteur Hsi, 2 vol., Genève, Pasche et Atar. Paris. Fischbacher.
- Thulié (H.)*. — La mystique divine, diabolique et naturelle des théologiens. Paris, Vigot, 1912.
- Triboulet, Mathieu, Mignot*. — Traité de l'alcoolisme. Paris, Masson, 1905.
- Vallery Radot (René)*. — Vie de Pasteur, 22^e éd. Paris, Hachette, 1922.
- Twain (Mark)*. — Christian Science. Leipzig, 1907.
- Vinet*. — Philosophie religieuse. Lausanne, Bridel, 1918.
- Homilétique. Paris, 1853.
- Etudes évangéliques. Paris, 1847.
- Vittoz (R.)*. — Traitement des psychonévroses par la rééducation 3^e éd. Paris, J.-B. Baillière, 1920.
- Voisin (Aug.)*. — L'atavisme et le crime (Revue de l'Ecole d'Anthropologie, 1891).
- Weaver (Edward E.)*. — Mind and Health. New-York, Mac Millan, 1913.
- Vie d'Elisabeth Fry, Genève et Paris, 1852.
- Annuaire de la Croix-bleue. Genève, 1914.
- Revue de philosophie.
- Revue de psychologie.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS. — Délimitation du sujet : Influence pathogène et influence thérapeutique du sentiment religieux ; pourquoi nous avons choisi ce second sujet. Guérisons organiques et guérisons morales, pourquoi nous ne retenons que ces dernières	7

PREMIÈRE PARTIE

Les faits

CHAPITRE I. — Introduction à l'étude des faits : Jugement des auteurs classiques	14
CHAPITRE II. — Les faits. Observations	19
A. — Alcooliques	19
B. — Fumeurs d'opium	28
C. — Prostituées	31
D. — Criminels	39
E. — Peuplades barbares	47
CHAPITRE III. — Valeur des faits. Quelle crédibilité comportent nos observations ? Bien que n'émanant pas toutes de milieux médicaux, elles sont assez précises pour permettre une étude de la psychotérapie religieuse. Compétence, sincérité, exactitude de nos auteurs	54
CHAPITRE IV. — Constitution psychologique de nos malades :	
A. — <i>Le terrain</i> . — Il présente une hérédité fortement chargée, une dégénérescence qui prédispose à tous les excès, à tous les vices,	57
B. — <i>Les caractères acquis</i> . — Aboulie, défaut et excès d'impulsion. Habitudes de paresse, impossibilité de l'effort, manque de jugement, apathie	61

DEUXIÈME PARTIE

Critique des faits Recherche de leur déterminisme

CHAPITRE V. — L'interprétation classique, sa valeur :

- A. — *L'interprétation*. L'élément subjectif y joue le rôle essentiel. Les différentes méthodes psychothérapiques dont l'interprétation classique fait relever les guérisons religieuses : Suggestion, subconscience, direction morale, éducation, excitation. Caractères communs de toutes ces méthodes : elles utilisent les ressources que possède encore le malade..... 67
- B. — *Sa valeur*. L'interprétation classique nous paraît expliquer exactement le *mécanisme* des guérisons, elle est admise dans cette limite par de nombreux théologiens, mais non leur *déterminisme*..... 76

CHAPITRE VI. — Notre interprétation personnelle. —

Elle postule un principe surnaturel en raison des *difficultés* de la guérison des cas morbides en présence, et des *succès* obtenus par la psychothérapie religieuse..... 80

A. — *Les difficultés* :

- I. — *Limites de la psychothérapie ordinaire*. — Ses différentes méthodes ont une valeur pratique très limitée. Elles sont mal réglées, les conditions de leur application sont difficilement réalisables..... 82
- II. — *Difficultés spéciales de nos cas*. — Elles sont psychologiquement et matériellement presque insurmontables..... 95
- III. — *Nos malades sont pratiquement abandonnés*. — Les psychothérapeutes et les psychiatres ne s'occupent pas de ces malades (sauf des alcooliques)... 100
- B. — *Succès obtenus par la psychothérapie religieuse* :
- I. — *Fréquence*..... 104
- II. — *Universalité*..... 106
- III. — *Stabilité*..... 109
- IV. — *Nature*. Rétablissement de l'équilibre psychologique par la formation de synthèses mentales, nouvelles et fortes. Création de nouvelles personnalités.... 110

CHAPITRE VII. — Classification des principales variétés de sentiment religieux d'après leurs effets thérapeutiques.

A. — <i>Recherche d'une définition.</i> La variété de sentiment religieux capable d'effets thérapeutiques.....	113
B. — <i>Religions nuisibles.</i> — Religions naturistes, animistes, fétichistes.....	113
C. — <i>Religions indifférentes.</i> — Mahométisme. Bouddhisme. Pseudo-Christianismes.....	114
D. — <i>Religion utile.</i> — Le Christianisme.....	120
I. — Le sentiment religieux ne compte des succès thérapeutiques que là où il revêt un caractère personnel.....	120
II. — Le sentiment religieux ne compte des succès thérapeutiques, que là où il revêt un caractère sur-naturel.....	124
CONCLUSIONS.....	127
BIBLIOGRAPHIE.....	129

